

La ou meurent les reves (2018)

Wa Ngugi Mukoma

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

P O L A R

MUKOMA WA NGUGI



Là où meurent les rêves

traduit de l'anglais (Kenya)
par Benoîte Dauvergne

« Si vous êtes fatigué du trop-plein de fiction
criminelle scandinave, faites un voyage vers
la capitale du Kenya ! » *The New York Post*

 **l'aube**
NOIRE

P O L A R

MUKOMA WA NGUGI



Là où meurent les rêves

traduit de l'anglais (Kenya)
par Benoîte Dauvergne

« Si vous êtes fatigué du trop-plein de fiction
criminelle scandinave, faites un voyage vers
la capitale du Kenya ! » *The New York Post*

 **l'aube**
NOIRE

LÀ OÙ MEURENT LES RÊVES

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

L'éditeur remercie le Centre national du livre
pour son soutien à cette publication.

Titre original : *Nairobi Heat*

This translation is published by arrangement with The Marsh Agency Ltd
© Nairobi Heat, Mukoma Wa Ngugi, 2011

© Éditions de l'Aube, 2018
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2784-0

Mukoma Wa Ngugi

Là où meurent les rêves

**roman traduit de l'anglais (Kenya)
par Benoîte Dauvergne**

éditions de l'aube



*À Meja Mwangi et David Maillu,
brouilleurs de frontières.*

Remerciements

Si son contenu ne suscitait aucun débat, un roman comme celui-ci serait extrêmement pauvre. Je remercie donc Kristin Waller, Keenan Schofield, Megan Frantz, James Woodhouse et ma femme Maureen Burke de leurs critiques franches, utiles et, d'aucuns diraient, impitoyables. Merci également à Julia Masnik de la Watkins/Loomis Agency de me représenter et de soutenir mon œuvre depuis plusieurs années. Enfin, je remercie Benoîte Dauvergne d'avoir fait du processus de traduction un moment chaleureux et agréable, ainsi que les éditions de l'Aube d'avoir permis la publication en français de ce roman.

Une jolie blonde retrouvée morte

Une belle jeune femme blonde était morte, et le suspect, mon suspect, était un homme africain. Je me rendais en Afrique afin de fouiller son passé. Ce que j'allais y découvrir pouvait soit le condamner soit le sauver. En d'autres termes, ma mission était urgente.

M'arrivait-il de penser à l'Afrique avant ce voyage ? Rarement, j'en ai peur. J'en avais entendu parler, bien sûr. Après tout, c'était la terre de mes ancêtres ; un endroit qui me faisait vaguement rêver sans que j'aie vraiment envie d'y trouver ma place. Autant me montrer honnête : étant américain, j'avais fini par considérer l'Afrique comme une terre de guerre, de famine, de maladie et de saleté, même si ma peau noire me poussait vers elle. M'arrivait-il donc de penser à l'Afrique ? Pas souvent, pas de façon réelle.

Chose curieuse cependant, je me retrouvai noyé dans la masse blanche – passagers, équipage et pilotes – dans l'avion qui m'emmenait enfin sur le continent africain. Nous étions au début du mois de mai, et je déduisis des conversations autour de moi que mes compagnons de voyage étaient des hommes et femmes d'affaires, des touristes et des chasseurs texans. Les mêmes passagers que d'habitude, supposai-je.

Dehors, je regardai la pleine lune faire du surplace dans le ciel au bout de l'aile de l'avion et me pris puérilement à imaginer qu'elle tentait de voyager gratis. Le vol se poursuivit un moment ainsi, la lune surfant sur l'aile de l'appareil, jusqu'à ce que le pilote nous avertisse, avec cet accent britannique très comme il faut que nous avons fini par associer à l'efficacité, que nous allions bientôt atterrir.

La lune remonta d'un bond dans le ciel alors que nous transpercions les nuages et je vis en bas ce qui ressemblait à un îlot de lumières, enveloppé d'une obscurité parfaite. Puis l'avion atterrit et tout le monde applaudit. J'étais fatigué et un peu ivre à cause des Budweiser gratuites que m'avait offertes l'équipage. C'est donc dans un léger état d'ébriété que je fis mes premiers pas sur le sol africain.

*

À la douane, je montrai rapidement mon passeport et mon badge à

l'agent qui accorda à peine un regard à mon permis de port d'arme. Il secoua simplement la tête et dit en me faisant signe de passer :

« Ah, les Américains, on peut dire que vous les aimez, vos pistolets, hein ? »

Ne possédant pas d'autres bagages que celui que j'avais en cabine, je me retrouvai très vite à l'extérieur de l'aéroport où se tenait visiblement un marché – une foule compacte de personnes criaient et s'interpellaient, vendaient des journaux, des cartes de téléphone, et même des œufs durs. Soudain entouré de noir, je me sentais à la fois soulagé et affolé après avoir voyagé au milieu des Blancs – c'était comme si je tentais de me camoufler mais sans grand succès, parce qu'avec mon mètre quatre-vingt-dix et mes cent kilos, je dominais tout le monde. Les gens d'ici étant petits et minces, j'avais l'impression de crouler sous le superflu – comme si j'avais des membres en plus. Toutefois, ce ne furent pas les gens qui me coupèrent dans mon élan, mais la chaleur. En comparaison, celle de La Nouvelle-Orléans par une torride journée d'été paraissait presque printanière. Humide, épaisse et salée : ainsi était la chaleur de Nairobi.

Un chauffeur de taxi vêtu d'un pantalon blanc sale tenta de saisir mon bagage à main.

« *Mzungu, mzungu*, bon prix pour les touristes ! » hurla-t-il.

Cependant, je m'accrochai fermement mon sac.

Je connaissais peu de mots en kiswahili mais je savais, grâce au guide de voyage que j'avais commencé à lire dans l'avion, qu'il m'appelait « homme blanc ». Quelle étrange ironie pour un Africain américain, un Noir américain, d'être appelé ainsi en Afrique ! Toutefois, je n'y accordai pas vraiment d'importance. Je me contentai de rire et le repoussai gentiment. *J'aurais dû lui dire que je n'étais pas venu voir des lions et des girafes*, conclus-je en traversant péniblement la foule, assailli de toute part par des personnes bien décidées à me faire monter dans un taxi ou un autre, jusqu'à ce que m'appelle une voix grave :

« Ishmael ! »

Alors que je me tournais afin de la localiser, je me retrouvai nez à nez avec un des hommes les plus noirs que j'avais jamais vus. Certes, je suis noir, mais ce frère avait la peau si foncée qu'elle paraissait bleue. Mesurant pas loin d'un mètre quatre-vingts, il était, comme les autres Kenyans, plutôt mince, mais à l'inverse de tout le monde, il était élégamment vêtu, malgré la chaleur, d'une épaisse veste en cuir marron, d'un pantalon en velours noir et de gros brodequins en cuir.

« Ishmael, je présume, dit mon homologue kenyan du *Criminal Investigation Department* en s'inclinant légèrement, avant d'éclater de

rire. C'est ce qu'a dit Stanley à Livingstone... Les explorateurs... Il paraît que ce sont eux qui nous ont découverts, tu vois.

— En effet », répondis-je.

Je saisis la plaisanterie – un Noir américain et un Africain dans le rôle des explorateurs !

« Mon nom est David, David Odhiambo, poursuivit-il en tendant la main afin de serrer la mienne. Mes amis et mes ennemis m'appellent O. »

Alors que nous échangeions cette poignée de main, je m'aperçus qu'il m'était difficile de le cerner. D'habitude, les gens provoquent quelque chose en moi – un sentiment ou un autre : peur, attirance, chaleur – mais pas O. Il m'était juste vaguement familier. En fait, la seule chose que m'indiquaient mes sens, c'était que son parfum Brut, reconnaissable entre mille, masquait de puissants effluves de marijuana, ce qui expliquait la rougeur de ses yeux.

« Viens, quittons cet endroit de fous... Tu es équipé ? » me demanda-t-il en attrapant mon sac à dos.

Je le regardai, perplexe.

Il ouvrit sa veste afin de me montrer un de ces vieux .45 – une arme fabriquée bien avant qu'aucun de nous ne soit né.

« Si tu veux dire armé, oui, je le suis, dis-je en ouvrant légèrement ma veste pour qu'il voie mon Glock 17 – léger, facile à utiliser mais meurtrier néanmoins.

— Tant mieux. Sinon j'aurais dû te trouver un de ces vilains joujoux », dit-il avant de repartir à rire.

Je n'arrivais pas à deviner s'il faisait exprès de parler comme un Américain.

« Il n'y aurait pas un endroit dans le coin où on pourrait discuter autour d'une bière ? demandai-je.

— Voilà qui est parler ! Je connais l'endroit parfait pour toi », répondit O alors que nous quittions le marché en direction du parking et montions dans un Land Rover dégingué.

*

Nous roulâmes un moment sans parler. J'étais à la fois fatigué et excité, et tandis qu'un million de petites choses intrigantes me brouillaient l'esprit, je ne trouvais aucune question à lui poser. J'écoutais donc O fredonner une chanson de Kenny Rogers – *The Gambler* – qu'il interrompait de temps à autre d'un juron tandis que nous bringuebalions sur la route truffée de nids-de-poule.

Bientôt, j'aperçus la ville au loin.

« Nairobi ? demandai-je juste pour rompre le silence.

— Nairobbery¹, répondit O avec un rire. C'est comme ça qu'on

l'appelle... Mais ne t'en fais pas, tant que nous serons là-dedans – il tapota le tableau de bord –, les criminels n'oseront pas nous chercher. »

Pendant un moment, je continuai à voir le grand îlot de lumière devant moi. Puis, soudain, O quitta la route principale et emprunta un chemin de terre, et la ville disparut. Nous continuâmes à rouler, les phares perçant des tunnels dans l'obscurité ; leurs faisceaux ricochaient sur l'herbe haute et sèche, les bas fourrés et les plants de sisal sauvage. Nous dépassâmes une plantation d'ananas puis empruntâmes une courte rue sale qui séparait deux rangées de maisons en bois grossièrement construites. Enfin, juste après un panneau en bois branlant sur lequel s'étaient les mots, VOUS QUITTEZ PINEAPPLE TOWN, le véhicule faillit emboutir la devanture d'un bar délabré qui déclarait s'appeler The Hilton Hotel.

« Demain, je t'emmènerai au vrai Hilton, dit O alors que nous descendions du Land Rover et nous dirigions vers le bâtiment en bois. Mais ici, tu vas goûter à la véritable Afrique. »

L'intérieur du bar était éclairé par des lampes à pétrole qui y faisaient régner une odeur à mi-chemin entre celles de l'essence et du tissu brûlé. Leur lumière terne me permettait juste de voir les murs couverts de toutes sortes de publicités de magazine décolorées : Marlboro, Camel Lights, Exxon, McDonald's. Comme les lampes éclairaient aussi les clients, je m'aperçus rapidement que le Hilton était peuplé de morts-vivants – des hommes évanouis sur le comptoir, d'autres si ivres qu'ils marmonnaient sans bruit.

Nous repérâmes une table sur laquelle aucun ivrogne n'était couché et la barmaid – une jeune femme dont les cheveux étaient enveloppés dans un foulard arc-en-ciel – vint prendre notre commande.

« Tu as faim ? » me demanda O.

J'acquiesçai de la tête et observai les environs pendant qu'il commandait de la bière et deux kilos de viande grillée. Comme je devais bientôt l'apprendre, il y a deux choses que les hommes kenyans chérissent plus que la vie elle-même : leur bière Tusker et la viande grillée, le *nyama choma*. Offrir à quelqu'un une Tusker *moto* – chaude – et du *nyama choma* est le moyen le plus rapide d'obtenir des informations, exprimer sa gratitude, proposer et conclure un marché, témoigner son amitié ou faire la paix.

« Bienvenue en Afrique, Ishmael », dit O dès que nos bières arrivèrent.

Il leva sa Tusker afin de trinquer, but une petite gorgée et s'adossa à sa chaise.

« Bon, dis-moi, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

Je lui racontai mon histoire.

*

Une jeune femme blonde retrouvée morte devant la maison d'un homme noir – un Africain. Cette affaire avait tout pour devenir l'histoire de l'année.

Si je devais donner un conseil aux criminels noirs, ce serait celui-ci : ne vous en prenez pas à des personnes blanches car les autorités ne laisseront pas tomber tant qu'elles ne vous auront pas attrapé. C'est vrai : si une affaire criminelle n'est pas résolue dans les quarante-huit premières heures, elle est pratiquement classée d'office. Mais lorsque le criminel est noir, et sa victime, blanche, l'affaire n'est jamais close. Une jolie blonde meurt et une semaine plus tard, me voilà en train de courir après des fantômes en Afrique. Si la victime avait été noire, je ne serais certainement pas en train de faire des heures supplémentaires à Nairobi.

Mon portable sonna à deux heures du matin. Je bondis de mon lit, m'étonnai simplement de la singularité de l'adresse – 2010 Spaight Avenue, à Maple Bluff – et, cinq minutes plus tard, vêtu d'un pantalon noir, d'une chemise blanche et d'une veste noire élégantes, j'étais sur la route. Je me peignai les cheveux en chemin tandis que la sirène hurlait et que l'aiguille du compteur dépassait les cent quarante. On ne se pointe pas à Maple Bluff avec une tête d'épouvantail.

Lorsque j'arrivai sur la scène de crime, les secours et les flics de Maple Bluff étaient déjà là. Les résidents de ce petit paradis fiscal avaient droit à leurs propres services de police et brigade de pompiers. Ils ne disposaient pas d'inspecteurs de police cependant ; c'est pour cette raison qu'on m'avait appelé, après qu'un accord avait probablement été passé avec mon service. Celui-ci toucherait en échange un paquet de fric – et avec un peu de chance, je serais payé pour mes heures sup.

Les bras ballants, mes collègues en uniforme regardaient les secours – qui venaient de cesser d'essayer de ranimer la fille – remporter leur équipement dans l'ambulance. Des voisins, extrêmement blancs et vêtus de ces pyjamas satinés qui coûtent la peau des fesses, suivaient aussi toute la scène. Je leur demandai de rentrer chez eux – nous frapperions d'ici peu à leurs portes.

La fille était couchée sur les marches, ses longs cheveux blonds éparpillés autour d'elle ; la lumière vive de la véranda l'éclairait comme si elle se trouvait sur la scène d'un théâtre. Elle devait avoir entre dix-huit et vingt ans. Le devant de son chemisier blanc avait été déchiré – par les secouristes, appris-je plus tard –, laissant apparaître sa poitrine entièrement nue. Elle portait une courte jupe plissée,

comme celle des pom-pom girls, des chaussettes blanches qui montaient jusqu'aux genoux et des tennis blanches.

La première chose qui sautait aux yeux était sa beauté – le vernis rouge sur ses ongles était impeccable ; ses cheveux, bien qu'en désordre depuis que les urgentistes avaient essayé de la ranimer en lui administrant des chocs électriques, étaient toujours d'un blond éclatant ; ses yeux étaient fermés, son visage, calme. Elle ne paraissait même pas morte ; il me semblait qu'à tout moment, elle allait se lever et s'avancer afin de saluer son public.

Reculant de quelques pas, je demandai aux autres flics où se trouvait le propriétaire des lieux ; ils pointèrent le doigt vers l'intérieur de la maison. J'avais pensé le trouver en train de faire les cent pas autour de la scène de crime, proposer son aide ou traîner devant sa porte, fou d'inquiétude, mais à l'évidence, l'état de celui à qui appartenait cette maison était tout autre.

Après avoir contourné le cadavre, je grimpai sur la véranda en passant par le côté. OÙ SE TROUVE LE CŒUR, LÀ EST LA MAISON, lus-je alors que je m'essuyais les pieds sur le paillason. Je frappai ensuite à la porte. Personne ne répondit, mais comme elle n'était pas fermée à clé, je me permis d'entrer.

À l'intérieur, le vestibule n'était éclairé que par les gyrophares des ambulances et des voitures de police garées dehors. Mon instinct me poussa à sortir mon arme ; je la dégainai puis, ma lampe torche dans la main gauche, je longuai un long couloir et entrai dans le salon.

« Je leur ai pourtant bien dit que la fille est morte », fit une voix grave dans la pénombre.

Je me retournai et braquai la lampe torche dans sa direction.

« Pourquoi ils ont maltraité son corps ? »

Un homme était assis dans une causeuse en cuir. Il faisait distraitemment tourner un verre à vin vide en le tenant par le pied. Tandis que je l'observais, il tendit la main et alluma une lampe de table près de lui. Dans la soudaine clarté, je constatai qu'il était impeccablement habillé – costume rayé noir et blanc, fine cravate rouge, coûteuses chaussures vernies marron sans chaussettes.

« C'est vous qui l'avez trouvée ? demandai-je, mais ce fut plus une affirmation qu'une question.

— Oui, j'ai découvert la fille comme ça. J'étais sorti boire un verre avec des amis... au Sammy's Lounge. »

Alors que je rangeais mon arme, l'homme se leva – il était noir, très grand, beaucoup plus que moi, et si mince que ses épaules ne paraissaient pas plus larges que son cou. Il tendit une main osseuse qui prolongeait un bras fantomatique et agrippa la mienne.

« Leurs noms ? »

Il m'en fournit quatre et ajouta que je pourrais les trouver à l'université. Ils se porteraient garants de lui. Il était très calme ; pas de carotide saillante, de regard fuyant ni de paume moite. Aucun des signes révélateurs qu'on nous apprend à chercher pendant notre formation.

« Et à quelle heure avez-vous quitté Sammy's Lounge ?

— Vers minuit et demi. J'ai marché. J'aime bien marcher... pour débarrasser mon sang du whisky. Une demi-heure après, peut-être plus, peut-être moins, je suis arrivé ici. J'ai appelé le 911 quand j'ai trouvé la fille.

— Avez-vous utilisé votre portable ? »

Il me le tendit. Il avait appelé la police à une heure trente-trois. Lorsque je le lui fis remarquer, il se contenta de hausser les épaules.

« Votre accent... D'où venez-vous ? demandai-je.

— Tout le monde a un accent, mon ami... Le mien, c'est juste parce que j'ai deux langues maternelles, le français et le kinyarwanda. Je viens du Rwanda... et du Kenya. Je m'appelle Joshua Hakizimana. Et vous, inspecteur ?

— Vous pouvez m'appeler Ishmael... Né et élevé ici à Madison, dans le Wisconsin, répondis-je avec la nette impression de passer pour l'idiot du village face à sa classe et son assurance.

— Vraiment navré de l'apprendre, dit-il avec un rire bref avant de pointer une chaise du doigt afin que je m'asseye. Je suis professeur à l'université. J'enseigne sur le génocide, et aussi sur le témoignage. Vous savez ce qui s'est passé au...

— Était-elle une de vos élèves ? » l'interrompis-je.

Je n'avais pas besoin d'un cours d'histoire.

« Non, je l'avais jamais vue. Pas le genre à suivre mes cours, fit-il d'un ton qui me parut méprisant.

— Et quel genre d'étudiants suivent vos cours ?

— Les bohèmes et les humanitaires... Ce que vous, les Américains, vous appelez des gosses de riches, non ? »

Il laissa échapper un rire bref.

À part son calme troublant, rien chez lui ne paraissait suspect. S'il existait le moindre indice, il faudrait le chercher sur la fille. Seule une autopsie nous relaterait les derniers instants de sa vie. Ensuite, nous devrions questionner les voisins, faire la tournée des bars du coin afin d'interroger toute personne susceptible de se souvenir d'elle, passer en revue les fichiers d'inscriptions universitaires, les signalements de disparitions des cinq ou six dernières années et croiser les doigts.

Je demandai à Joshua si je pouvais faire le tour de la maison, ce

qu'il accepta. Je le laissai et déambulai seul en appuyant sur les interrupteurs que je trouvai en chemin. Sa demeure paraissait immense, mais c'était la chambre qui m'intéressait. Peut-être que ce drame était la conséquence d'une querelle d'amoureux qui avait dégénéré – parfois, les choses ne sont pas plus compliquées que ça. La fille était une de ses étudiantes et elle voulait rompre. Ou c'était lui qui voulait rompre et elle l'avait menacé de le dénoncer à la direction de l'université.

Je finis par trouver la chambre. Elle n'était meublée que d'un immense lit, impeccablement fait, et d'une table de chevet qu'aucun objet, hormis une lampe, n'occupait. Ouvrant un placard, j'y trouvai d'innombrables rangées de costumes, tous prêts à être enfilés avec leurs chemises noires et chaussures assorties posées en dessous. Dans la salle de bains attenante, il n'y avait qu'une seule brosse à dents sur le lavabo, à côté d'un tube de dentifrice biologique. Le placard fixé au-dessus était vide. À l'évidence, je ne découvrirais rien d'utile ici. Je retournai donc en bas et le trouvai assis dans la même position, son verre de vin maintenant à moitié plein.

Je pointai ses chaussures du doigt et lui demandai où étaient passées ses chaussettes.

« Parfois, je suis tête en l'air. Les professeurs distraits, ça existe, non ? » dit-il avec une tristesse feinte.

Il se leva pour me raccompagner à la porte.

« Comment saviez-vous que la fille était morte ? demandai-je en lui donnant ma carte.

— Inspecteur, là d'où je viens, la mort est une compagne, une maîtresse, ou une bonne amie. Elle est toujours là », affirma-t-il alors que je sortais.

« Nous avons trouvé ça là-bas », me dit un des flics locaux en pointant du doigt la palissade tandis que je descendais de la véranda.

Il s'agissait d'une seringue à moitié pleine de ce qui était sûrement de l'héroïne.

J'examinai le bras de la fille et trouvai sans mal une unique trace d'aiguille, légèrement sanglante. À première vue, c'était une overdose ou un suicide, mais pas un meurtre. On était à Maple Bluff après tout – un chat coincé dans un arbre, quelques panneaux STOP volés, un ivrogne de temps à autre, une grand-mère venue de l'arrière-pays qui faisait du chahut à la rigueur, mais pas le moindre meurtre ici.

Ne pouvant rien faire de plus cette nuit, je rentrai chez moi rédiger mon rapport. Vive la technologie : je pourrais régler tout ça en ligne en avalant une bière fraîche et une part de pizza. Dix ans plus tôt, je me serais retrouvé submergé par la paperasse.

Mais alors que je tapais mon rapport, de petits détails commencèrent à m'ennuyer. Les murs de la maison, par exemple, étaient nus – pas de tableaux ni de photos. J'avais eu l'impression de me trouver dans une immense chambre d'hôtel, impersonnelle mais habitée. Comment pouvait-il vivre dans cette maison sans y laisser la moindre trace ? *Enfin, ce n'est pas un crime*, me dis-je. Et peut-être ne s'y sentait-il pas chez lui ; peut-être se trouvait-il quelque part en Afrique une maison pleine de photos d'une épouse et d'enfants souriants, d'un petit chien nommé Simba qui ne mangeait que de la viande de crocodile. Mais même si c'était le cas, comment un professeur d'université pouvait-il s'offrir une maison à Maple Bluff ? Les impôts qu'on y payait pourraient nourrir et habiller une famille de six personnes. Quelque chose ne collait pas – une belle jeune femme blonde retrouvée morte devant la porte d'un professeur africain : suicide ou bien overdose accidentelle sur la véranda d'un inconnu ? Non, c'était trop bizarre pour n'être que le fruit du hasard. Et on peut dire que j'en ai vu des putains de coups tordus ! Comme ce type qui avait tué un homme en allant chercher son *Wisconsin State Journal* un matin et laissé un mot sur le corps : UN INCONNU TUE UN INCONNU. UNE SEULE FOIS. VOUS NE M'AUREZ JAMAIS. SIGNÉ : LE HASARD. Avec les techniques scientifiques actuelles, on attrape n'importe quel assassin tôt ou tard, même si ce connard n'a qu'un infime lien avec sa victime. Mais l'affaire du « tueur sans cible » était différente – la victime et l'assassin étaient des inconnus l'un pour l'autre, que seule liait une théorie que nous comprenions à peine.

Pour faire court, le meurtrier avait commis une erreur fatale – il avait laissé une empreinte de pouce partielle sur le mot. Cinq ans plus tard, un incendie s'était déclenché dans le sous-sol d'un hôtel et avait été éteint sans trop de dégâts, mais comme nous soupçonnions un incendie criminel, nous avons relevé les empreintes de tous les clients et employés de l'hôtel puis les avons comparées à celles de notre base de données. Nous n'avons pas démasqué l'incendiaire, mais il était apparu qu'au moment où le feu s'était déclaré, le tueur sans cible, planqué dans l'hôtel, s'adonnait à toutes sortes d'activités avec une pute. C'était un type très banal en fin de compte ; juste un pharmacien de quartier, entouré d'une femme et d'enfants aimants.

Lorsqu'on me l'avait amené, je lui avais annoncé qu'il s'était planté en le regardant droit dans les yeux. Le crime parfait n'a pas de motif. S'il n'y a pas de motif, il n'y a donc pas de crime ? Le type s'était contenté de lever les yeux vers moi, de la pitié dans le regard.

« Vous êtes un idiot, avait-il dit. Ne vous a-t-il pas effleuré, inspecteur, que j'essayais de prouver que le destin n'est pas le fruit du

hasard ? »

Je n'ai pas la moindre foutue idée de ce qu'il voulait dire par là, et l'assassin avait refusé de dire un mot de plus – que ce soit à moi, ses avocats, ses gamins ou sa femme. Cependant, j'étais sûr d'une chose : il existait un lien entre cette fille blanche et le professeur africain. Si je le trouvais, je me rapprocherais de la vérité. Il y en avait forcément un, mais lequel ? Complètement claqué, je me réveillai tout de même tôt le lendemain matin afin d'aller voir le médecin légiste – un type franchement bizarre.

« J'ai comme l'impression que tu récoltes toujours les plus jolies, Ishmael ! » dit Bill Quella – BQ pour les intimes – avec son accent chantant du Sud en faisant glisser un tiroir vers nous.

Sa voix, un peu trop aiguë pour celle d'un homme, résonnait dans la salle carrelée.

« Malheureux dans la vie, heureux dans la mort, je suppose », répondis-je.

Hilare, BQ laissa échapper un couinement nerveux. Comme tous ceux avec qui je travaillais, il savait que ma femme m'avait quitté. Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'elle l'avait fait parce que j'étais un flic noir. C'était du moins la raison avancée. Je n'y comprenais rien. Comment pouvais-je trahir les miens alors que je les protégeais ? Cela dit, il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas à l'époque. Comment peut-on demander à un homme de choisir entre l'amour et l'œuvre de toute une vie, par exemple ?

« Tu veux savoir ce qu'elle a avalé avant de connaître une mort prématurée ? » demanda BQ en tirant sur le drap afin de faire apparaître la fille.

La bonne mine que lui donnait la mort quelques heures plus tôt avait disparu. Avec ses coutures au point de croix tout le long de la poitrine, en travers du ventre et au bord du cuir chevelu – les endroits où BQ l'avait ouverte en deux –, elle ressemblait à un mannequin en cuir blanc. Lorsque BQ en avait fini avec eux, les morts avaient enfin l'air tout à fait morts.

« Épargne-moi les détails... marmonnai-je. Va droit au but.

— Eh bien, inspecteur Ishmael, voilà qui va sûrement te plaire. Il s'agit d'un meurtre masqué en overdose. »

BQ se tut, histoire de renforcer l'effet dramatique de sa révélation, mais je ne mordis pas à l'hameçon.

« Et comment l'as-tu deviné ? demandai-je en prenant soin de ne pas paraître surpris.

— Très facile... Pour commencer, l'héroïne a été injectée dans son bras longtemps après sa mort. Preuve numéro 1 : aucune trace de

drogue dans son sang. Preuve numéro 2 : regarde-moi ça... »

Il pointa le bras de la fille du doigt.

« C'est la seule marque d'aiguille sur tout son joli petit corps. Ce n'était pas une toxicomane. »

Plus de questions que de réponses, en somme.

« De quoi est-elle morte dans ce cas ?

— Elle a été asphyxiée. Avec un oreiller, je dirais... Elle est morte d'un manque d'oxygène. La pauvre petite a été assassinée.

— Quelle heure ?

— Selon moi, quelque part entre vingt-trois heures et une heure du matin. »

BQ se tut un instant.

« Écoute-moi bien, inspecteur, je ne voudrais pas aller plus vite que la musique, mais il me semble que celui qui l'a tuée ne souhaitait pas la faire mourir. À mon avis, c'était quelqu'un qui la connaissait bien, qui l'aimait probablement même... »

*

J'arrivai au commissariat de Madison vers neuf heures et le trouvai en plein chaos. Quelqu'un avait appelé la presse – comme d'habitude – et les journalistes avaient établi leur camp sur les marches, attirant des douzaines de badauds qui s'efforçaient de voir ce qui se passait. Nous aurions dû être mieux préparés. Nous aurions dû mettre en place une sorte de stratégie médiatique. Me frayant un chemin à travers la foule, j'aperçus le chef de la police, Jackson Jordan, en plein dans l'œil du cyclone, qui essayait d'apaiser tout le monde. Le maire et lui donneraient une conférence de presse dès qu'ils auraient plus d'informations, expliquait-il le plus calmement possible aux personnes rassemblées.

Par chance, la presse ne savait pas que j'étais l'enquêteur principal. J'atteignis donc le bureau du chef relativement indemne. Celui-ci arriva peu après, à bout de souffle, en traitant les journalistes de tous les noms. Je savais quel était le problème. Jackson Jordan était le chef noir de la police majoritairement blanche d'une ville majoritairement blanche. La victime était une jeune femme blanche et le suspect principal, même s'il n'était pas encore reconnu officiellement comme tel, un homme noir, un Africain. On avait d'un côté les faits de l'affaire, de l'autre son aspect politique, et les deux ne font jamais bon ménage. Aucun de nous n'eut besoin de prononcer ces mots, nous savions comment fonctionnaient les choses.

Jackson Jordan avait été élu parce qu'il ne transigeait pas avec les criminels. Autrement dit, il ne transigeait pas avec les criminels noirs. Je le respectais suffisamment pour travailler sous ses ordres, mais ce

n'était pas facile tous les jours. Il était toujours susceptible de céder aux caprices de la politique, alors que j'avais pour habitude de suivre une piste jusqu'au bout – qu'elle me mène au mec qui vendait de la coke près du magasin d'alcool du coin, au maire ou au gouverneur lui-même. Mais comme je l'ai dit, je l'appréciais suffisamment pour travailler sous ses ordres. En fin de compte, mes collègues et moi ne pouvions pas nous empêcher d'éprouver du respect pour lui.

« Je travaille seul sur cette affaire, chef », annonçai-je.

Mon ancien coéquipier, un Blanc, venait de prendre sa retraite et je savais ce qui se préparait – on allait coller un autre équipier blanc au flic nègre afin que tout le monde se sente en sécurité. Mais c'était hors de question. S'il fallait que je m'en tape un, je voulais qu'on le choisisse pour les bonnes raisons, pas pour équilibrer la balance raciale.

« Qui est cette fille ? » me demanda le chef, ignorant ma déclaration.

Comme il m'était impossible de répondre, je lui remis le rapport de BQ. Il s'enfonça dans son fauteuil et passa la main sur son crâne dégarni. Âgé de la cinquantaine, le chef était gros comme le deviennent les flics qui passent trop de temps assis à leurs bureaux – on ne peut pas dire qu'il était obèse, mais il avait cet embonpoint décontracté qui paraît inconvenant chez un policier.

« Parle-moi de la fille... » dit-il.

En dehors des faits bruts, il n'y avait pas grand-chose à raconter. D'après Joshua, il l'avait trouvée morte sur le pas de sa porte. Il avait un alibi et sa maison était nickel ; pas de traces de lutte à l'intérieur ni à l'extérieur. Son corps n'avait aucune griffure ni marque visible. Et je n'avais repéré aucun des signes susceptibles de le trahir. Ce cadavre semblait être littéralement tombé du ciel.

« Est-ce que tu as fouillé la baraque de fond en comble ? » demanda le chef.

Je ne l'avais pas fait. Mon instinct me disait que les faits, quels qu'ils soient, ne s'étaient pas déroulés dans la maison de Joshua – ma visite m'en avait convaincu, et l'heure du décès estimée par BQ confortait cette hypothèse. J'essayai de le lui expliquer, mais le chef annonça qu'il y enverrait tout de même la police scientifique.

« Un putain de meurtre, marmonna-t-il. Comme si j'avais besoin de ça... »

Il se tut brièvement.

« Écoute, il faut que tu saches que ton Africain est une sorte de héros dans son pays. »

Il me tendit un dossier qu'il avait sorti de son bureau. Celui-ci

contenait des articles de journaux et de magazines trouvés sur internet. Cet homme était effectivement un héros. Il avait été photographié en compagnie de Bill Clinton, Nelson Mandela et même du dalaï-lama. Un prix humanitaire lui avait en outre été remis par Bill Gates. De nombreux articles le montraient entouré d'enfants, ou tenant d'énormes chèques en carton de plusieurs milliers de dollars à l'ordre d'un organisme appelé Fondation *Never Again*. J'en avais déjà entendu parler : des personnalités de Hollywood apparaissaient sans arrêt à la télé afin de lancer des appels aux dons, concluant leur baratin par ce slogan désormais célèbre : « Moi vivant, ça n'arrivera pas ! » Ces coupures restaient assez vagues sur ce qui liait Joshua à la fondation *Never Again* – certaines le disaient fondateur, d'autres, ancien président. Quoi qu'il en soit, cet homme semblait se trouver au cœur de la moindre bonne action. Et n'importe quelle âme charitable voulait être photographiée avec lui.

Au début, j'étais un peu amer – des flics meurent tous les jours, mais ça ne semble pas vraiment émouvoir le pouvoir en place. Cependant, je compris en poursuivant ma lecture qu'il avait réellement mérité tous les hommages qu'il avait reçus. Ancien directeur d'école, il avait transformé son établissement abandonné en refuge pendant le génocide rwandais. Respecté par les génocidaires, ses anciens élèves, il les avait convaincus de les laisser tranquilles, lui et l'école qu'ils avaient un jour fréquentée. UN ÎLOT DE SAGESSE AU MILIEU D'UNE MER DE SANG, proclamait un titre. Il avait offert l'asile à des milliers de gens, dont beaucoup avaient réussi à franchir clandestinement la frontière grâce à lui. Mais au plus fort du génocide, ses anciens élèves avaient fini par cerner l'école en lui ordonnant de faire cesser ces allées et venues. Par la suite, ceux qui avaient tenté d'y pénétrer avaient été massacrés.

C'est là que l'histoire devenait encore plus incroyable. Au cours de ce siège, on ne l'autorisait à entrer et sortir de l'école qu'avec un chauffeur et un garde du corps, mais ça ne l'avait pas arrêté. Il se débrouillait pour faire sortir deux réfugiés à la fois – déguisés en chauffeur et en garde du corps – et les aidait à passer la frontière afin de rejoindre les camps en Tanzanie et au Kenya. Sur le chemin du retour, il prenait deux autres victimes de violences et les déguisait en chauffeur et en garde du corps.

Quelle histoire !

Maintenant, je comprenais pourquoi la mort de cette fille blanche l'ébranlait si peu. Il lui avait fallu faire preuve d'un sacré cran pour user du même stratagème jour après jour, et risquer non seulement sa vie mais aussi celles des personnes qui se trouvaient à l'intérieur de

l'école. Cet homme n'avait donc pas exagéré. Il avait côtoyé la mort de près, et le cadavre sur le pas de sa porte n'était qu'un mort parmi un million d'autres. Un type comme lui ne pouvait s'intéresser qu'aux vivants.

« On trouve tous ces trucs sur internet, mais prends quand même le dossier, me dit le chef alors que nous nous levions. Ça fait un moment qu'on travaille ensemble, Ishmael. Que te dit ton instinct ? » me demanda-t-il après un bref silence.

Dans notre monde, les questions futiles n'existent pas. En surface, ça voulait dire que nous n'avions pas grand-chose pour démarrer, mais au fond, ça signifiait qu'il était prêt à prendre le risque de me suivre. C'était une question rare.

« Cet homme est peut-être un héros quelque part en Afrique, mais il est mêlé à ce merdier d'une façon ou d'une autre, répondis-je en me revoyant dégainer mon arme – guidé par mon instinct. C'est simple, chef, quand est-ce qu'un cadavre venu de nulle part a atterri sur le pas de votre porte pour la dernière fois ?

— Il faut qu'on coince le fils de pute qui a fait ça, tu m'entends ? L'image de notre service n'est pas le seul enjeu de cette enquête. »

Je le comprenais. Si nous résolvions ce qui promettait d'être une affaire très médiatisée, plus de portes s'ouvriraient aux Noirs dans la police. Mais si nous merdions, davantage se fermeraient. Et cette idée ne nous facilitait pas les choses.

*

Alors que je sortais du bureau du chef, mon portable se mit à sonner. C'était mon contact du *Madison Times*, le torchon local que tout le monde lisait. La plupart des flics, s'ils veulent divulguer une info, s'adressent aux grands journaux, mais au fil des années, j'avais appris que les criminels, leurs complices et ceux qui leur voulaient du mal, ne lisaient pas le *Wisconsin State Journal* et encore moins le *New York Times*. Quand on veut que l'info divulguée nous rapporte quelque chose, il faut s'adresser aux petits journaux – tout le monde les lit. J'étais donc ravi que Monique Shantell, ou Mo comme elle préférait qu'on l'appelle, me téléphone.

« Salut Ishmael, tu as quelque chose pour moi ? »

Sa voix était sexy à mort.

« Tu es dehors avec tous les autres ?

— Tu me connais, chéri. Je ne nage pas avec les requins. Je suppose que tu es prêt à passer à table. Retrouve-moi à l'endroit habituel. »

Les journalistes levèrent les yeux lorsque je descendis les marches ; ils se précipitèrent vers moi, s'aperçurent que je n'étais pas le chef et

retournèrent à leurs bavardages. Pour eux, il n'y avait que deux sortes de Noirs au commissariat : les menottés et le chef.

Je retrouvai Mo dans mon petit café préféré, à quelques pâtés de maisons du commissariat. J'étais un habitué car on y faisait le meilleur café de tout Madison – lait, café, eau et sucre bouillis à petit feu pendant des heures. Mo était magnifique et elle le savait. Elle ne sortirait jamais avec moi pour la même raison que ma femme m'avait quitté – j'étais un flic noir qui arrêtait parfois des Noirs : je trahissais ma communauté. Du moins, c'était ce que je me disais. L'autre possibilité ne me plaisait pas – je ne lui faisais tout simplement aucun effet.

« Cette histoire pourrait bien me péter à la figure, dit Mo après que je lui eus remis une photocopie du Polaroid du cadavre et un article pris au hasard dans le dossier que m'avait donné le chef.

— Ouais, mais tu ne vois pas d'inconvénient à patauger dans les tranchées d'habitude. Enfile tes bottes et au boulot ! la taquinai-je.

— Tu sais quoi ? Je ne serais pas surprise que ce soit lui qui l'ait tuée et laissée sur place, dit-elle avec conviction.

— Pourquoi ? »

J'étais tout ouïe.

« À toi de me le dire. Tu es inspecteur, non ? dit-elle en riant. Faut que je file, chéri, j'ai un article à écrire et un Pulitzer à gagner. »

Elle se leva, se pencha et m'embrassa légèrement sur la bouche. C'était comme ça qu'elle entretenait mes espoirs. Je n'y voyais pas d'inconvénient.

Je regardai fixement mon café en pensant au travail qui m'attendait sur le terrain. Bordel, qu'est-ce que je détestais ça. Mais le diable est dans les détails, dit-on. Je me rendis donc à l'université et discutai avec les amis de Joshua – ils s'étaient quittés entre minuit et demi et une heure. Les flics chargés de parcourir le registre des inscriptions n'avaient rien trouvé. Les voisins n'avaient rien vu. Non, il n'y avait rien d'inhabituel chez cet homme. Je fis le tour des motels des environs de Madison : rien. Fichier des personnes portées disparues : rien non plus.

De son côté, la police scientifique n'avait rien tiré des prélèvements effectués dans la maison de Joshua – que ses hommes avaient fouillée de fond en comble ; ils avaient même démonté sa voiture pour ainsi dire. Le chef avait ensuite sorti ses relevés de téléphone, de carte de crédit et de banque, mais même ces données avaient échoué à nous fournir de nouvelles informations. Non seulement la fille n'existait pas, mais absolument rien ne la liait à Joshua, à part la présence de son cadavre sur le pas de sa porte. À la fin de la journée, mon seul

espoir était que l'article de Mo fasse apparaître un parent, un frère, une sœur, un amoureux endeuillés, ou juste un serveur qui lui avait apporté un café – n'importe quelle personne l'ayant vue avant sa mort.

*

L'article parut le lendemain, mais il ne nous apporta aucune nouvelle information. Il ne fit même qu'empirer les relations interraciales. La semaine passée, un Hmong avait descendu un par un cinq chasseurs blancs. Il avait ensuite prétendu que ces hommes avaient tiré les premiers, mais comment peut-on liquider cinq types armés par simple légitime défense ?

Le Hmong était un immigré, et voilà que nous avions un autre meurtre commis par un immigré sur les bras. Peu importait que celui-ci soit un héros, une idole même, puisqu'il avait sauvé des centaines de personnes d'une mort certaine en plein génocide. Le Ku Klux Klan, dirigé par un petit homme à l'air mauvais nommé James Wellstone, commençait à mobiliser ses membres des villes rurales périphériques avec l'intention de les faire défiler dans Madison et, d'après les plus radicaux, de le lyncher. J'avais donné une petite leçon de respect à James quelques années plus tôt quand il était entré dans mon bureau en criant nègres par-ci nègres par-là, après qu'un gamin blanc, élève d'une école privée accro à l'herbe, avait été passé à tabac dans Allied Drive. Aussi, quand il passa demander une autorisation de rassemblement au commissariat, je fis de mon mieux pour le dissuader de commettre un acte stupide, mais d'après mon expérience, le mieux que je pouvais espérer, c'était une paix fragile.

De leur côté, comme je m'y attendais, CNN, le *New York Times* et les émissions de débats diffusées à la télé et la radio parlaient abondamment de l'article de Mo – tout en repassant la même photo en boucle. En quelques courtes heures, la jeune femme finit par symboliser tout ce qui allait bien mais avait mal tourné en Amérique. Les Blancs avaient l'impression d'être assiégés tandis que les Noirs pensaient que la justice blanche allait trop loin en incriminant Joshua.

Pour ne rien arranger, le maire et le gouverneur avaient décidé de s'en prendre au chef, mais pas assez violemment pour monter les Noirs contre eux. Les hommes politiques sont maîtres en matière de langue de bois. Lorsque le maire dit qu'il « sait que le chef de la police fera tout ce qui est en son pouvoir pour que justice soit faite », ça signifie pour les Blancs que le chef n'hésitera pas à pendre un de ses semblables noirs s'il faut en arriver là. Pour les Noirs, ça signifie : « N'oubliez pas à qui appartient la police. »

Deux jours seulement s'étaient écoulés depuis le meurtre, mais le spectacle battait déjà son plein. Des leaders noirs – des types à la Jesse

Jackson et Al Sharpton – surgissaient d’un peu partout dans l’espoir d’obtenir leur quart d’heure de gloire. Unis autour de Joshua, ils l’appelaient le Schindler noir. Le maire et le gouverneur promettaient des résultats – espérant ainsi récupérer à vie le vote blanc. Même le Ku Klux Klan attirait de nouvelles recrues. Le reste ne changeait pas : les Blancs dans leurs mobil-homes, les Noirs dans leurs ghettos, et les flics qui tenaient fermement le couvercle afin que tout ce bazar ne se répande pas dans Maple Bluff.

De plus en plus furieux, je devais sans arrêt me répéter de rester concentré. C’était mon boulot : je suivais chaque piste, où qu’elle me mène. On dit que chaque inspecteur tombe un jour sur une affaire capable d’asseoir sa réputation ou de la ruiner. C’était ma formation professionnelle et mes autres enquêtes qui m’avaient mené là où j’étais. Je suivais cette voie quelle que soit l’issue. La raison de ma détermination était simple mais immuable : cette jeune femme n’aurait jamais dû être assassinée et, pire encore, l’assassin était en liberté. Je me devais d’être du côté de la victime blanche. Elle était morte seule. Et personne ne réclamait son corps.

La deuxième journée de mon enquête s’achevait et je n’avais toujours rien, pas même son nom. Et franchement, nous avions tout essayé. Ses vêtements, son vernis à ongles, le contenu de son estomac – et j’en passe – étaient en cours d’analyse dans les labos de la police scientifique. Nous avions même réussi à retrouver les poubelles de Maple Bluff à la décharge et les avions fouillées. Néanmoins, nous n’avions toujours pas le moindre indice nous permettant de la distinguer des millions de jeunes femmes qui faisaient les boutiques le samedi dans les centres commerciaux et mangeaient à l’occasion une part de pizza au pepperoni.

*

À vingt heures ce soir-là, n’ayant rien de plus à faire, je décidai de rendre visite à Joshua. Il vivait à présent sous haute protection policière et je dus montrer mon badge plusieurs fois avant de pouvoir enfin frapper à sa porte. Un flic à l’intérieur de la maison me laissa entrer, mais à mon grand étonnement, j’y trouvai un Joshua bien différent de celui que j’avais rencontré deux nuits plus tôt.

« J’ai survécu ! Je mourrai pas ici ! »

Visiblement agité, il faisait les cent pas dans son pyjama en soie, une bouteille de vin rouge presque vide à la main. Il paraissait encore plus grand et mince qu’avant.

« Plus jamais, disait-il. Plus jamais. »

Joshua devait savoir que les flics de Maple Bluff étaient là pour le protéger d’un lynchage – il n’était pas assigné à résidence –, mais ça

ne semblait pas lui importer. Il était perdu quelque part dans ses pensées, dans un endroit où ce qui se passait autour de lui prenait un sens différent. Quand il se tourna vers moi, il parut même ne pas me reconnaître. En fait, ce n'est que lorsqu'il eut vidé sa bouteille et envoyé le flic à la cave – « N'importe quelle année », aboya-t-il – qu'il me regarda comme s'il savait qui j'étais.

« Asseyez-vous, m'ordonna-t-il. Nous pouvons bien boire n'importe quelle année, toutes les années, à la santé de l'Amérique, hein ? me lança-t-il d'un ton sarcastique. Je réponds à toutes vos questions sans mandat, n'est-ce pas ? Pourquoi vous avez envoyé vos collègues fouiller ma maison ? »

Cependant, avant que je puisse répondre, il poursuivit sans s'adresser à quiconque en particulier :

« Mais je comprends. Vous êtes pareil, comme tous les autres... Vous obéissez juste aux ordres, non ? »

Son accent était plus prononcé que lors de notre première rencontre. *Combien de bouteilles a-t-il vidées au juste ?* me demandai-je alors que le flic, un peu essoufflé après avoir grimpé l'escalier, lui en apportait une autre. Joshua s'en empara puis, d'un geste expert, il frappa le goulot contre le bord de la table qui se brisa proprement. Il remplit ensuite un verre à ras bord.

« Et mon invité ? demanda-t-il au flic, qui alla dans la cuisine et revint avec un second verre à vin. C'est agréable quand les Blancs servent les Noirs, hein ? » dit-il avec un rire méchant devant mon collègue devenu écarlate.

Alors que Joshua remplissait mon verre, je décidai de l'interroger, mais prudemment. Il était ivre, pas stupide. Il avait besoin de parler. Et j'étais prêt à l'écouter.

« Vous savez ce que représente la mort, Ishmael ? »

Je secouai la tête.

« Rien du tout. Rien tant que vous êtes en vie. Paradoxe. Les rescapés comme moi connaissent la mort. Vous avez déjà tué, Ishmael ?

— Oui », répondis-je sans mentir.

Nous étions à Madison cependant – ça ne m'était donc pas arrivé souvent. Et les rares fois où j'avais descendu quelqu'un, j'avais fini par gerber. Apparemment, c'était une façon de me purger. Ce qui ne voulait pas dire que je dormais mieux après.

« Et vous, Joshua, avez-vous déjà mis un terme à la vie de quelqu'un ?

— Le génocide, c'est pas un jeu. »

Il agita un long doigt d'un côté sur l'autre.

« Pas une partie de cache-cache, pas un jeu de gendarmes et de voleurs. Je... j'ai échangé des vies, Ishmael. Bon, pas de mensonge, hein ? Est-ce que vous avez déjà sauvé une, deux, trois, des centaines de vies, plus d'un millier de vies ? »

Il me regarda et rit.

« Non, répondis-je.

— Quand on négocie gros, on échange gros. Vous me suivez ? Je suis un grand héros, non ?

— En effet, répondis-je.

— Un million de morts. Comparez ça au millier que j'ai sauvé. C'est moi qui ai perdu, non ?

— Écoutez, mon vieux, chacun fait ce qu'il peut. Vous étiez tout seul. Sans vous, il y aurait eu un million de morts plus mille. Nous faisons ce que nous pouvons. Je fais ce que je peux. Cette fille est morte, mais franchement, j'aurais préféré la sauver plutôt que coincer son assassin, affirmai-je avec sérieux.

— Vous me parlez comme un ami. Mais vous, mon gars, vous négociez petit ; une vie par-ci, une vie par-là. Quand on négocie gros, on perd gros. On gagne rien. »

Il se tut, me regarda, et pendant un instant, il me parut sobre.

« Pourquoi vous êtes là, inspecteur Ishmael ? »

Je crus qu'une chance se présentait.

« Pourquoi le cadavre d'une jeune fille blanche s'est-il retrouvé devant chez vous ?

— Nous sommes ici. Vous et moi. D'homme à homme. Demandez ce que vous voulez ! Demain, qui s'en souviendra ? »

J'entendis le flic remuer dans la pièce comme s'il était mal à l'aise.

« Avez-vous tué cette fille ? » demandai-je, le cœur battant.

Tout avoué serait rejeté par le tribunal – le suspect était bourré –, mais je connaîtrais au moins la vérité, et une fois que je la connaîtrais, je pourrais remonter le fil de l'histoire.

« Mauvaise question. Commencez par le début », dit-il avec un rire dans la voix, comme s'il percevait mon désespoir.

Puisqu'il était trop tard pour changer de tactique, je passai à l'offensive.

« Écoutez-moi bien, Joshua, vous êtes peut-être une espèce de héros chez vous, mais dans ce pays, on n'hésitera pas à vous liquider pour venger cette fille, dis-je en essayant de paraître sincère. Vous n'êtes qu'un nègre ici, comme moi, et comme ce mec qui s'est pris quarante et une balles à New York.

— Votre bouclier vous protège pas, dit-il. J'ai appris ce qui s'est passé là-bas. »

J'étais encore en rogne rien que d'y penser. Merde, un policier noir infiltré descendu par deux flics blancs à New York ! Comment expliquer un truc pareil ?

« Mais quand même, je l'ai jamais rencontrée, poursuit Joshua. Pourquoi tuer quelqu'un que j'ai jamais rencontré ? »

Il haussa les épaules.

« Je vais vous dire une chose, Ishmael. D'après vous, nous sommes des nègres, mais vous savez pas ce que vous dites. Vous voulez être africain et nègre ? Vous désirez la fraternité de la souffrance ? demanda-t-il, la voix pleine d'inquiétude.

— Mais de quoi parlez-vous, Joshua ?

— Je vais vous montrer de quoi je parle », annonça-t-il avant de se lever et d'écraser d'un pied nu le goulot brisé. Tremblant de douleur, il se baissa puis retira les morceaux de son pied. Du sang jaillit. Joshua lança le verre sanglant vers moi.

« Vous désirez la fraternité de la souffrance... ? Alors allez-y ! » hurla-t-il.

Je le dévisageai calmement. Il cherchait à tester ma volonté. Je savais que je ne gagnerais pas son respect en jouant le jeu, mais je ne le gagnerais pas non plus en me défilant.

« En voilà un geste idiot, dis-je finalement.

— Ishmael ! À vous ! m'ordonna-t-il.

— Si vous voulez me torturer, passez-moi un peu de votre musique africaine », dis-je aussi calmement que possible. Je tendis ensuite la main vers la bouteille décapitée afin de me resservir.

Joshua sourit.

« Je vous aime bien, Ishmael. »

Il se dirigea en boitillant vers son meuble hi-fi vidéo en laissant une traînée de sang sur le sol, puis il souleva le couvercle d'une platine et mit un morceau de reggae.

« Alpha Blondie », m'indiqua-t-il.

Je descendis mon verre avant la fin de la première chanson.

« Pas d'ambulance, il y a trop de journalistes dehors. Allez juste chercher votre trousse de secours, ordonnai-je au flic statufié au moment où j'atteignis la porte.

— Et une autre bouteille ! » hurla Joshua par-dessus la musique.

*

Tout en descendant l'allée pour rejoindre ma voiture, je conclus qu'il y avait deux possibilités. Soit Joshua mentait et il avait bien tué cette fille, soit il ne la connaissait vraiment pas et ce meurtre était un message, l'élément d'une conversation entre lui et dieu sait qui. En tout cas, j'étais convaincu qu'il faisait partie de l'énigme, sinon de la

solution.

J'arrivai à temps chez moi pour regarder les dernières émissions du soir. Assis dans mon salon, je me demandai ce que ça faisait à un Africain de rencontrer un Africain américain. Joshua était le premier Africain avec qui je communiquais réellement. Triste à dire, mais c'était la vérité – en général, les Africains viennent à Madison pour étudier et repartent dès qu'ils ont terminé. Ceux qui restent courent après le rêve américain – et leur réussite dépend en partie de la distance qu'ils maintiennent entre eux et nous.

Quoi qu'il en soit, Joshua n'était qu'un suspect pour moi. Dans un autre monde, où cette fille n'aurait pas existé, nous ne nous serions sans doute jamais rencontrés – lui, le héros africain, et moi, le flic noir qui tentait péniblement de faire son boulot. *Inutile de penser à ça*, me dis-je en ouvrant une Bud fraîche.

Je m'apprêtais à entamer ma deuxième canette de bière lorsque mon portable se mit à sonner.

« Inspecteur Ishmael ? demanda une voix au fort accent.

— Oui, c'est moi », répondis-je avant de jeter un coup d'œil au numéro de mon interlocuteur. INCONNU. Un appel de l'étranger sans doute.

« Si vous voulez découvrir la vérité, vous devrez aller la chercher à sa source. Elle se trouve dans le passé. Venez à Nairobi. » Là-dessus, la personne raccrocha.

Presque aussitôt, mon portable recommença à sonner.

« Qui êtes-vous ? m'empressai-je de demander.

— Je vois que tu as aussi reçu l'appel. »

C'était Mo.

« Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Que j'aille en Afrique.

— Où ça ?

— En Afrique, bordel, sur le putain de continent africain... m'emportai-je sans raison.

— Il faut que tu y ailles. Tu n'as pas le choix, chéri. »

J'avais envie de la voir. Je lui demandai si je pouvais passer chez elle mais Mo refusa.

« Ne baisse pas les bras, d'accord, chéri ? » dit-elle avant de raccrocher.

J'ouvris ma bière. J'avais enfin une piste. Mais qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Qui ferait le chemin jusqu'en Afrique pour récolter des indices ? Par où commencer, d'ailleurs ? Cela dit, avec ce qui s'était passé ces deux derniers jours, l'appel ne faisait que confirmer ce que je savais d'instinct : Joshua, d'une façon ou d'une autre, était

impliqué dans cette affaire jusqu'au cou.

*

« Tout ça s'est passé la semaine dernière, expliquai-je à O. J'ai dû supplier mon chef pour qu'il me donne deux semaines. Je lui ai promis qu'il pourrait me jeter en pâture aux lions si je n'avais aucune info à lui transmettre d'ici là. À part toi, ton chef et le mien, personne ne sait que je suis ici. Si la presse américaine découvre que l'enquêteur principal est parti à la chasse aux fantômes en Afrique, nos têtes sont sûres de tomber. Voilà donc pourquoi je me retrouve assis ici avec toi, à boire de la Tusker et manger du *nyama choma*, au lieu de résoudre mon affaire.

— Ben merde, Ishmael ! »

O siffla entre ses dents.

« Tu parles d'une histoire ! Tu es donc là à cause d'un simple coup de fil ? Le suspect et la victime se trouvent dans ton pays, mais tu es quand même venu ici ! Et tu ne sais même pas qui est le trouduc qui t'a appelé ? »

Je ne pus m'empêcher de rire avec lui de l'absurdité de la situation.

« C'est totalement dingue mais, d'une certaine façon, je te comprends, dit-il finalement. Enfin, profitons de la vie ce soir car Dieu sait ce qui peut nous arriver demain... Santé ! »

Voilà comment, le temps d'une soirée, je me comportai comme un simple flic chargé de résoudre une affaire qui le dépassait totalement ; je partageai avec O une, deux, de nombreuses bières. Parfois, il est bon de prendre un jour de congé afin d'entamer la journée suivante le regard neuf.

Il m'avait fallu à peu près deux heures pour le mettre au parfum. Peu après la fin de mon récit, un homme entra dans le bar avec une guitare. Le barman et lui s'engueulèrent bruyamment pendant un moment. Le musicien était censé arriver à vingt-deux heures, m'expliqua O, pour son « concert solo ». Très fatigué, j'étais prêt à aller me coucher, mais je ne voulais pas partir avant d'avoir entendu un peu de musique.

Lorsque l'homme monta enfin sur scène, je m'aperçus que je respirais avec difficulté et que je serrais les poings. Je me sentais incroyablement angoissé, comme si ma vie dépendait du morceau qu'il allait jouer – apparemment, j'étais à deux doigts de faire une crise de panique. Soudain, sans grand discours ni explication, l'homme me regarda dans les yeux et dit dans un anglais hésitant :

« À mon frère noir. N'oublie pas, mon frère noir, de nous donner un bon pourboire, à la serveuse et à moi. »

Son petit discours terminé, il commença à frapper les cordes de sa

guitare, de sorte que ce son succéda immédiatement à son rire. On aurait dit une boîte à rythmes humaine. Soudain, il s'arrêta et du silence du bar s'éleva presque un chant – léger marmonnement des ivrognes, souffle chaud du vent qui entrait par la porte, bruit des dents arrachant la viande des os, tintement des verres et des bouteilles. J'avais l'impression qu'on m'extrayait de mon corps. Toutefois, des sons mêlés de blues et d'un autre genre de musique me ramenèrent à moi avant que je ne sois totalement parti. Les mains du guitariste étaient floues et ses pieds martelaient furieusement la poussière qui s'élevait dans l'air tandis que la lumière jaunâtre d'une lampe à pétrole le baignait d'une lueur dorée.

La serveuse le rejoignit et se planta devant lui. Elle commença à bouger lentement – si lentement qu'elle semblait tenter de résister au rythme endiablé du musicien, une lutte acharnée qu'elle perdait peu à peu car ses hanches et ses bras s'agitaient de plus en plus vite. Bientôt, elle parut ballottée d'un côté à l'autre par la musique. Tout à coup, juste au moment où je commençais à souffrir pour elle, la guitare ralentit et entama une mélodie de blues familière – une note à la fois, une tape sur les cordes à la fois. L'instrument ramenait sur terre la jeune femme qui reprenait ses esprits en tournant doucement sur elle-même. Ensuite, aussi brusquement qu'elle avait démarré, la chanson s'acheva. La serveuse frappa dans les mains puis retourna au bar comme si de rien n'était.

Je commençais à suffoquer car j'avais à peine respiré pendant le morceau, mais O semblait n'avoir rien remarqué. Je me sentais épuisé. Je venais d'explorer une partie de moi dont j'ignorais l'existence, un endroit à la fois beau et terrifiant. La musique avait brièvement déclenché quelque chose – une rage ou une cicatrisation. On aurait dit que j'avais pris une dose d'acide. Peut-être avais-je atteint un point critique après toutes ces bières et mon long trajet en avion, le décalage horaire et l'épuisement des derniers jours.

« Offre-lui une Tusker, me conseilla O en fourrant un billet de cinq cents shillings dans ma main. Enfin, si tu as aimé la musique.

— Je te rembourserai quand je serai passé dans un bureau de change », dis-je.

Mais il se contenta d'agiter une main ivre.

« Pas besoin d'hôtel ce soir. Tu pieutes chez moi. »

Il sortit une photo de son portefeuille.

« Inspecteur Ishmael, je vous présente mon épouse. »

Le portrait était flou et je ne distinguais aucun des traits de sa femme à part sa courte coupe afro.

« Elle est magnifique », dis-je.

J'appelai la serveuse d'un geste de la main et lui remis l'argent afin qu'elle se serve une bière et en offre une au guitariste.

« Dix Tusker ? » s'étonna-t-elle, les dix doigts levés.

Je ris.

« Pourquoi pas ? »

Tandis que nous nous levions pour partir, elle aligna les bouteilles aux pieds du guitariste.

« Au revoir, frère noir », dit celui-ci avec un rire grave en agitant la tête au rythme de sa musique.

Je le saluai de la main et répétai :

« Au revoir, frère noir. »

Ni touriste ni visiteur, mais inspecteur en quête de vérité – et pas n'importe quel inspecteur, un inspecteur noir américain –, je m'apprêtais à découvrir la face cachée de l'Afrique. Avec un peu de chance, j'y trouverais un peu de beauté aussi. Mais alors que nous quittions le Hilton Hotel, j'eus la certitude que je n'allais pas découvrir l'Afrique comme un touriste venu admirer les animaux avec ses jumelles.

1. *Robbery* signifie « vol, braquage » en anglais. (Toutes les notes sont de la Traductrice.)

Là où meurent les rêves

Nous arrivâmes très tard chez O. Il habitait à Eastleigh Estate, ville de banlieue dont les résidents appartenaient, selon lui, à la classe moyenne inférieure. Dans la lumière des phares du Land Rover, les maisons me paraissaient toutes identiques – habitations étroites à un étage, pourvues de grillages et de chiens à l'air féroce. Les virages étaient si nombreux que j'avais l'impression d'avancer dans un labyrinthe. Lorsque nous fûmes enfin chez lui, il me conduisit à une chambre libre. Quelques minutes plus tard, je dormais à poings fermés.

O me réveilla avec vigueur juste avant l'aube. Après une douche froide, j'entrai dans la cuisine et trouvai sa femme assise à la table, occupée à noter ce qui ressemblait à des contrôles – O avait omis de me dire qu'elle était professeure dans un lycée. De taille moyenne, légèrement trapue, elle portait une longue robe à pois noirs et blancs et arborait une énorme coupe afro. Elle me rappelait ces femmes noires des années 1960 que j'avais vues en photo – des féministes radicales, le poing toujours levé. Elle avait un espace entre les incisives, seul défaut de son sourire par ailleurs parfait.

« Maria. Je suis la femme d'Odhiambo », dit-elle en pointant le doigt vers O qui était occupé à préparer le petit déjeuner.

Je me présentai et la regardai rassembler ses papiers, terminer sa tasse de thé et lui dire au revoir d'un baiser.

Cet homme était un vrai cordon-bleu – son omelette était succulente.

« Le problème, c'est que vous, les Américains, vous utilisez des ingrédients congelés. Ici, ils viennent tout droit du jardin », dit-il lorsque je le complimentai.

Puis il sourit.

« Ma femme ne sait pas cuisiner. Elle a beau essayer, elle n'est pas douée pour ça.

— Elle a donc trouvé la perle rare, dis-je, pour son plus grand plaisir. Un inspecteur noir féministe et cordon-bleu. »

O sortit un joint de la poche de sa chemise.

« Maintenant, je suis un inspecteur noir féministe et cordon-bleu

avec un pétard », dit-il en l'allumant.

Si je ne fume pas d'herbe, ce n'est pas parce que je suis flic mais simplement parce que ça me donne le fou rire – un rire grotesque et incontrôlable qui peut durer des heures –, et j'aime autant ne pas me ridiculiser.

« Aujourd'hui, on part à la pêche aux informations », annonça-t-il après que j'eus décliné une bouffée.

Lui et moi savions que si l'homme qui m'avait conseillé de venir à Nairobi était sérieux, tout ce que nous avions à faire était de nous montrer aux bons endroits, de signaler notre présence jusqu'à ce qu'il nous trouve.

Notre partie de pêche débuta au consulat du Rwanda, qui se trouvait à Muthaiga Estate. Les maisons y étaient si énormes que j'avais l'impression d'être de retour à Maple Bluff. Aucun nouvel élément. Évidemment, le personnel connaissait Joshua. Sans les personnes comme lui, il n'y aurait plus de Rwanda aujourd'hui. Pouvait-il être impliqué dans une activité criminelle ou une autre ? Non, bien sûr que non. Des ennemis ? Oui. C'est-à-dire ? Ce pouvait être n'importe qui.

Nous nous rendîmes ensuite au centre de réfugiés dans le centre de Nairobi, la branche caritative de la fondation *Never Again*. Ses bureaux, situés au dernier étage d'un immeuble, jouissaient d'une vue magnifique sur toute la ville. Tandis que nous attendions d'être reçus par le directeur, je laissai mon regard errer jusqu'à l'horizon : plus ils étaient loin, plus les bâtiments paraissaient petits et plus les cheminées s'élevaient haut au-dessus d'eux.

Au bout d'un quart d'heure, on nous fit entrer dans le bureau du directeur, Samuel Alexander, un Américain blanc vêtu d'un T-shirt et d'un jean délavé. Son bureau avait tout d'un musée africain – des œuvres d'art aux plantes tropicales –, mais il parut très content de rencontrer un compatriote et passa plusieurs minutes à nous parler des choses qui lui manquaient le plus : le McDo, nos cinquante-deux chaînes de télé sans intérêt, le haut débit et nos routes.

« Bon sang, qu'est-ce qu'elles me manquent, ces routes ! s'écria-t-il. Celles d'ici sont merdiques. » À vrai dire, il n'avait pas tort.

« Bien, messieurs, que puis-je faire pour vous ? » nous demanda-t-il finalement.

Je lui expliquai que nous cherchions des informations sur Joshua – n'importe quel élément susceptible de faire progresser notre enquête.

« C'est au sujet de cette fille blanche ? demanda-t-il. Je regarde CNN International, ajouta-t-il en voyant mon expression.

— Oui, répondis-je.

— Cet homme est un *putain* de héros », dit-il en insistant sur le mot. Il nous demanda ensuite de l'accompagner dans une salle de réunion où étaient accrochées plusieurs grandes affiches de Joshua couvertes de formules telles que FAITES VOUS-MÊME UN GESTE HÉROÏQUE – DONNEZ ! ou encore J'AI SAUVÉ DES CENTAINES DE PERSONNES – POURQUOI PAS VOUS ? Sur le bureau étaient posées des brochures également illustrées de son portrait. Joshua était la figure emblématique du centre – son visage lui permettait d'obtenir des fonds, nous expliqua Samuel. C'était lui qui l'avait recruté peu après le génocide afin qu'il aide le centre de réfugiés à récolter de l'argent. Mais leur relation s'arrêtait là.

« L'avez-vous rencontré ici, à Nairobi ? demandai-je.

— Oui, plusieurs fois. Je dois vous dire que Joshua est quelqu'un de gentil... Il ne ferait pas de mal à une mouche. »

Pour conclure, je demandai à Samuel Alexander s'il connaissait des réfugiés rwandais ou des survivants du génocide auxquels nous pourrions parler, mais il me répondit que nous fournir de telles informations serait une atteinte à leur vie privée.

Dans l'ascenseur qui nous ramenait au rez-de-chaussée, je me réjouis d'avoir au moins situé Joshua à Nairobi. À part ça, nous n'avions rien, mais c'était sans importance. Il s'agissait surtout de signaler notre présence.

Plus tard, alors que nous avalions du poulet frit et des frites pour le déjeuner, O m'annonça qu'il avait sa petite idée sur l'endroit où nous pourrions trouver des réfugiés rwandais. Il proposa que nous laissions son Land Rover en ville – avec sa voiture, nous serions facilement repérés – et que nous prenions les transports en commun jusqu'à un endroit appelé Mathare.

Le repas terminé, O héla un petit *matatu* Nissan aux couleurs de l'arc-en-ciel qui diffusait *Dear Mama* de Tupac à plein volume. Arrivés à Mathare – un bidonville –, nous tentâmes, plantés sur le côté de la route goudronnée, de choisir entre les nombreux chemins boueux qui serpentaient entre les rangées infinies de cabanes. J'avais l'impression de me trouver dans un de ces publi-reportages illustrés de photos d'enfants squelettiques, trop habitués aux mouches qui se promènent sur leurs visages pour les chasser. Quant à l'odeur, quelle surprise ! Malgré les égouts à ciel ouvert et les milliers de corps suants à peine vêtus qui s'affairaient autour de nous, elle n'était pas désagréable. On distinguait évidemment différents effluves – sexe, merde, parfum bon marché, mauvaise haleine, alcool, herbe, maladie –, mais la somme de toutes ces odeurs n'était pas déplaisante. Bien qu'installée dans ma gorge comme une épaisse fumée, elle ne me faisait pas tousser.

O m'expliqua que chaque section de Mathare hébergeait une ethnie différente – on y trouvait par exemple les parties luo, kikuyu et kamba. Ensuite, il y avait le quartier des réfugiés, lui-même divisé en sections correspondant aux différentes nationalités : soudanaise, ougandaise, congolaise, et cetera. Cet endroit était une terre de souffrance, une tour de Babel inversée qui descendait jusqu'à l'enfer au lieu de s'élever vers les cieux.

Nous partîmes en reconnaissance – O, avec son corps mince et ses yeux injectés de sang, se fondait presque dans la masse, alors que je ne passais pas inaperçu avec mes rondeurs de bébé américain – jusqu'à ce que l'un de nous trouve la section rwandaise.

« Nous venons du centre de réfugiés et nous aimerions vous parler », disait O en frappant au poteau auquel était fixé le morceau de toile à sac qui servait de porte aux habitants.

Ensuite, il leur montrait la photo de Joshua, mais tous ceux à qui nous nous adressions se contentaient de nous regarder et disaient ne pas le connaître.

Trois heures de porte-à-porte plus tard, j'avais l'estomac dans les talons. O repéra de jeunes garçons qui faisaient griller du maïs sur un feu, se dirigea vers eux et négocia le prix de deux épis entiers. Habitué au maïs américain, je croquai dedans à pleines dents, mais il était si dur que je faillis me casser les incisives. L'un des garçons rit, me prit l'épi des mains et me montra comment détacher les grains : il le tenait dans la main gauche et l'égrenait de la droite. Ensuite, il me dit quelque chose en kiswahili.

« Il est obligé de te faire payer une taxe », traduisit O alors que le garçon lançait rapidement les grains en l'air et se penchait en arrière, la bouche ouverte, afin qu'ils atterrissent sur sa langue. Puis il me rendit l'épi et nous les quittâmes, ses copains et lui, pliés de rire.

Détachant un grain après l'autre, je crus que je ne viendrais jamais à bout de mon en-cas, mais je finis tout de même par y arriver. Alors que je jetais mon épi dépouillé, j'entendis une femme crier non loin de nous. Je regardai autour de moi mais les gens vaquaient à leurs occupations comme s'ils ne percevaient aucun son. L'espace d'un instant, je crus être victime d'une hallucination.

« Suis-moi, Ishmael, dit O d'une voix pressante en partant dans la direction opposée. N'oublie pas où nous sommes », m'avertit-il.

Je commençai à le suivre mais la femme hurla encore ; à chaque pas, un nouveau cri. J'avais l'impression qu'elle me voyait l'abandonner à son sort et c'était insupportable. Faisant demi-tour, je me dirigeai vers les cris puis me mis à courir l'arme à la main, obligeant les gens à s'écarter rapidement de mon chemin.

Guidé par sa voix, je finis par m'arrêter devant une des cabanes. Tirant le tissu qui pendait sur l'entrée, je distinguai la silhouette d'un homme, le pantalon baissé jusqu'aux genoux ; il était couché sur la fille qui hurlait. J'entrai sans un bruit, laissai retomber le rideau et collai le canon de mon arme sur la tête du type. Il dut croire qu'un ami lui faisait une blague car il dit quelque chose en kiswahili, rigola et parut vouloir continuer à violer la fille.

« Fils de pute », crachai-je en faisant glisser le cran de sûreté.

Il s'arrêta immédiatement et roula sur le côté en faisant son possible pour remonter son pantalon et lever les mains en même temps. O entra puis, sans poser de question, il plaqua l'homme au sol et lui passa les menottes. De son côté, la fille, vêtue d'un uniforme de lycéenne rouge et blanc, avait rajusté sa jupe et s'efforçait de reboutonner son chemisier déchiré.

« Est-ce que tu apprends l'anglais à l'école ? » lui demandai-je.

Elle hocha la tête.

« Comment t'appelles-tu ?

— Janet, murmura-t-elle.

— Écoute-moi, Janet, je te promets que nous allons te sortir de là », lui dis-je du ton le plus doux possible, surpris par mon calme.

O n'avait toujours pas prononcé un mot, mais je devinais qu'il était furieux. Soudain, il sembla prendre une décision et passa à l'action. Il tendit sa veste à Janet, se dirigea vers la porte improvisée et regarda dehors. De retour dans la cabane, il enfonça une chaussette sale dans la bouche de l'homme, l'obligea à se relever et, le tenant par le fond de son pantalon, le pistolet braqué sur l'arrière de sa tête, il le força à sortir. Janet sur les talons, je le suivis en tenant fermement mon Glock devant moi.

Une foule s'était rassemblée dehors, mais elle s'écarta afin de nous laisser passer. Ne sachant pas où nous étions, O interrogea la fille qui lui indiqua la direction à prendre. Guidés par Janet, nous aperçûmes bientôt des phares qui filaient sur la route devant nous, mais alors que je nous croyais enfin hors de danger, quelqu'un hurla en kiswahili derrière moi. On aurait dit un ordre. Faisant volte-face, je découvris quatre jeunes hommes fringués comme s'ils sortaient d'un clip de rap. Seulement, à la place des poignées de dollars, tous tenaient des AK-47 et les pointaient sur nous. À ce moment-là, je compris ce que j'avais fait. C'était comme si mon coéquipier et moi étions partis à Allied Drive sans renforts, avions arrêté le chef d'un gang et tentions de l'emmener au commissariat à pied.

Je poussai Janet derrière moi tandis que des gouttes de sueur froide coulaient sur ma nuque. *Pas de doute, nous allons tous mourir ici*, me

dis-je en pointant le Glock dans la direction des jeunes.

O maintenait le violeur devant lui, le canon de son arme toujours collé sur l'arrière de sa tête. Il dit quelque chose aux hommes qui lui répondirent d'un ton furieux. Si nous laissions partir le violeur, ils nous tueraient quand même. Je demandai à O de leur promettre que nous leur rendrions leur ami s'ils laissaient partir la fille. Mais rien n'y faisait. *C'est toi qui nous as mis dans cette merde*, hurlait une voix dans ma tête tandis que j'observais désespérément les environs afin de trouver une solution pour nous sortir du bordel que j'avais réussi à créer. Soudain me vint une idée. Nous voyions ces petites frappes bien mieux qu'elles ne pouvaient nous voir car nous tournions le dos à la route. Autrement dit, chaque fois que passait une voiture, ses phares les éblouissaient. J'observai O alors qu'un nouveau véhicule nous dépassait à fond de train, puis je regardai les hommes. D'un signe de tête, O m'indiqua qu'il avait compris ; je commençai aussitôt à traiter les types de tous les noms. Ils parurent amusés pendant quelques secondes, puis ils crièrent quelque chose à O en braquant leurs armes sur la fille et moi. Ils ne pouvaient pas tirer sur mon coéquipier sans tuer leur pote, mais ils pouvaient nous abattre sans problème, Janet et moi. Une seconde plus tard environ, une nouvelle voiture passa et O descendit le violeur.

À moins d'y être habitué, le son d'un coup de feu vous cloue sur place. Un criminel expérimenté réagit exactement comme un flic et a le réflexe de répliquer, mais à l'évidence, les gamins n'appartenaient pas à cette catégorie. Ils se figèrent une demi-seconde, peut-être même moins, ébranlés par le bruit du coup de feu et la vue du sang de leur ami qui giclait vers le ciel, éclairé par les phares.

Au moment où le violeur tomba en avant, je me retournai et me jetai sur le sol en entraînant Janet dans ma chute. Je roulai sur le côté puis, toujours couché sur le sol, visai pendant une fraction de seconde et tirai, visai et tirai encore. Deux corps tressautèrent avant de s'effondrer. O n'avait pas non plus raté sa cible. Seul leur chef réussit à tirer quelques balles qui sifflèrent autour de nous sans nous atteindre, jusqu'à ce que mon coéquipier le liquide aussi.

La fusillade terminée, il fallut nous assurer que tout danger était écarté. Trois des gamins avaient été mortellement blessés. Cependant le chef était toujours en vie. Il commença à dire quelque chose avec des gestes suppliants, mais O l'acheva de deux balles – une dans le cœur, l'autre dans la tête. Je m'éloignai de quelques pas, me penchai et vomis, ajoutant l'odeur de la peur, de la stupéfaction et du dégoût à la puanteur étouffante des humains qui peuplaient Mathare.

Après la fusillade, O appela son commissariat et, quelques minutes plus tard, une voiture vint nous chercher. Je m'attendais évidemment à ce que nous soyons interrogés par l'équivalent local de notre police des polices dès notre arrivée au commissariat, et à ce qu'on nous oblige ensuite à remplir une montagne de paperasse avant de nous faire comparaître devant une commission et de nous soumettre à un examen psychologique. Mais je me trompais.

« Vous êtes entiers, les criminels sont morts et la jeune femme est en vie. Vous pouvez disposer, messieurs », nous dit le directeur des enquêtes, un homme assez jeune.

À croire que nous n'avions jamais mis les pieds à Mathare ni fait cinq jeunes victimes.

Après notre compte rendu, nous emmenâmes Janet au *Kenyatta National Hospital* et restâmes dans le coin tandis qu'on lui faisait passer toutes sortes d'examens. O et moi nous attendions au pire, mais lorsque la médecin sortit enfin de sa chambre, son expression était tout sauf alarmiste.

« Dieu merci, aucune trace de VIH dans le sperme. Elle va s'en sortir », dit-elle.

Soulagés, nous entrâmes dans la chambre de Janet qui était en pleurs. Elle portait une blouse d'hôpital, la veste de mon coéquipier, son uniforme, ses chaussettes et chaussures ayant été jetés dans une poubelle métallique dans un coin. O se dirigea vers elle et la serra dans ses bras. Nous savions tous deux que son calvaire ne faisait que commencer, mais nous ne pouvions rien faire pour elle. Même s'il y avait des psychiatres à Nairobi, elle n'aurait jamais les moyens de s'en payer un. Elle n'avait d'autre choix que de retourner à l'école comme s'il ne s'était rien passé.

« Quel lycée fréquentes-tu ? » lui demanda O.

— Loreto Convent Msongari, répondit-elle.

— C'est un pensionnat, non ?

— Je suis boursière. »

Janet nous expliqua que sa mère faisait partie des victimes du génocide rwandais. Aujourd'hui, elle vivait avec son père à Mathare et rentrait chez elle à pied tous les jours car sa bourse ne couvrait pas les frais d'internat.

O sortit puis revint quelques instants plus tard avec une robe et des mules – « Cadeau d'une des infirmières », expliqua-t-il. Ensuite, nous quittâmes l'hôpital et nous rendîmes dans un café proche. Mourant de faim, chacun de nous mangea comme s'il n'avait rien avalé depuis une semaine, malgré ses traumatismes en tout genre. Ensuite, il nous fallut emmener Janet à son école, où O expliqua ce qui s'était passé à une

sévère sœur noire portant habit et cornette. Selon ses dires, il restait deux années d'études à Janet, et c'était une fille intelligente. La nonne veillerait donc à ce qu'elle soit admise à l'internat.

Nous rentrâmes à Eastleigh Estate presque sans échanger un mot. Il était tard, pas loin de minuit, à notre arrivée chez O, et sa femme était déjà partie se coucher. Il m'accompagna jusqu'à ma chambre puis s'attarda sur le seuil tandis que je me laissais tomber sur le lit avec une sensation de vide et d'apesanteur.

« Nous avons échangé cinq vies contre une », dis-je en repensant à ma conversation avec Joshua.

Je ne voulais rien dire de spécial par là. Ces mots sortirent simplement de ma bouche. Qu'aurions-nous pu faire d'autre ? Il m'aurait été impossible de prétendre que je n'entendais pas les cris de Janet. Nous ne pouvions pas non plus laisser ces petits zonards nous tuer. Mais ça faisait tout de même cinq vies contre une. En décidant d'aider Janet, j'avais enclenché la spirale de la violence – ce qui fait forcément des victimes.

« Mieux vaut que meurent les méchants plutôt que les gentils, j'imagine, ajoutai-je.

— Ishmael, nous ne faisons pas partie des gentils, toi et moi. Nous avons fait des bonnes actions, et des mauvaises... Mais Janet est une bonne personne et elle a survécu. Ça ne peut pas être une mauvaise chose », dit O en refermant la porte.

Quelques minutes plus tard, j'entendis la douche couler et, épuisé, je m'assoupis.

*

Je suis un oiseau – je vole et batifole dans les nuages – puis, soudain, je deviens un énorme avion transportant des touristes blancs. Ensuite, je me précipite dans une cuisine parce que quelque chose brûle et je découvre une bombe lacrymogène dans le four. Je détourne les yeux afin de chercher ma femme du regard, et quand je pose de nouveau les yeux sur elle, la bombe se transforme en gâteau d'anniversaire. Ma femme et moi nous coupons une part chacun. Mais alors que je m'apprête à mordre dans la mienne, je vois qu'au lieu d'un gâteau, il s'agit d'un cœur humain – qui bat encore, même si chacun de nous tient une part ressemblant à un vrai morceau de pâtisserie. J'essaie d'avertir ma femme mais elle ne m'entend pas. J'ai perdu ma voix. Elle mord dedans et le cœur tout entier se met à trembler...

Réveillé à cinq heures du matin, je décidai d'aller marcher. Dehors, l'air matinal était frais et sentait légèrement le rance. Dans la lumière du soleil, jaunâtre à travers la brume, Eastleigh semblait paisible, et même les tas d'ordures le long des rues goudronnées avaient un côté esthétique. À quelques pâtés de maisons de chez O, j'aperçus de jeunes

enfants aux propres uniformes bleu et blanc refermer un portail métallique derrière eux. Les voyant bâiller, je ne pus m'empêcher de sourire. Je leur dis bonjour, mais ils me regardèrent d'un air soupçonneux. Je poursuivis ma marche.

Près d'un centre commercial, de vieilles Somaliennes montaient leurs étals de fortune, tandis que leurs provisions de mangues, de bananes et de khat frais attendaient d'être déballées. À la gare routière, les chauffeurs de bus et de *matatu* préparaient leurs véhicules avant d'entamer une matinée chargée. Une musique bruyante – mélange confus de différents morceaux de rap – se faisait entendre par-dessus les pétarades des moteurs. Je continuai à marcher.

J'achetai du thé et un *chapatis* dans une échoppe, puis je m'assis sur un banc en soufflant sur mon *chai* bouillant afin de le refroidir. Personne ne faisait attention à moi ; d'aussi bon matin, les gens se mêlaient juste de leurs affaires.

Je repensai à la fois où, alors que je menais une enquête ou une autre dans le New Jersey, j'avais parlé à ce vieil homme qui m'avait avoué ne jamais être allé à New York. New York, à une demi-heure de train de Newark ! « Je n'ai aucune raison d'aller là-bas », m'avait-il dit avec un haussement d'épaules. Il m'avait alors paru bizarre que la curiosité ne l'ait jamais poussé à monter dans un train, mais, étrangement, je le comprenais à présent. Quand tout ce dont on a besoin se trouve à portée de main, pourquoi aller voir ailleurs ? C'était l'impression que me laissait ce séjour au Kenya. Avant qu'apparaisse le cadavre de cette fille devant la porte de Joshua, je n'avais jamais eu la moindre raison d'aller en Afrique. Voilà pourquoi je ne l'avais pas fait.

Une camionnette couverte des mots *Daily Nation* ralentit brièvement, puis un homme à l'arrière lança un paquet enveloppé de plastique en direction de la porte de l'échoppe. Celui-ci atterrit dans une flaque d'eau sale. Le propriétaire jura, sortit, muni d'un couteau, et l'ouvrit. Je le regardai disposer lentement les journaux sur son présentoir improvisé, avant d'y ajouter des cigarettes et des chewing-gums Wrigley's. Mais alors que je m'apprêtais à retourner à mon thé et mes réflexions, le gros titre attira mon regard : AFFAIRE DU CADAVRE DE LA JEUNE FEMME BLANCHE : UN INSPECTEUR AMÉRICAIN AU KENYA.

Je tendis aussitôt la main vers le journal, mais l'homme me demanda de payer avant de me servir. Je fouillai dans mon portefeuille. J'avais dépensé mes derniers shillings kenyans en m'achetant un *chai* et un *chapati*, et je n'y trouvais pas de plus petite coupure qu'un billet de dix dollars. Je le lui donnai en me demandant s'il l'accepterait. L'homme le leva en l'air puis l'examina pendant

quelques secondes.

« De l'argent américain... très bien », dit-il finalement d'un ton approbateur. Il plaqua le journal dans ma main.

Mon angoisse augmentait à mesure que je découvrais l'article. Pas un détail ne manquait : la façon dont on avait découvert la jeune fille, la recherche de son identité, sa photo (cliché tout en couleur de son corps inerte), mon nom. Il ne manquait plus que ma photo, mais ce n'était sûrement qu'une question de temps. Cet article risquait de changer la donne, et surtout de ne rien arranger. Il fallait que j'aie une discussion avec le chef.

J'avalai mon thé d'une traite et me préparai à partir, mais le propriétaire du stand m'attrapa par le bras et plaqua dans ma main un petit sac en plastique plein de *chapati*, de pain et de sodas. Il agita le billet de dix dollars et pointa le sac du doigt. Je venais d'acheter tous ces trucs. Je lui souris, touché, mais secouai la tête et le forçai à reprendre le sac. Je n'avais pas le temps de discuter. Il fallait que je retourne chez O sur-le-champ.

*

« Mec, c'est l'occasion qu'on attendait ! » dit celui-ci surexcité. Contrairement aux Américains, la plupart des Kenyans lisent le journal, et quand ils ne le font pas, ils écoutent la radio. O était donc certain qu'il allait se passer quelque chose.

Je n'avais pas réussi à joindre le chef – mon crédit était insuffisant. O me suggéra de lui envoyer un SMS lui demandant de me rappeler. J'étais sceptique, mais son idée fonctionna car quelques minutes plus tard, le téléphone sonna.

« J'ai le journal local sous les yeux, chef. Je croyais que vous me donniez deux semaines ? demandai-je en insistant sur chaque mot.

— Trop de pression... Tout le monde voulait savoir où en était l'enquête. Nous n'avons rien ici et je devais donner des biscuits à la presse. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse, bordel ? Je leur ai dit que tu étais parti en Afrique, que nous étions sur une piste sérieuse... » Lorsqu'il se tut, je devinai qu'il attendait que je lui annonce que nous avions découvert quelque chose.

« Je viens seulement d'arriver ici, chef... commençai-je.

— Écoute, je te donne une semaine, me coupa-t-il. Tu ferais mieux d'avoir du nouveau d'ici là, sinon nous sommes foutus... Ne nous laisse pas tomber, Ishmael. »

Je commençai à protester, mais il avait déjà raccroché.

Je retournai à la cuisine et trouvai O en train de préparer le petit déjeuner – exactement le même que la veille. « Je travaille à perfectionner un repas par an. Donc, pendant un an, c'est tout ce que

je cuisine, aucun écart, rien du tout, exactement la même chose jusqu'à ce que ce soit parfait, expliqua-t-il en voyant mon expression. Je figole ce chef-d'œuvre depuis janvier... »

L'idée me fit rire – ce n'était pas bête.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demandai-je en me servant du café.

O sortit un joint de derrière son oreille.

« On fume et ensuite on dame c'te putain d'omelette, dit-il comme un mec du ghetto. Tu sais que tu manies drôlement bien la langue, mon pote ? T'as bien fait flipper ces fils de teupu hier soir. Je savais pas que tu parlais l'afro-américain ! » se bidonna O.

Il passait sans mal d'un niveau de langue à l'autre car les américanismes s'infiltraient dans la culture kenyane par l'intermédiaire des films et des clips. Et il le faisait avec naturel parce que ça ne le mettait pas mal à l'aise. À l'inverse, j'avais été élevé par des parents noirs appartenant à la classe moyenne qui m'avaient appris dès mon plus jeune âge à mépriser la langue familière – chez nous, l'afro-américain était proscrit. Les temps avaient peut-être changé depuis, mais à tort ou à raison, on m'avait inculqué l'idée que, pour réussir aux États-Unis, les Noirs devaient parler un anglais américain correct. Mon changement de langage avait apparemment surpris O.

Après le petit déjeuner – aussi excellent que celui de la veille –, je partis prendre une douche. J'attendis que l'eau se réchauffe, mais pas de chance : encore une douche froide. De retour dans ma chambre, j'enfilai un jean, des baskets et un T-shirt puis attrapai une veste légère qui cacherait mon arme.

Dès que je revins dans la cuisine, O sortit un paquet de cartes. Le seul jeu que nous connaissions tous deux était le 8 américain – un jeu plutôt puéril, mais nous n'avions rien d'autre à faire qu'attendre. Après une longue partie, chacun de nous préféra laisser tomber.

Tous les flics détestent les temps morts. C'est le pire pour nous. On a l'impression que le reste du monde sait quelque chose qu'on ignore, et tout ce qui n'est pas lié à l'affaire nous fait l'effet d'une interruption. Cependant, il n'y a rien d'autre à faire que patienter. Par chance, O était un bavard. Nous restâmes donc assis un moment à tailler le bout de gras en tentant d'oublier que nous attendions.

« Parle-moi de ta femme », dit-il au bout d'un moment.

Et puis merde, pensai-je. Pourquoi ne pas aborder des sujets plus personnels, après tout ? Le moment s'y prêtait assez bien.

« C'était mon amour d'enfance. Nous avons grandi ensemble... Tu vois ce que je veux dire ? Nous n'arrêtons pas de rompre et de

remettre ça. Du coup, nous avons fini par nous marier, dis-je en essayant de paraître désinvolte.

— Et ensuite, vous vous êtes éloignés ?

— Exactement. Je ne sais pas à quoi ressemble la vie d'un policier ici, mais aux États-Unis, être noir et flic, ce n'est pas... simple. Apparemment, elle ne supportait pas que j'en sois un. La vérité, c'est que nos chemins se sont peu à peu séparés. J'ai obtenu mon badge au moment où elle a décroché sa maîtrise de gestion ; la vie d'entreprise pour elle, la rue pour moi. Tu vois ce que je veux dire ? Mes mauvaises fréquentations ne collaient pas avec ses ambitions... Pour finir, je crois qu'elle a simplement cessé de m'aimer. Peut-être que notre mariage était voué à l'échec depuis le début. »

Est-ce qu'elle me manquait ? Carrément, et moins elle me supportait, plus je la désirais. Plus la vie dans les rues me vidait, plus j'avais besoin d'elle. « On dirait que tu cherches à me consumer ! »

« C'est la dernière chose qu'elle m'a dite », avouai-je à O.

Il faut beaucoup de temps pour se montrer juste envers un ex. Je pensais que l'eau avait suffisamment coulé sous les ponts, mais l'amertume avec laquelle je m'exprimais indiquait tout le contraire.

« Tu sais quoi, mec, commença O, l'air défoncé. Je vois exactement ce que tu veux dire. Hier soir, j'avais très envie de consumer ma femme... »

Il se tut un instant.

« Quel mot magnifique : consumer. »

Il laissa plusieurs fois le mot couler de sa bouche.

« Je crois en fin de compte que ma femme me haïssait, et c'était l'une des choses les plus difficiles à accepter », poursuivis-je.

Maintenant que j'avais commencé à me confier, j'étais prêt à tout déballer.

« Je n'arrivais pas à me faire à l'idée qu'au fil du temps, elle s'était tout bêtement mise à me mépriser, à trouver mon travail insignifiant. "Un homme simple en quête de vérités simples", lâchait-elle à la fin de chaque dispute. »

Je me tus et fixai les yeux injectés de sang de mon coéquipier.

« J'ai compris que notre histoire touchait à sa fin quand elle a commencé à me lancer son regard. Je ne l'avais jamais vu avant, et je ne peux pas vraiment le décrire, mais j'y lisais un mélange très bizarre de mépris, de rancœur, de haine de soi et d'amour. Tu vois, elle se mordait la lèvre et me regardait dans les yeux comme si elle essayait de me communiquer quelque chose par télépathie... C'était flippant.

— Merde, mec, tu aurais simplement dû lui demander ce qu'elle essayait de te dire.

— Ouais, sans doute, mais j'avais mes propres galères : le boulot, mes parents. J'étais encore un gamin. Je ne savais pas comment lui demander. Tu vois ce que je veux dire ? »

O me lança son regard ahuri.

« Non, pas du tout. Il faut demander... Toujours demander, dit-il avec conviction avant de tirer longuement sur son joint.

— Je ferai en sorte que ce soit inscrit sur ta tombe. “Comme le disait l'inspecteur O : toujours demander.”

— Et qu'est-ce qu'elle fait maintenant ?

— Elle travaille pour Shell... Elle dirige les bureaux à New York. Elle s'en sort bien, je suppose.

— Attends, tu saisis l'ironie ? fit O en réessayant son accent américain. Mec ! Shell baise totalement l'Afrique et elle, elle te prend pour le méchant de l'histoire parce que tu es un flic noir ! Tu vois ce que je veux dire ? » Il affichait un air satisfait comme s'il venait de me soulager d'un gros poids. Il planait. Pas moi.

« Bordel, O ! Ce shit est trop fort pour le petit déj. Garde-le pour un soir de beuverie, dis-je avant de me lever et de faire les cent pas. Putain de temps mort ! Il faut qu'on trouve quelque chose à faire. Je deviens fou.

— Ma femme et moi, on a des règles, mec, reprit O, l'air songeur. Quand je rentre à la maison, je dois me comporter comme un mari, quelles que soient les circonstances. Je dois laisser mon travail dehors. Comme dirait Maria, “Je ne te traite pas comme un élève, alors ne me traite pas comme une criminelle”. Attends, je peux quand même lui parler de ma journée et des merdes qui me sont arrivées, mais je n'ai pas le droit de casser la vaisselle et de jeter des trucs par terre. Je n'ai pas le droit de me défouler sur elle. Ça peut te paraître étrange, mais ce truc fonctionne, mec... »

Mon ex et moi avions-nous de telles règles, même implicites ? Fidèles à l'esprit américain, nous voulions jouer cartes sur table, tout analyser et discuter – nous appelions ça nos « moments en famille ». Mais chaque mariage a sûrement ses recoins sombres que personne ne veut explorer – des endroits où des choses sont laissées à pourrir parce qu'elles sont toxiques. Peut-être que ce dont nous avons besoin, ma femme et moi, c'étaient des secrets ?

« Pourquoi as-tu décidé de devenir flic ? » demandai-je à O, changeant de sujet.

Tout le monde veut savoir pourquoi les gens font ce qu'ils font – surtout s'ils sont flics. En réalité, ce qu'ils se demandent vraiment, c'est : comment peut-on être assez idiot pour choisir de risquer sa vie, de faire des cauchemars toutes les nuits, de ruiner son mariage et de

gagner un salaire de misère ?

« Il n'y avait qu'une seule université dans tout le pays quand j'étais jeune. Je n'y ai pas été accepté. C'était soit ça, l'armée ou la vie de criminel », répondit O comme si tout le monde au Kenya se trouvait face aux mêmes choix.

Pourquoi étais-je devenu flic ? J'en avais parlé suffisamment souvent pour avoir une réponse toute prête – je voulais faire le bien –, mais mes vraies motivations étaient plus complexes. À l'université, j'avais décroché un diplôme inutile que je n'aurais pu transformer en gagne-pain qu'en obtenant un doctorat et en devenant prof... Mais quel ennui ! Je ne voulais pas devenir un de ces robots qui répètent les mêmes cours à longueur d'année sur la constitution américaine – c'était pourtant exactement l'avenir que mes parents désiraient pour moi.

Mon père était comptable et ma mère enseignait à des étudiants de premier cycle. J'étais enfant unique et, avec leurs deux salaires, nous vivions bien. Je ne m'étais pas engagé dans la police parce que c'était le seul moyen de sortir de la misère. J'étais un rebelle. Je ne voulais pas faire partie de cette classe moyenne noire qui n'aspire qu'à devenir blanche – avec ses leçons de piano et ses bals de débutantes. J'avais eu un aperçu de ce monde et il ne me plaisait pas du tout. J'avais donc choisi de m'en exclure et j'étais devenu flic. Ainsi, même si mon ex-femme considérait que je trahissais notre communauté, j'étais à mon avis plus moi-même que je ne l'aurais jamais été en vivant ma vie de Noir soumis aux conditions de quelqu'un d'autre. D'accord, c'était paradoxal, mais qu'est-ce qui ne l'est pas dans la vie ?

« Je ne voulais pas faire partie de la classe moyenne noire, répondis-je à O. C'est vrai, je ne lutte pas contre l'*establishment*, mais je ne reste pas non plus les bras ballants.

— À part maintenant », s'esclaffa O.

Je n'eus pas le temps de répliquer car son téléphone se mit à sonner. O sourit jusqu'aux oreilles. Nous savions tous deux que c'était l'appel tant attendu. Il fallait que ce soit lui.

« J'espère pour mon adorable épouse que ce n'est pas elle », dit-il en décrochant.

Je trépignais presque d'impatience. Cependant, son visage m'indiqua rapidement que c'était une mauvaise nouvelle – sa mâchoire se crispa.

« Merde, il veut te parler », dit-il finalement en me tendant le combiné.

« On se connaît depuis longtemps, O et moi. Dites-lui que lord Thompson veut vous voir. Jeune homme, je vous promets de ne pas

vous faire perdre votre temps », conclut la voix âgée avant que la communication soit coupée.

« Ça craint », dit O en écrasant son joint.

Il s'humecta les yeux avec de l'eau froide.

« Mais il faut qu'on y aille. Merde, je ferai la vaisselle plus tard. »

Ce temps mort n'avait pas été si long que ça finalement – il n'était que treize heures.

2. Minibus customisé, souvent multicolore.

3. *Chapati* : galette de pain indienne.

Lord Thompson

Quittant la capitale, nous pénétrâmes dans une zone rurale. Les routes étaient tout aussi mauvaises – sinon pires – qu'en ville et, tout comme à Nairobi, les marchands ambulants se pressaient autour de nous chaque fois qu'un énorme nid-de-poule nous obligeait à ralentir, afin de nous vendre des cigarettes, du maïs grillé et des journaux dont la Une proclamait : AFFAIRE DU CADAVRE DE LA JEUNE FEMME BLANCHE : UN INSPECTEUR AMÉRICAIN AU KENYA.

« Imagine un peu, dit O qui voulait tenter de m'expliquer à quoi ressemblait lord Thompson. Un propriétaire d'esclaves blanc convaincu qu'il est lui-même un esclave et qui essaie de vivre de cette façon !

— Tu veux dire qu'il devient abolitionniste ?

— Non, rien ne change, sauf qu'il vit comme un esclave, dit O comme si la chose la plus évidente qui soit m'échappait totalement.

— Il est devenu esclave par choix ? »

Mon coéquipier finit par abandonner.

« Non, mec. Tu sais quoi, allons-y et tu verras, dit-il d'un ton plein de frustration. Il faut que tu voies ce bordel de tes propres yeux. Ensuite, tu comprendras. »

Au bout d'une heure de trajet, la route se transforma brutalement en chemin de terre cahoteux, et presque aussitôt, le paysage changea aussi. La végétation verdoyante fit place à une haute herbe sèche qui semblait prête à prendre feu, parsemée de petits bosquets poussiéreux d'arbres à l'air assoiffé.

Une trentaine de minutes plus tard, O quitta le chemin principal et s'engagea sur une piste plus étroite. Bientôt, le décor changea de nouveau. Après les terres désolées que nous venions de traverser, je ne m'attendais pas à pénétrer dans cette somptueuse oasis. Les arbres étaient verts, la végétation, à nouveau luxuriante, et la route bien entretenue, bordée de rosiers dont les fleurs rouges produisaient un contraste saisissant avec les pierres blanches qui séparaient les massifs. Chose encore plus incroyable, la route se déroulait sur pas loin de cinq kilomètres.

« Camouflage... marmonna O entre ses dents. C'est comme ça qu'ils

se cachent. On ne penserait jamais à les chercher ici.

— Qui ça ?

— Les riches blancs. Ils préfèrent rester invisibles, alors ils se créent des oasis comme celle-ci.

— Pourquoi ?

— L'histoire, mec, l'histoire. Ça fait partie du marché. Après l'indépendance, ils étaient censés rester invisibles et nous étions censés oublier ce qu'ils avaient fait, m'expliqua O avec amertume. Donc ils se cachent dans des endroits comme celui-ci. »

Je ne comprenais pas tout à fait ce qu'il voulait dire mais je n'eus pas le temps de l'interroger : nous étions arrivés au portail.

O montra son badge aux gardes et ceux-ci nous autorisèrent à parcourir les dernières centaines de mètres de la route à présent goudronnée. Nous arrivâmes bientôt devant ce qui était sans nul doute la demeure aux dimensions les plus absurdes que j'avais jamais vues – ce n'était pas une maison mais un palais présidentiel. Comment un homme vivant comme un esclave pouvait-il habiter dans une baraque pareille ? O avait raison : il fallait le voir pour le croire.

Mon coéquipier ayant garé son Land Rover cabossé sur l'étendue de gravier devant la maison, nous montâmes les nombreuses marches couvertes d'un tapis rouge jusqu'à l'énorme porte d'entrée. O tira sur une corde qui fit sonner une sorte de cloche géante quelque part au cœur de la demeure, et quelques instants plus tard, deux Africains vêtus de chemises blanches et de shorts ouvrirent les immenses portes en chêne.

Ils nous firent traverser des pièces élégantes et spacieuses – comme j'en avais seulement vu dans des catalogues (même Maple Bluff ne faisait pas le poids face à cet endroit) – avant de nous laisser enfin devant une porte gardée par deux Blancs – AK-47, tenue de combat... La totale, quoi.

« Des mercenaires sud-africains », chuchota O.

Ils collaient parfaitement au cliché : musclés, barbus et tatoués – il aurait tout aussi bien pu s'agir de silhouettes en carton. Je les détestai instantanément.

O tendit la main vers son étui puis leur remit son flingue. J'en fis autant. Satisfaits de nous voir désarmés, ils ouvrirent l'énorme porte qui menait à une pièce sombre. La première chose qui me frappa, ce fut l'odeur. Cette pièce empestait la déchéance humaine – les pieds, les dents pourries, la mort. La morgue de BQ sentait aussi bon qu'une fête de mariage à côté de cette pièce. Mais avant que j'aie pu faire le moindre commentaire, O avançait déjà dans l'obscurité et je n'eus d'autre choix que de le suivre.

Lorsque les mercenaires refermèrent les portes derrière nous, le peu de lumière qui pénétrait s'éteignit et l'obscurité reprit possession de la pièce. J'entendis un pas traînant et des rideaux qu'on tirait, puis encore ce pas traînant et l'ouverture d'autres rideaux, jusqu'à ce que le soleil de fin d'après-midi inonde la pièce. Ensuite, de ce soudain éclat émergea une sorte de Gandhi chétif au crâne dégarni, enveloppé dans un drap blanc sale. Il versa de l'eau dans une casserole cabossée puis la posa sur le poêle à bois dont la présence au centre de cette pièce délabrée paraissait incongrue. Qu'est-ce que c'était que ces conneries ? Je comprenais enfin ce qu'avait essayé de me dire O un peu plus tôt – lord Thompson vivait comme un Africain, ou plus précisément, il calquait sa vie sur le stéréotype de l'Africain. Ce propriétaire d'esclaves vivait comme un esclave mais dans sa belle demeure. Il avait transformé sa chambre en cabane, du genre de celles qu'on trouvait sur les plantations.

L'eau dans la casserole se mit à bouillir presque immédiatement ; je regardai lord Thompson y jeter des feuilles de thé et du sucre qu'il conservait dans deux énormes sacs à côté du poêle. Quelques minutes plus tard, il plongea la main dans un bidon à proximité et en sortit une tasse de lait qu'il versa dans la casserole.

« Du bon lait tout frais de la ferme ! » s'écria-t-il en remuant le mélange plusieurs fois. Il souleva ensuite la casserole du feu à mains nues, la posa sur le ciment sale puis agita les doigts afin de calmer la brûlure.

« Du thé, messieurs ? »

Lord Thompson versa le liquide dans deux énormes tasses en fer-blanc, avant de sortir une miche de pain qu'il partagea promptement en trois morceaux avec ses mains – âgées, tachées et sales. O et moi étions debout depuis le début, mais une fois qu'il eut avalé son thé et son pain, il nous fit signe de nous asseoir sur les tabourets à trois pieds disposés autour du poêle.

Lorsque nous fûmes installés, et que lord Thompson nous eut remis du thé et du pain, il s'assit à côté de moi, chercha dans sa salopette et en sortit une paire de lunettes – « afin de mieux me voir », dit-il.

« Quand j'ai appris qu'un policier américain se trouvait sur notre petit bout de terre, j'ai pensé : *pourquoi ne pas l'inviter ?* Comme le dit mon peuple, celui qui ne quitte jamais sa maison croit que sa mère est la meilleure cuisinière. Je voulais que vous goûtiez à ma cuisine avant de retourner à celle de votre mère. »

Son intonation ressemblait beaucoup à celle de mon coéquipier, mais je devinais un accent anglais derrière son accent africain.

« Je m'attendais à un homme blanc, poursuivit-il. Vous me

surprenez. »

Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'un lecteur du journal puisse ne pas deviner la couleur de ma peau à mon nom. Je ne lui demandai pas pourquoi c'était important – peut-être était-ce un affront délibéré de sa part.

« Je dois vous remercier de votre hospitalité », dis-je en rompant mon morceau de pain et en buvant une gorgée de thé – qui était succulent ! Qui aurait cru que le thé pouvait avoir un tel goût ? Plus jamais je ne toucherais au café de mon petit bistrot miteux de Madison. C'était décidé, je changeais de bord.

Lord Thompson me surprit lorsqu'il voulut savoir comment se portait l'économie américaine. Il disserta sur la valeur du dollar sur le marché mondial et déclara que l'ennemi des États-Unis n'était pas le Japon, qui s'appropriait toute l'Amérique, mais la Chine, qui s'appropriait le Trésor public.

« Alors, Ishmael... »

La fameuse question mit une éternité à sortir de sa bouche, mais lorsqu'il la formula enfin, elle me prit au dépourvu.

« Quelle est votre baleine blanche, Ishmael ? Vous en avez bien une, n'est-ce pas ? me demanda-t-il avec son accent mi-africain, mi-britannique.

— Je porte le nom de mon arrière-arrière-grand-père, Ishmael Fofona, répondis-je froidement. Je sais qui je suis.

— Cet Ishmael Fofona... Ce devait être un prince africain. Vous vous conduisez plutôt bien, constata-t-il, l'air tout à fait inconscient de son arrogance.

— Et la baleine blanche, c'était l'obsession d'Achab, non d'Ishmael... » commençai-je. Mais je me tus ensuite car il ne servirait à rien de contrarier ce vieil homme. Nous avions plus besoin de lui que lui de nous.

« Cependant vous avez raison, j'ai bien ma propre baleine blanche... conclus-je piètrement.

— Tuer ou se faire tuer, dit lord Thompson d'un ton tranchant en regardant mon coéquipier. Chacun de nous finira entre les mains du démon. N'est-ce pas la vérité, O ?

— Dites-nous simplement pourquoi vous l'avez appelé, dit celui-ci d'une voix dure.

— Ça fait longtemps qu'on se connaît, O et moi, poursuivit lord Thompson sans répondre à sa question. Ne lui avez-vous pas dit ? Allons, inspecteur Odhiambo, ce n'est pas une façon de traiter votre frère. »

Impossible de ne pas sentir le mépris amusé qui teintait ce dernier

mot.

O resta silencieux.

« Ah, mon cher frère... dit lord Thompson en se tournant vers moi. Il ne vous a rien dit, ou je me trompe ? »

Il se tut comme s'il avait besoin d'un instant pour se ressaisir.

« J'ai été acquitté les deux fois, reprit-il finalement. La première, parce que c'était de la légitime défense. La seconde parce qu'il s'agissait d'un simple accident. J'ai la grande chance d'avoir la justice africaine de mon côté et ça ne plaît pas à votre ami. N'est-ce pas la vérité, O ? » demanda-t-il sans cesser de me regarder.

Je me tournai pour regarder mon coéquipier, m'attendant à ce qu'il réagisse, mais il ne dit rien – il se contenta de sourire comme s'il savait quelque chose que lord Thompson ignorait.

« Notre ami O pense que je les ai abattus comme des chiens, continua le vieillard. Mais je suis passé devant un juge blanc qui m'a acquitté. Ça ne signifie peut-être pas grand-chose pour vous, mais les Blancs de ce pays me haïssent. Regardez autour de vous. On peut dire ce qu'on veut sur moi, je suis africain. Mon ADN provient de mes parents blancs, ma peau est blanche, mais mon âme est africaine. Je ne tuerais jamais l'un des nôtres », déclara-t-il avec conviction.

O continuait à sourire d'un air entendu.

« Passons à autre chose, dit lord Thompson, qui sentait peut-être que celui-ci ne lui ferait pas la grâce de lui offrir la dispute qu'il attendait. Je vais vous donner ce que vous êtes venu chercher, Ishmael. Rendez-vous au Timbuktu Bar à Eastleigh. Vous y trouverez un autre guide. Ce que vous cherchez se trouve en Afrique. Il suffit de relier les points. Et comme le dit mon peuple, seul le voyageur connaît la route. »

Ayant terminé son discours, il agita une petite cloche et les portes s'ouvrirent.

Alors que je quittais la pièce derrière O, je m'étonnai de ce que je ressentais. D'aussi loin que je me souvinsse, personne n'avait jamais fait naître autant de colère et de haine en moi en une seule rencontre. J'avais une terrible envie de le frapper, de lui briser un os ou deux et de le forcer à voir ce qu'était réellement le monde qu'il avait créé autour de lui : un mensonge. Peut-être n'était-il pas le seul responsable de ma colère. Peut-être venait-elle aussi de mon rapport aux Blancs américains. Quoi qu'il en soit, c'était puissant. Et cette idée de prétendre qu'il était africain ! Qu'est-ce que c'était que ces conneries ? Tandis que nous récupérions nos armes auprès des mercenaires, je m'aperçus que cette haine était assez forte pour m'aveugler, et cette idée me déplut. Le risque était que je perde de vue les faits et la vérité.

Repartant à Eastleigh à bord du Land Rover, O et moi discutâmes de notre prochain mouvement stratégique et des motivations de lord Thompson. Nous étions au moins sûrs d'une chose : ce vieil homme détenait plus d'informations qu'il ne nous en avait fournies. Mais nous savions aussi que nous étions enfin sur une piste. Il ne nous restait plus qu'à jouer le jeu jusqu'à ce qu'il abatte ses cartes. Nous devions nous montrer prudents. Erreurs, hésitations, mauvais calculs – c'était fini, il fallait que nous donnions le meilleur de nous-mêmes.

*

Nous arrivâmes au Timbuktu Bar vers vingt heures. J'entrai le premier. Il n'y avait personne hormis le barman et un boucher en tablier sanglant – il venait sans doute d'abattre ce qui serait bientôt le *nyama choma* de la soirée. Ce n'était pas un endroit chic, mais contrairement au Hilton Hotel, il avait un sol en ciment, un toit en fer et un jukebox. Puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre, je commandai une Tusker et m'installai sur une banquette. O entra quelques minutes plus tard, s'assit au comptoir le plus éloigné de l'entrée et commanda une bière à son tour.

Au bout d'un moment, les gens commencèrent à arriver par petits groupes et le jukebox se réveilla, braillant une chanson lingala après l'autre – tous les morceaux se ressemblaient car ils se terminaient invariablement par un exaspérant solo de guitare strident. À minuit, l'endroit était presque plein. J'étais surpris par cette foule bigarrée – les clients appartenaient tous à différentes ethnies et classes sociales. Les gens aisés – certains blancs, d'autres noirs – buvaient des alcools forts tandis que le reste d'entre nous sirotait des Tusker. Des couples entraient et sortaient discrètement des toilettes. Parfois, quelques billets passaient d'une main à une autre – *en échange d'une dose de drogue ou de sexe*, supposai-je.

Deux heures plus tard, je me sentais un peu pompette et commençais à me demander si je ne devrais pas simplement rejoindre O au bar et profiter de ma soirée – aucun des clients ne m'avait paru suspect ni n'avait semblé me reconnaître. Mais tout à coup, un jeune couple commença à se disputer bruyamment en kiswahili près du jukebox, sans doute en désaccord sur le choix de la chanson. Les autres clients les regardaient et riaient, amusés. Finalement, le couple se décida pour *Is This Love* de Bob Marley, un classique de l'époque où j'étais étudiant, et bientôt, il se mit à danser et s'embrasser, encouragé par les sifflements et acclamations de la foule éméchée. O me regarda afin de savoir ce que je pensais d'eux. Comme je secouais la tête, il retourna à sa bière.

Une demi-heure plus tard, fatigué d'attendre, je décidai d'aller aux

toilettes avant de le rejoindre au bar. Tout en me levant, je terminai le fond de ma Tusker. Plus jeune, j'avais appris à mes dépens qu'il ne faut jamais laisser traîner sa boisson quand on enquête sur une affaire. Une fois, alors que je venais d'être nommé inspecteur, on m'avait confié une enquête mineure sur un trafic de drogue. Eh bien, l'enculé que je suivais avait laissé tomber un puissant laxatif dans mon café. Évidemment, j'avais perdu sa trace et passé toute la journée aux toilettes, le cul en feu et tout le bordel. Un flic avait fini par l'arrêter pour conduite en état d'ivresse, mais il m'avait fallu une éternité pour faire oublier cet épisode aux collègues.

Un petit sourire aux lèvres, je réfléchissais en pissant à cette leçon et aux moments amusants que comptait malgré tout ce boulot impitoyable lorsque la porte s'ouvrit. C'était le jeune homme du jukebox. Il m'adressa un signe de tête éméché. Je continuai à me soulager. Soudain, du coin de l'œil, j'aperçus un mouvement. Je me retournai et, sans cesser de pisser – sur lui, sur les murs –, je parvins tout juste à l'empêcher de me planter un couteau dans le cou.

Il est toujours difficile d'échapper à une lame. Le plus important, c'est l'endroit de la blessure et sa profondeur. Donc ce qu'il faut avant tout, c'est protéger ses poignets et ses organes vitaux. Les coups portés ailleurs seront sans gravité. Par chance, l'homme était beaucoup plus petit que moi. Après ce premier assaut, je parvins à l'empoigner de façon à ce qu'il ne puisse me blesser que superficiellement à l'épaule.

Incapable d'attraper mon arme, je le forçai finalement à lever le couteau au-dessus de nos têtes, m'avançai vers lui et lui filai un coup de genou dans le ventre. Il se plia aussitôt en deux. Tenant sa main droite en l'air avec ma gauche, je lui envoyai un uppercut à lui briser la nuque, puis je lui plaquai la main droite dans le dos afin qu'il pivote sur lui-même. Mais au moment où le couteau tomba sur le sol, j'entendis deux coups de feu par-dessus la musique, suivis de hurlements.

Quelques secondes plus tard entra la compagne du jeune homme, tenant à la main ce qui ressemblait à un calibre .32. Elle avait buté O. J'étais tout seul maintenant.

Je ne pouvais pas laisser partir mon agresseur. Il fallait que je l'utilise comme bouclier pendant que je tentais d'attraper mon flingue. Soudain, la femme lui hurla quelque chose en kiswahili et l'homme se baissa brusquement en se déplaçant sur la gauche. Je sentis une balle frôler mon épaule droite. Tout à coup, le type s'éloigna de moi d'un bond et atterrit dans l'urinoir, me laissant à découvert. Je me jetai au sol tout en essayant d'attraper mon arme, mais je savais qu'il était trop tard.

Je suis foutu, me dis-je en la voyant viser, les yeux plissés. *Et comme si ça ne suffisait pas, j'ai la queue qui se balade dehors*. L'image du cadavre de la jeune femme blanche eut juste le temps de me traverser l'esprit une dernière fois avant que parte le coup de feu.

L'espace d'un instant, je crus être touché, mais la douleur était simplement due à mon violent atterrissage sur le sol. Surpris, je levai les yeux vers la femme en entendant son arme tomber sur le ciment et la vis s'effondrer avec une expression étonnée – un filet de sang coulait sur sa robe et ses jambes. Je découvris ensuite O au-dessus d'elle, qui s'appuya contre le mur des toilettes, un flingue fumant à la main.

L'autre type nous regardait fixement – il examinait ses options, je suppose – mais c'était fini ; il avait déjà abattu ses cartes.

Je me relevai et remontai ma braguette.

« Qui t'a envoyé ici ? lui demandai-je.

— Espèce de touriste *mzungu* ! On veut de l'argent ! hurla-t-il en tentant d'essuyer ma pisse ou ce qui lui avait giclé dessus dans l'urinoir et qui lui mouillait les yeux.

— Fils de pute, traite-moi encore d'homme blanc et je te descends direct ! »

J'en avais vraiment ras le bol de ces conneries.

O déboutonna soigneusement sa veste et sa chemise. Deux balles s'étaient proprement logées sur son cœur dans son gilet pare-balles.

« Elle m'a appelé, je me suis retourné et elle m'a tiré dessus », expliqua-t-il en grimaçant de douleur.

Même avec un gilet, l'impact est violent. Il aurait de la chance s'il s'en tirait sans une côte cassée. O tituba vers le jeune homme et se planta devant lui en le visant avec son flingue.

« Je vous dis qui m'envoie et vous me laissez partir », négocia celui-ci.

C'était à la fois un ordre et une question.

« Je t'écoute ! lui lançai-je.

— Dis-nous ce que nous voulons savoir et tu auras la vie sauve, ajouta O.

— Si je vous le dis, vous me laisserez partir ? demanda l'autre, incrédule.

— En prison, oui, espèce de petite merde ! lui criai-je.

— Bon, pas de marché... » Le type posa la main sur sa bouche afin de nous montrer qu'il refusait de parler.

« Ramasse-la ! » lui ordonna O.

Comme le jeune homme hésitait, il tira dans le mur juste au-dessus de sa tête.

« Ramasse-la et porte-la sur ton épaule », hurla O.

L'autre se releva péniblement, attrapa la femme par la taille et la hissa avec difficulté sur son épaule.

« Dis-nous ce que nous voulons savoir et nous te laisserons emmener ta morte. Tu es un soldat... Dis-nous qui t'a ordonné de nous tuer », dit O doucement cette fois, du ton compréhensif et protecteur qu'un officier utiliserait en interrogeant un soldat ennemi. Je ne l'avais encore jamais entendu parler de cette façon, mais à mon grand étonnement, le stratagème fonctionna.

« Lord Thompson... » répondit l'homme.

Ses jambes commençaient à trembler sous le poids du corps qu'il devait maintenir sur son épaule.

« On fait tout le temps des petits boulots pour lui. Il appelle, on va chez lui. Il paie, on travaille.

— Est-ce qu'il vous a dit pourquoi ? demandai-je.

— Non, non, non... Il utilise un message codé : *Coupez la mauvaise herbe dans le jardin*. Il paie, on exécute. Aucune question », conclut le jeune en nous regardant rapidement tour à tour.

De toute évidence, il se demandait lequel de nous avait le pouvoir de le laisser partir.

« Tu peux y aller », dit finalement O avant de ranger son arme dans son étui.

Nous suivîmes l'homme tandis qu'il sortait en titubant des toilettes ; à présent, son dos dégoulinait du sang de la femme qui laissait une traînée derrière lui. Le bar était désert. Il ne restait que le barman.

« Donne-moi l'argent que t'a remis lord Thompson », dis-je au jeune homme.

Il hésita, regarda O puis enfonça sa main libre dans sa poche et en sortit une liasse de billets. Je me dirigeai vers le barman et lui donnai l'argent.

Dehors, dans la rue, les clients du bar – Blancs et Noirs, riches et pauvres – formaient une foule en colère. Nous voyant sortir, ils se mirent à cracher et hurler sur le jeune. Nous le regardâmes un moment tandis qu'il essayait de traverser la foule avec sa charge, mais les gens ne tardèrent pas à l'assaillir de coups de poing et de coups de pied. Il était difficile de croire que les mêmes personnes dansaient juste quelques minutes plus tôt. Enfin, après ce qui me parut une éternité, l'homme et le corps qu'il portait s'effondrèrent sur le sol. À ce moment-là seulement, O tira quelques coups de feu en l'air, et profitant du calme relatif qui suivit, il ordonna à la foule de laisser partir notre agresseur. De son côté, le jeune homme sanglotait, les

jambes tremblantes, mais il se débrouilla une fois encore pour soulever sa complice, hisser son corps sur son épaule et s'éloigner d'un pas chancelant dans la nuit.

Nous montâmes dans le Land Rover tandis que la foule retournait dans le bar – maintenant que nous avons mis les voiles, l'endroit n'avait plus rien d'une scène de crime.

« Pourquoi tu l'as laissé partir ? demandai-je à O.

— Si nous l'avions emmené, nous aurions dû jouer les baby-sitters, me répondit-il sèchement. En plus, tu avais pissé partout sur lui... » Il rit et mit le moteur du Land Rover en marche.

Je devinai que nous nous apprêtions à rendre visite à lord Thompson. Ce vieil enculé avait essayé de nous tuer et nous devions découvrir pourquoi. Il était le chaînon qui nous manquait.

« Tout ça n'est qu'un jeu pour lui, m'expliqua O en retournant sur la route principale. Il aurait pu nous liquider à la ferme. Ça aurait été assez facile. Mais non, il fallait qu'il nous envoie poireauter pour des prunes dans un bar... »

C'était incontestable, le vieux semblait bien avoir ce genre de caractère. Je demandai alors à O quel était son problème avec lord Thompson. Il était temps que j'obtienne une explication plus complète.

« Le premier type qu'il a tué était un braconnier. Thompson l'a pourchassé. Je veux dire qu'il l'a traqué comme un animal avant de le tuer. Ce sont les Africains employés à la ferme qui me l'ont raconté. Mais le vieux n'a même pas fait de garde à vue. »

O marqua une pause.

« Les braconniers ne m'inspirent pas beaucoup de sympathie, mais on ne descend pas un homme parce qu'il a tué un animal, quelle que soit sa beauté. On le fout en prison, mais on ne le tue pas. L'autre type qu'il a abattu était garde-chasse. Il cherchait des braconniers sur les terres de Thompson. Le vieux l'a traqué aussi, et ensuite, il a prétendu l'avoir pris pour un braconnier. Mais c'est très peu probable. Le mec portait un uniforme de garde-chasse vert vif. Cependant, lord Thompson s'en est encore tiré sans être inquiété : peau blanche plus richesse égalent impunité.

— C'est le cas partout, malheureusement.

— D'autres histoires circulent – des viols, des disparitions –, mais je n'ai jamais réussi à les tirer au clair. Cette ferme est son royaume. »

J'étais soudain très intrigué. O m'avait dit qu'il était devenu flic parce qu'il n'avait pas été accepté dans l'unique université du Kenya, mais à la lumière de nos récentes mésaventures, cette raison me semblait trop futile. Qu'est-ce qui avait rendu sa définition du bien et du mal aussi floue ? Et d'où lui venait cette façon tordue d'interpréter

la loi ? O me répondit qu'il avait vécu une histoire du même genre que la mienne avec le tueur sans cible.

« Voilà... Il y a quelques années, un type plein aux as, sa femme et ses deux jeunes enfants ont été tués. Par balle. Avec ces couillons de riches, c'est presque toujours une question d'argent, et rarement une histoire de sexe. Nous avons donc suivi la piste financière qui nous a menés tout droit à son associé. Amos Kamau, c'était le nom du mec, voulait se garder tout le fric. Le problème n'était pas que leur boîte d'importation de voitures faisait faillite. Il ne s'agissait même pas d'une entreprise criminelle, régie par la loi de la jungle. Leur boîte était réglo, fonctionnait bien et les enrichissait tous les deux. Seulement, Amos voulait tout pour lui. Nous l'avons donc arrêté mais une semaine plus tard, on nous ordonnait de le relâcher. Il est sorti, juste comme ça. Tout le monde savait désormais que c'était un assassin, ça ne faisait aucun doute, mais il lui a suffi de graisser la patte de quelqu'un. Afin de me faire bien comprendre qu'il avait gagné, il m'a demandé de le ramener chez lui. En chemin, je lui ai demandé si c'était vraiment lui l'assassin, ce qu'il a confirmé. "Pourquoi les avoir tués ?" lui ai-je demandé. Devine un peu ce que m'a répondu ce petit merdeux ! "Parce que j'étais sûr de ne pas être condamné." Aujourd'hui, il supervise les œuvres caritatives d'hommes politiques : il donne de l'argent aux enfants pauvres et mène la grande vie. Ses bonnes actions ont fait oublier son crime.

» Quelques semaines plus tard, un homme sans le sou a trouvé par hasard un millier de shillings⁴. Il est rentré chez lui, est allé chercher sa femme et ses deux gamins puis les a emmenés manger du *nyama choma* et des glaces. Bref, ils ont pris du bon temps. Mais à leur retour chez eux, il les a tous tués. Ce sont les voisins qui nous ont appelés. Quand nous sommes arrivés chez lui, il était assis devant sa hutte, sa *pangas* toujours humide de sang. Il n'a pas résisté un seul instant. Alors que je le conduisais au commissariat, je lui ai demandé pourquoi il avait fait ça. Il m'a répondu qu'il avait travaillé toute sa vie en attendant que la chance se présente. Au bout de trente ans, son unique chance s'était présentée sous la forme de mille shillings. Il avait tué sa famille afin de lui épargner les difficultés de la seule vie qu'il pouvait lui offrir. Je lui ai répondu que son histoire ne tiendrait debout que s'il s'était tué aussi, ou s'il avait au moins essayé de le faire ; mais que comme il était en vie, il s'agissait purement et simplement de trois meurtres. Lorsque je me suis tourné pour le regarder, il s'est penché vers moi et a répondu : "Mais je ne suis pas fou." Ce n'était pas du déni ; cet acte était celui d'un homme sain d'esprit arrivé au bout de ses possibilités... Il a été pendu peu après. Et le mec plein aux as ?

Qu'est-ce qu'il a obtenu à la fin ? Le pactole.

» Après cette affaire, j'ai commencé à croire en une justice plus visible. Nous vivons dans l'anarchie ; une vie ne vaut pas grand-chose, et les riches et les criminels peuvent s'en payer autant qu'ils veulent. Mais il faut bien que quelqu'un se situe du côté de la justice. Janet... En payant cinq cents shillings, ce jeune homme serait sorti de prison dès le lendemain, et il l'aurait retrouvée. Peut-être que ce que je fais compte vraiment, peut-être pas, je n'en sais rien. » O s'arrêta comme si ses divagations l'embarrassaient.

« Ah, O le philosophe, le Socrate des temps modernes ! » ajouta-t-il avec un rire.

Son histoire était à la fois sensée et absurde, exactement comme mon affaire de tueur sans cible – à un certain stade, nos arguments ne tenaient plus. Mais si on laissait de côté toute analyse rationnelle, nos histoires avaient du sens. Peut-être que tous les flics ont leur affaire traumatisante – celle qu'ils utilisent pour justifier leurs actes les plus tordus.

« Bon, allons arrêter ce connard, dis-je. Pas question qu'il s'en sorte cette fois. »

*

Au portail, nous trouvâmes deux gardes noirs qui se réchauffaient près d'un feu. Il était deux heures et demie du matin. O baissa sa vitre, leur montra son badge puis sortit de la voiture. Il leur parla quelques minutes en kiswahili, afin de leur expliquer la situation, supposai-je. Les gardes ne dirent rien. Ils se contentèrent d'ouvrir le portail et de nous laisser entrer. Je ne fus pas surpris – la vie de lord Thompson n'avait pas plus de valeur que les leurs et plutôt que d'engager le combat avec nous, il était plus simple de nous laisser passer. Si la peau blanche de Thompson lui servait depuis aussi longtemps de bouclier, c'était seulement parce que les Noirs autour de lui se chargeaient de le lever. Et que gagnaient-ils en retour ? L'humiliation et le meurtre étaient son fonds de commerce. Peut-être était-ce pour venger ces assassinats ou parce que tant de terres lui appartenaient alors qu'ils n'avaient rien, ou encore parce qu'il se moquait d'eux en reproduisant ce qu'il croyait être l'essence de la vie africaine... Quoi qu'il en soit, on nous permit d'entrer dans la maison sans que la moindre alarme se déclenche.

Cette fois, nous n'eûmes pas besoin de sonner la cloche – les gardes avaient appelé leurs collègues postés près des grandes portes en chêne, et celles-ci étaient ouvertes. Lorsque nous atteignîmes la chambre de Thompson, ses deux mercenaires fumaient debout près des portes. Ils n'avaient pas été informés de notre arrivée ; nous les tuâmes alors

qu'ils cherchaient maladroitement leurs AK-47. Ils n'avaient pas la moindre chance de s'en sortir.

Tandis que nous nous assurons que les mercenaires étaient bel et bien morts, un hurlement nous parvint depuis l'intérieur de la chambre. O ouvrit la porte à toute volée, mais le vieillard avait dû croire que les coups de feu faisaient partie d'un cauchemar car, même s'il se débattait dans son lit, il était visiblement endormi.

Nous le réveillâmes en appuyant sur les interrupteurs. Il fallut un moment à ses yeux pour s'adapter à la lumière. Soudain, il appela ses mercenaires d'une voix stridente. Nous attendîmes qu'il comprenne qu'ils ne viendraient pas à sa rescousse.

« Ils sont morts. Il ne reste que vous, O et moi », lui expliquai-je.

Lord Thompson avait l'air vraiment comique dans son pyjama à rayures, allongé dans son lit en acajou entouré de saletés.

« Njoroge ! » appela-t-il.

Quelques secondes plus tard, son domestique entra d'un pas nonchalant puis nous regarda tour à tour.

« Y a-t-il un problème, monsieur ? » demanda-t-il.

Mais lord Thompson ne le comprit pas, il se contenta de nous dévisager d'un air perdu.

« Tout me paraît en ordre, monsieur, poursuivit calmement Njoroge. Passez une bonne nuit. »

Là-dessus, il ferma la porte derrière lui. On aurait dit qu'il avait répété ces phrases exactes toute sa vie.

La terreur se peignit sur le visage du vieil homme. Trahi par son domestique noir, le cauchemar dont l'avait protégé sa peau blanche se tenait juste devant lui.

« Vous savez pourquoi nous sommes là ? lui demandai-je.

— Ils ont échoué, échoué, échoué, scanda-t-il comme s'il avait besoin de se l'entendre dire pour s'assurer que c'était vrai.

— Est-ce Joshua qui vous a demandé de faire ça ? poursuivis-je.

— Je n'en sais rien. C'était un homme blanc. Il m'a demandé d'aider... Il a dit que c'était important.

— Et pourrais-tu avoir la gentillesse de nous dire qui était cet homme blanc ? lui demanda O comme si lord Thompson était un jeune enfant.

— Il s'appelle Samuel Alexander. Il travaille au...

— Au centre de réfugiés, l'interrompis-je. Et pourquoi vous a-t-il demandé de nous liquider ?

— Je n'en sais rien. D'après Samuel, O et vous tentiez de provoquer sa chute. Je n'ai rien demandé de plus. »

Ça n'avait aucun sens. Le vieil homme était riche, protégé. Rien ne

l'obligeait à aider Samuel.

« Pourquoi l'avez-vous fait ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

— Je n'en sais rien, Ishmael. Je n'en sais rien... Parce qu'il me l'a demandé. Qui sait pourquoi nous agissons en réalité ! »

Pauvre idiot, il ne voyait même pas ce qui l'avait motivé. Il avait obéi afin de préserver un vieil ordre racial et social – parce qu'un frère blanc le lui avait demandé. Et parce qu'il pouvait le faire. C'était la raison pour laquelle il avait déjà tué deux hommes.

« Écoutez, ce n'est pas vous qui m'intéressez », dis-je.

Du coin de l'œil, je voyais O commencer à s'impatisser.

« Apprenez-moi quelque chose d'utile. Que savez-vous sur Joshua ou la fille ?

— Sur la fille, rien. Mais j'ai entendu des choses au sujet de Joshua...

— Lesquelles ?

— Qu'il pouvait être cruel... En public, il est tout sourire, mais en réalité, il a mauvais fond. Il hurle et menace quand il n'obtient pas ce qu'il veut, répondit le vieux d'un ton désespéré, pleinement conscient de l'inutilité de cette information.

— Tu ne sais vraiment rien d'autre, hein ? lui demanda O.

— Le centre de réfugiés est géré par la fondation *Never Again*, bégaya lord Thompson. Si vous voulez découvrir la vérité, allez là-bas.

— Nous le savons déjà. Essaie encore, grand-père, dis-je en espérant qu'il détenait d'autres informations – quelque chose de décisif –, même si je pressentais que ce n'était pas le cas.

— Je t'avais bien dit que ce jour arriverait, lui rappela O presque distraitement.

— J'ai eu une longue vie, répondit le vieillard. Mais si vous voulez me tuer, laissez-moi au moins mourir dans la dignité. »

Comme O ne répondait pas, lord Thompson me regarda, mais je détournai les yeux.

« Permettez-moi de mourir comme un homme ! » cria-t-il.

J'étais partagé. J'avais envie de dissuader O de le descendre, mais lord Thompson était coupable de deux meurtres, et si les choses s'étaient passées comme il le voulait, nous aussi aurions été tués.

S'arrêtant devant une grande commode, le vieillard en sortit une peau de léopard, un fouet orné de perles et une sorte de grand chapeau de roi en peau de lion. Après avoir enlevé son pyjama, il enfila ses plus beaux vêtements africains et paracheva sa tenue à l'aide d'un grand nombre d'amulettes aux couleurs vives qu'il attacha autour de ses chevilles. Enfin, il se redressa et prit une profonde inspiration,

comme s'il se préparait à mourir. Cependant, le courage l'abandonna à la dernière minute.

« Écoutez, Ishmael, je sais peut-être quelque chose... Hein ? Hein ? Laissez-moi réfléchir. »

Il enchaîna aussitôt.

« Une leçon de sagesse africaine, Ishmael ? »

Il m'adressa un geste qui semblait signifier que nous avions quelque chose en commun – une espèce de partenariat secret qui excluait O.

« Pour capturer les fourmis, on utilise du miel. On utilise du miel pour attraper les fourmis, on utilise la ruse pour... »

Il ne termina pas sa phrase car O lui tira une balle dans la tête. Mon coéquipier sortit ensuite un briquet de sa poche, l'alluma et le jeta sur le lit qui s'enflamma aussitôt. Il y avait une fureur et une logique en O que je commençais à comprendre – peut-être parce que je devenais comme lui. Il avait tracé une ligne entre ce qu'il considérait comme son univers et le monde extérieur. Les gentils – sa femme, Janet, la jeune victime blanche – vivaient dans le monde extérieur. Quand il évoluait dans ce monde, il y était seulement de passage et agissait en conséquence. Il n'y apportait pas ses cauchemars ni ses problèmes de conscience. Mais parfois, ceux de son univers passaient dans le monde extérieur et y faisaient des choses terribles. Et quand O les croisait, ou s'ils revenaient dans son univers, il n'y avait plus ni règles ni lois. Sa dualité était si parfaite qu'il pouvait passer d'un monde à l'autre sans transition.

« Viens Ishmael, il faut qu'on y aille, dit-il doucement alors que la fumée commençait à emplir la pièce. Il aurait dû mourir il y a longtemps. »

Mais alors qu'il se tournait pour partir, je tombai à genoux et vomis. Après avoir frôlé la mort deux fois au cours des trois courtes journées que j'avais passées à Nairobi, j'avais fini par me demander si l'élimination d'une vie humaine ne me touchait plus ; mais à l'évidence, une petite partie de ma conscience restait bel et bien éveillée dans cet endroit de fous. D'après ce que je voyais, la justice tardait à faire son boulot dans le monde de mon coéquipier, mais ça ne m'empêchait pas de plaindre le vieil homme – il avait quelque chose de pitoyable et, pour cette seule raison, peut-être que nous aurions dû le laisser vivre.

*

Une forte explosion retentit alors que nous quittions enfin la chambre de lord Thompson. Guidés par le bruit, nous nous retrouvâmes bientôt dans ce qui semblait être un immense salon. Les Africains qui travaillaient pour le vieux avaient, à l'aide de dieu sait

quoi, fait sauter le coffre-fort encastré dans le mur ; dollars et livres flottaient dans l'air. Leur geste n'était pas difficile à comprendre. Ils devaient prendre tout ce qu'ils pouvaient sur-le-champ. Certes, le vieil homme blanc était mort, mais d'ici peu, un foutu crésus africain récupérerait la ferme, et tous les employés reviendraient à la case départ. Le monde fonctionne partout de la même façon.

« Allons rendre une petite visite à Samuel Alexander », dit O alors que nous quitions la grande demeure.

Je regardai le feu se répandre à travers la maison tandis qu'il appelait le commissariat avec la radio du Land Rover. Quelques minutes plus tard, quelqu'un le rappela afin de lui donner une adresse.

« Imagine que le vieux avait d'autres choses à nous apprendre, dis-je finalement.

— Il ne savait rien, assura O.

— Mais comment tu peux en être sûr, putain ?

— Les gens comme lui n'appartiennent à aucun camp... Ils ne protègent personne... Ils ne sont pas prêts à mourir pour rien. S'il en savait plus, il aurait craché le morceau, conclut-il calmement en ignorant mon ton. De toute façon, nous avons eu ce que nous étions venus chercher. Nous progressons, non ? » demanda-t-il un peu à la façon de Joshua.

Je me sentais trop épuisé pour contester son raisonnement ou l'interroger sur ce qu'il appelait « progresser ».

« Nous sommes aussi de mauvaises personnes, Ishmael, dit O en tournant la clé dans le contact. La seule différence, c'est que nous nous battons du côté du bien. J'espère que tu ne te fais aucune illusion là-dessus. »

*

Samuel Alexander, comme on pouvait s'y attendre, habitait à Muthaiga. Nous franchîmes plusieurs portails hautement sécurisés avant d'atteindre sa maison, elle-même entourée d'un mur élevé protégé au sommet par du fil barbelé et des morceaux de verre.

« Cet endroit ressemble à une prison », dis-je à O alors que nous sonnions à la porte.

Apercevant un mouvement derrière le judas, celui-ci leva son badge puis expliqua qu'il s'agissait d'une affaire urgente et que nous voulions poser quelques questions de routine au patron. Une voix d'homme nous demanda alors de glisser nos deux badges sous la porte, ce que nous fîmes. Il nous ouvrit enfin – c'était un vieil Africain à l'air digne – et nous invita à entrer. Il nous conduisit au salon puis nous demanda de patienter pendant qu'il allait vérifier si Samuel Alexander était à la maison.

À son retour, l'homme nous informa que son patron ne répondait pas aux coups à la porte de sa chambre. Avait-il jeté un œil à l'intérieur ? Il répondit que non, il avait simplement frappé. Était-il sûr que Samuel Alexander était chez lui ? Non, ce n'était pas certain, parfois il rentrait tard le soir. L'homme commença à protester lorsque nous nous dirigeâmes vers l'escalier, mais mon coéquipier l'écarta simplement de son chemin.

O frappa à la porte de ce qui était apparemment la chambre de Samuel Alexander. Pas de réponse. Il tourna la poignée et la porte s'ouvrit. Le lit était vide.

O sortit son arme et je l'imitai. Le domestique, qui nous avait suivis, recula puis s'empressa de redescendre l'escalier alors que nous traversions la chambre en direction de la salle de bains. Je frappai, mais là encore, pas de réponse. J'ouvris la porte. Samuel Alexander était dans la baignoire, immergé dans l'eau sanglante jusqu'au cou ; ses poignets, dont les veines étaient tranchées, flottaient à la surface.

Il ne fut pas difficile de trouver son mot d'adieu, posé en évidence sur le lavabo. Il était adressé à Joshua. JE SUIS DÉSOLÉ, disait-il. Rien de plus. Désolé de quoi ? Samuel Alexander avait-il quelque chose à voir avec la mort de la jeune femme blanche ? Avait-il aidé à monter un coup contre Joshua ? Si oui, pourquoi ? Et dans le cas contraire, quel était leur lien ?

Nous fouillâmes la maison afin de dénicher tout élément susceptible de nous aider, mais rien n'établissait un lien évident entre Samuel Alexander et Joshua. Le domestique lui-même ne savait rien d'utile. Une fois encore, nous étions dans l'impasse.

Une demi-heure plus tard, nous regardions, désœuvrés, un urgentiste kenyan retirer le bouchon de la baignoire afin que son collègue et lui puissent en sortir le corps. Tandis que l'eau s'écoulait, apparut un médaillon – Samuel Alexander le tenait sans doute dans une main. Lorsque l'urgentiste me le remit, je marchai jusqu'au lavabo et l'ouvris. De l'eau sanglante s'en écoula, mais je fus agréablement surpris de découvrir que les photos jumelles derrière le verre n'étaient pas mouillées. Je séchai le médaillon en le tamponnant avec une serviette. À gauche se trouvait un petit portrait de Samuel ; à droite, la photo en noir et blanc d'une femme noire aux longs cheveux frisés. Elle souriait comme si on venait de lui faire un compliment. Elle était magnifique.

« Seul un drame atroce peut pousser au suicide un homme qui aime une femme comme elle », prononça O par-dessus mon épaule. J'acquiesçai d'un signe de tête.

Nous sortîmes de la chambre derrière les ambulanciers, les

regardâmes manœuvrer le brancard dans l'escalier puis le monter dans l'ambulance. Dans le salon, le domestique était assis dans un fauteuil et pleurait dans un tablier blanc. Je tapotai sur son épaule et lui montrai la photo. Il la regarda fixement.

« C'est elle. Il l'a fait pour elle, dit-il en pointant un doigt tremblant sur la femme.

— Qui est-ce ? » demandai-je.

Il l'ignorait. Il était seulement certain de ne pas l'avoir vue dans les parages depuis un moment – un an environ. Samuel Alexander et elle étaient amants – elle avait souvent passé la nuit chez lui. Et il ne connaissait pas son nom ? Le maître – le mot sortit enfin de sa bouche – ne lui disait jamais rien. Le couple arrivait tard le soir et partait tôt le lendemain matin.

« Écoute, grand-père, ton maître n'avait pas l'intention de rester ici toute sa vie, dit O d'un ton sarcastique. Il serait retourné dans son pays un jour ou l'autre. Qu'est-ce que ça peut te foutre la façon dont il est parti ? »

Le vieillard le regarda. J'étais moi-même choqué par son manque de sensibilité.

« Vous êtes bien cruel, jeune homme. Un jour, le ciel vous tombera sur la tête, répondit-il avant de cracher sur le sol propre.

— Prends tout ce que tu peux et retourne auprès de tes petits-enfants », lui conseilla O d'un ton indifférent.

Les cadavres s'accumulent à toute vitesse, songai-je alors que nous sortions de la maison. Et je commençais à craindre que le mien se retrouve bientôt au sommet du tas si nous n'avancions pas plus rapidement.

« S'ils rentraient tard le soir, c'est qu'ils sortaient dans les bars... dit O en grimpant dans le Land Rover. Demain, nous irons en inspecter le plus possible. Avec un physique pareil, nous la retrouverons tôt ou tard. »

*

Lorsque nous arrivâmes chez lui vers cinq heures, Maria était encore debout, vêtue d'une simple robe de chambre et confortablement installée dans la salle à manger. Elle lisait en sirotant un chocolat chaud. Contrairement à mon ex, elle ne se comportait pas comme une folle à lier – en piquant des crises et en menaçant O de divorcer. Non, au lieu de ça, elle se régala avec un roman amusant – son « petit moment à elle » avant d'aller travailler. O l'embrassa puis alla prendre une douche, pendant que je traînais dans le salon.

« Tu ne t'inquiètes jamais pour lui ? demandai-je lorsqu'il fut hors de portée de voix.

— Bien sûr que si, répondit-elle avec sincérité. Mais le travail que chacun de nous a choisi fait partie de lui, et on ne peut pas exclure une facette de la personne avec qui on vit. Le mariage ne fonctionne pas ainsi. On prend le bon et le mauvais, et puis on croise les doigts pour que ça marche.

— Si seulement mon ex s'était montrée aussi philosophe ! dis-je en me dirigeant vers la chambre d'amis.

— La philosophie n'a rien à voir là-dedans, répliqua-t-elle avec un rire. Nous ne choisissons pas les personnes que nous aimons. Peut-être me suis-je simplement résignée à mon sort. »

Elle se tut un instant.

« Soit dit en passant, tu mets du sang partout sur mon carrelage. »

Je ne voyais pas du tout de quoi elle parlait.

Maria pointa mon épaule du doigt.

« Si cette blessure n'est pas aussi grave qu'elle en a l'air, tu peux te servir de la trousse de secours qui est rangée dans le placard de la salle de bains », dit-elle avant de boire une petite gorgée de son chocolat chaud.

Je n'y comprenais rien. Maria ne faisait même pas semblant de vouloir savoir ce qui était arrivé à mon épaule, ni pourquoi je pouais à plein nez. Et O ne lui avait rien expliqué. L'Américain en moi avait bien envie d'appeler ça du déni – mais si ça marchait pour eux de cette façon, pas la peine de se poser des questions.

O quitta la salle de bains au moment où j'y entrai. Je pris une douche et lavai mes blessures au Dettol. La brûlure était violente, mais les plaies paraissaient peu profondes. Après les avoir désinfectées, je bandai mon épaule, ramassai un chiffon dans la salle de bains et retournai dans le salon afin d'essuyer le sang.

Lorsque j'eus nettoyé mes saletés, je souhaitai une bonne nuit à O et sa femme qui étaient assis sur le canapé comme le couple le plus normal au monde, puis j'allai me coucher. Avant que je m'endorme, ils commencèrent à faire l'amour. Je les écoutai un moment en repensant à la vie que mes parents avaient planifiée pour moi. Celle-ci me manquait. Je suppose que chacun d'entre nous souhaite parfois mener un autre genre de vie, une vie parallèle.

Finalement, O et Maria quittèrent le salon et s'enfermèrent dans leur chambre. Pendant un moment, je n'entendis plus que le murmure de leurs voix, suivi de temps à autre par un rire. Bercé par ce son, je m'endormis.

4. Environ huit euros.

5. Machette.

Nage en eau trouble

Je suis assis à mon bureau. Mo entre, nue, chaussée de talons hauts. Les autres flics vaquent à leurs occupations comme si elle n'était pas là. Elle me rejoint et ouvre ma braguette. Mais alors que je la pénètre, elle prend mon arme et pose le canon sur mon front. Soudain, elle se retrouve avec un énorme cornet de glace à la vanille entre les mains. De ses doigts, elle commence à m'en faire avaler des quantités de plus en plus grandes jusqu'à ce que j'aie l'impression de me noyer. Mon ventre devient énorme et mon sexe, de plus en plus petit, finit par glisser hors du sien.

Juste au moment où mon ventre allait exploser, je me réveillai en rotant tout en cherchant ma queue. Je ne pus m'empêcher de rire. Qui aurait cru qu'on pouvait avoir une éjaculation nocturne tout en faisant un cauchemar ?

Je regardai ma montre – il était quatorze heures. Je m'habillai rapidement puis cherchai O. Je le trouvai au milieu d'un nuage de fumée dans la cuisine, souriant d'un air satisfait. Ce n'était pas le même homme que la veille ; tandis que je contemplais son visage jovial, je m'aperçus que j'étais aussi de meilleure humeur malgré tout ce qui s'était passé – j'étais reposé, mon enquête avait un peu progressé et j'étais certain de chercher au bon endroit.

« Écoute, fils de pute schizoïde, lançai-je à O, mi-espiègle mi-agacé d'avoir perdu toute une matinée. On a du pain sur la planche.

— En effet, dit-il, mais dans le coin, les bars n'ouvrent pas avant seize heures. »

Il avait raison. La femme de la photo était notre seule piste et, si elle travaillait dans un bar, il serait plus sensé de partir à sa recherche dans la soirée.

O me prépara son omelette pour la troisième fois et, fait incroyable, son chef-d'œuvre me parut encore plus réussi.

« Il lui fallait un peu moins d'oignon et un peu plus de coriandre », m'expliqua-t-il pendant que nous mangions. Ensuite, il me contempla un moment.

« Dis-moi, qu'est-ce que ça fait d'être noir dans ton pays ? me demanda-t-il enfin. Dis-moi vraiment ce qu'on ressent...

— Tu ne fumes donc jamais en silence ? m'exclamai-je en levant les

maines en l'air.

— Je suis philosophe dans l'âme, tu sais. Allez, réponds-moi.

— Écoute, O, honnêtement, je n'en sais rien. Qu'est-ce que ça fait ? Quand je suis seul, je ne me sens pas noir. Enfin, comment te définis-tu toi-même ? Que dirais-tu que tu es ?

— Luo, répondit O.

— Alors, est-ce que tu es Luo quand tu es tout seul ou seulement quand tu es avec des non-Luo ?

— Il y a des choses que je fais quand je suis seul que seul ferait un Luo.

— Mais quand tu te réveilles et que tu te regardes dans le miroir, est-ce que tu te dis que le Luo a l'air fatigué ce matin ? Ce que je veux dire, c'est que je ne me couche pas noir et ne me réveille pas noir. Je ne me regarde pas dans la glace en me disant que je suis noir. Le Noir, c'est ce que voient les Blancs. C'est à eux que tu devrais poser la question.

— Que crois-tu qu'ils répondraient ? demanda O, peu disposé à laisser tomber son interrogatoire.

— Mais qu'est-ce que j'en sais, putain ? Est-ce que tu trouves que j'ai l'air blanc ?

— Merde, mec, calme-toi. Je voulais juste savoir. Permettez-moi, cher monsieur, de vous poser une autre question.

— Vas-y, mais j'espère pour toi que je pourrai y répondre.

— Comment tu te sens ici ? Je veux dire, qu'est-ce ce que ça te fait à toi, l'homme noir d'Amérique, d'être au Kenya ? »

Ça, c'était une question difficile.

« Écoute, mec, je vais faire simple. Je t'aime bien, mais je préfère ta femme. J'aime la cuisine d'ici et la bière, mais je hais Mathare et ce qui force les gens à y rester. Je déteste ta ville, avec ses gratte-ciel qui essaient d'atteindre le royaume de l'homme blanc, et, tu peux me croire, je vomis votre système judiciaire. Comment je me sens ? J'ai envie de retrouver mon assassin et de le traîner devant la justice... C'est tout. »

O resta silencieux un moment.

« Ta réponse me plaît, dit-il finalement avant d'éclater de rire. Très très philosophique. »

*

Après le brunch, O et moi nous préparâmes à partir en ville. Dans l'espoir de ne pas attirer l'attention, il enfila une veste de costume, un col roulé noir et des chaussures de ville marron. Aux États-Unis, il ne serait pas passé inaperçu, mais à Nairobi, il s'intégrait sans mal à la classe moyenne. J'optai quant à moi pour un costume noir et une

chemise blanche, et même si j'étais sûr qu'on continuerait à me remarquer, je ne me sentais plus aussi exagérément américain que lors de mon arrivée. *Peut-être, me dis-je, que c'était de la simple paranoïa.*

Alors que nous nous dirigeons vers le Land Rover, O me lança les clés.

« C'est toi qui conduis. Je plane vraiment trop cette fois. »

Tout le monde se plaint de la circulation à New York, mais à Nairobi, c'est l'anarchie totale. Il n'y avait qu'une seule chose à faire : utiliser la sirène. Dans ce vacarme, O me guida de rond-point en rond-point et le long de rues à sens unique jusqu'à ce que nous atteignions le centre.

Une fois là-bas, il nous fallut prendre une décision. Pensions-nous trouver la jeune femme dans des établissements chic, des bars fréquentés par la classe moyenne ou par la classe populaire ? À en juger par son portrait et ce que nous savions sur Samuel Alexander, un expatrié aisé, le couple fréquentait soit des endroits très classe, soit le genre de tripot susceptible de leur faire goûter à l'Afrique « authentique ». Cette femme n'était pas dans l'entre-deux – soit Samuel Alexander l'avait trouvée telle quelle, soit il l'avait ramassée quelque part dans la rue et sevrée. Nous décidâmes de commencer par les endroits mal famés – il y serait plus facile de convaincre les gens de nous parler sous l'effet de la menace que dans les bars huppés.

Un *matatu* nous déposa au bout de River Road – de là, nous remonterions la rue à pied.

« Nous nous trouvons dans un quartier dangereux de la ville. C'est là que le célèbre monsieur Henderson a été abattu », me raconta O alors que nous descendions du véhicule.

Selon ses dires, Henderson était un fonctionnaire des autorités coloniales britanniques devenu chef de la police territoriale après l'indépendance. Il se montrait si mauvais que même les criminels les plus endurcis le craignaient. Véritable géant, c'était le seul flic qui pouvait patrouiller seul sur River Road, et personne n'osait le regarder dans les yeux. Mais les méthodes qui avaient bien fonctionné pendant la période coloniale n'étaient plus aussi efficaces vingt ans après l'indépendance.

« À l'époque, même les criminels étaient nationalistes, dit O en riant. Ils ne voulaient être pourchassés que par des flics noirs. »

Ainsi, un célèbre braqueur de banque du nom de Koitalel avait suivi Henderson jusqu'à River Road, l'avait interpellé afin qu'il se retourne et lui avait tiré deux fois dans la poitrine avec un fusil.

« Pour faire bonne mesure », précisa O.

Mais Henderson n'était pas mort sur-le-champ. Koitalel avait

marché jusqu'à lui puis s'était présenté. Henderson, le soldat par excellence, l'avait prié de l'achever rapidement. Koitalel avait obéi en utilisant le vieux pistolet colonial du flic. Tout le monde sur River Road avait suivi la scène, mais personne n'avait osé appeler la police, ce qui avait permis à l'assassin de s'enfuir en toute tranquillité. Le temps qu'on informe enfin les flics de ce qui s'était passé, Koitalel s'était envolé. Malgré une très longue chasse à l'homme, il s'était débrouillé pour passer entre les mailles du filet. Au Kenya, personne ne savait ce qu'il était devenu, bien que certains disent qu'il avait eu recours à la chirurgie esthétique avant de devenir homme politique. Selon O, cette rumeur avait fini par être démentie.

« Ma théorie, c'est que cet homme appartenait à la catégorie des bandits suffisamment disciplinés pour s'arrêter une fois qu'ils se sont fait assez d'argent. Il se trouve probablement quelque part en Ouganda à l'heure où nous parlons.

— On dirait que tu admires cet enculé, dis-je quand il eut terminé.

— Je détestais Henderson. Mais j'aurais donné n'importe quoi pour être celui qui attraperait Koitalel. C'était l'époque où flics et truands s'aidaient mutuellement à entrer dans la légende. Maintenant, on a surtout affaire à des idiots : voleurs de voitures, violeurs. Mais ton Joshua, il pourrait bien faire partie des grands. Il est peut-être même encore meilleur que ton tueur sans cible. »

Nous marchions maintenant sur Government Road et il ne nous restait plus qu'un bar à inspecter. Quelqu'un avait garé sa BMW vert vif toute neuve dehors, mais l'endroit en question n'était qu'un petit établissement miteux aux murs couverts de publicités pour Camel Light, équipé d'une table de billard sans feutre. Nous nous assîmes au comptoir en attendant que vienne le barman. Quand il se préoccupa enfin de nous, O lui montra la photo. L'homme pointa le doigt vers le coin du bar.

« Demandez au patron, ça ne fait pas très longtemps que je suis ici », dit-il dans un anglais au fort accent.

Mes yeux s'étaient suffisamment adaptés à l'obscurité pour que je distingue l'homme massif assis au coin du comptoir. Vêtu d'un costume vert, il lisait le journal et buvait une petite gorgée d'eau de temps en temps. *Le propriétaire de la BMW verte*, pensai-je. À l'évidence, il trouvait important d'être assorti à sa voiture.

Laissant O au bar, je me dirigeai vers l'homme, le saluai et lui montrai la photo. Il la regarda, leva les yeux vers moi puis reprit la lecture de son journal.

« Vous l'avez déjà vue dans le coin ? lui demandai-je.

— Qu'est-ce que vous croyez ? grogna-t-il.

— J'essaie juste de la retrouver, expliquai-je en tentant de garder mon calme.

— Non, jamais vue », répondit-il.

Je le remerciai et commençai à m'éloigner.

« Hé, écoutez... Ne soyez pas si pressé. Les renseignements ne sont pas gratuits ici, me cria-t-il.

— Combien ? » Je pris mon portefeuille et en sortis deux mille shillings kenyans.

Il recula comme si je lui tendais un chiffon dégoûtant.

« Je veux des dollars américains ! Vous êtes un riche *mzungu*, un homme aisé comme vous... »

Je ne le laissai pas finir sa phrase – j'en avais vraiment ras le bol d'entendre ce mot, c'était comme être traité de nègre sans arrêt, et le mot nègre est toujours une incitation à la baston. Je le frappai violemment au visage et enchaînai avec un direct du gauche dans la gorge. Je saisis ensuite son verre d'eau, le lui écrasai sur la tête puis le poussai de son tabouret, que je soulevai et lui cassai sur le dos. J'avais retenu la leçon avec les gros lards : pas la peine de se battre à la loyale. Et il faut toujours être le premier à les faire saigner, ça les décourage. Enfin, ça ne marche pas à tous les coups : au lieu de s'effondrer et de rester sur le sol, celui-ci rugit de colère et se releva. Ensuite, il me souleva dans les airs et me projeta contre le mur. Alors qu'il s'apprêtait à m'empoigner pour me jeter par terre, je fis un pas de côté et lui filai deux coups de poing dans le ventre. Lorsqu'il tendit la main pour m'attraper, je plantai deux doigts dans ses yeux. Tandis qu'il hurlait de douleur, je lui envoyai un violent crochet du droit qui finit par le mettre K.O.

Je jetai un œil du côté de mon coéquipier. Il regardait le barman avec un petit sourire, mais celui-ci avait apparemment décidé que voler à la rescousse de son patron ne faisait pas partie de son boulot. O pivota sur son tabouret et nous regarda, le gros lard et moi. Comme je pointais du doigt les deux mille shillings sur le sol, il glissa de son tabouret et les ramassa. Se relevant, il posa l'argent sur le comptoir.

« Prends ça et tire-toi », dit-il au barman.

Celui-ci parut perplexe.

« Combien tu gagnes par mois ? lui demanda O en pressant les billets sanglants dans sa main.

— Environ sept mille.

— Alors vas-y, ouvre la caisse et dis-moi combien il y a », dit paresseusement mon coéquipier.

Le barman ouvrit le tiroir d'un coup sec et compta environ trois mille shillings en espèces.

« Ce qui fait cinq mille. T'as combien dans ton portefeuille, le gros ? » demanda O.

Le patron lui tendit six mille shillings qui atterrirent dans la main du barman.

« Et emporte quelques bouteilles, lui conseilla O. Celles qui coûtent la peau des fesses. »

Le gros homme grogna en voyant le barman descendre deux bouteilles de Jameson et de Chivas Regal de l'étagère au-dessus du bar.

Après son départ, nous fermâmes la porte à clé derrière lui puis aidâmes le patron à se relever et à grimper sur l'un des tabourets du bar. Ensuite, O passa derrière le comptoir, trouva une bouteille de Jack Daniel's et nous servit une dose chacun.

« Il faut qu'on parle, dit-il en reposant le whisky sur le bar. Bois ça. »

Lorsque le gros eut descendu son verre, O lui en servit un autre.

« La fille sur la photo... commença-t-il.

— Non, non, attends, tu n'as rien à dire à mon ami avant ?

— Je suis désolé.

— Désolé de quoi ? insista O.

— De vous avoir traité d'homme blanc, répondit l'autre en regardant dans son verre de whisky.

— Très bien, continue...

— Oui, je connais cette fille sur la photo. Elle travaillait ici avant... Quels putains d'ingrats, ces réfugiés. Elle était magnifique, elle nous ramenait plein de clients. »

Il prit un chiffon sur le comptoir et essaya de nettoyer le sang sur son costume.

« Mais un jour, cet homme blanc est arrivé. Je ne sais pas de quoi ils ont parlé, mais elle a simplement retiré son tablier et filé avec lui. Tout ce que je sais, c'est qu'ensuite, elle est devenue célèbre au Club 680.

— Quel est son nom ? demandai-je.

— On l'appelait Madeline. Je ne peux pas dire si c'était son vrai nom. Avec les réfugiés, on n'est jamais sûr de rien.

— As-tu déjà vu cet homme ? » Je lui montrai la photo de Joshua.

Il la regarda un moment.

« Tout le monde connaît Joshua. On ne l'a pas vu depuis des années, cependant. C'est un héros, mais personne ici ne le savait à l'époque, nous ne l'avons appris que bien plus tard. Il parlait peu, seulement à Madeline...

— Ils couchaient ensemble ?

— Je n'en sais rien. C'était une fille étrange... »

Des liens, bien qu'encore très flous, apparaissaient lentement. Samuel m'avait aidé à situer Joshua au Kenya, mais selon lui, leurs relations étaient purement professionnelles. Maintenant, je savais que Samuel et Joshua avaient un lien avec ce bar, et j'étais sur la piste d'une personne qui avait sans doute bien connu notre héros – et qui était apparemment très proche de Samuel Alexander. Je n'avais toujours aucune idée de l'identité de la jeune femme blanche. Pour la découvrir, je devais d'abord savoir qui était vraiment Joshua, et pour ce faire, je devais trouver Madeline et en apprendre davantage sur Samuel.

« Est-ce que c'est toi ? » demanda soudain O d'un ton incrédule.

Il désignait la photo d'un boxeur frappant dans un sac de sable ; l'éclat de sa jeunesse et de la peau de ses muscles jaillissaient sur nous depuis le haut du mur.

« J'étais boxeur avant, répondit brusquement le gros sans lever les yeux de son whisky. J'étais très doué.

— Oui, oui, je me souviens de toi maintenant, dit O avec un enthousiasme sincère. Tu as mis K.O. Peter *Dynamite* Odhiambo. Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Bière et *nyama choma*, répondit le type comme s'il se remémorait le passé avec de vieux copains. À l'époque, j'aurais pu vous battre tous les deux... sans difficulté.

— Même les meilleurs finissent par perdre », déclarai-je. J'avais soudain pitié de cet homme à cause de ce que nous avions fait de lui en si peu de temps. Nous l'avions brisé si facilement.

« En plus, je ne me suis pas battu à la loyale.

— Ce n'est pas moi qui vais vous contredire. Vous pourriez bien perdre un de ces jours, vous aussi. »

Il rit puis grimaça de douleur.

La conversation terminée, nous le laissâmes ainsi, tétant sa bouteille tandis que son sang coulait sur le comptoir. Cette fois, direction le Club 680.

*

Il était impossible de ne pas reconnaître Madeline. Elle était montée sur une petite scène, derrière un guitariste à dreadlocks. Les gens applaudissaient à tout rompre. Elle les fit taire d'un geste alors que nous nous asseyions au bar, puis elle se tourna vers le fond de la scène.

« Marre de cette politique de merde », murmura-t-elle dans le micro.

Je crus qu'elle présentait une chanson, mais je compris rapidement

qu'elle allait déclamer un texte.

Le silence s'installa lorsque le guitariste enleva son alliance et la remplaça par un *bottleneck* dont il testa le son. Pendant un moment, des accords de blues emplirent tout le bar plongé dans la pénombre. Seule la scène était brillamment éclairée. Et puis elle se joignit au musicien en parlant sur un lent rythme rap :

« Ma chevelure a des racines partout sur la planète, comme celles d'un vieux, vieux, vieux baobab, qui frappent et traversent toute la terre. »

Elle se tourna sur le côté puis se pencha en arrière tout en dénouant le foulard autour de sa tête. Les longues et fines dreadlocks qui se déroulèrent et touchèrent presque le sol achevèrent l'arc formé par son corps.

« Et ma peau, cette vieille peau abîmée... »

La foule rit. Je souris aussi car sa peau foncée, luisante d'huile, de sueur, ou des deux, était si lisse qu'elle paraissait douce au toucher, tout sauf abîmée.

« Cette vieille peau est la même que celle que portait mon arrière-grand-mère pour dormir et cultiver, c'est la peau qu'elle portait au combat. Ne vous laissez pas duper par sa douceur. En temps de paix, elle est faite pour le plaisir, mais il lui pousse vite des écailles quand sonne l'heure de la guerre. »

Elle se caressa tout le long d'un bras puis de l'autre, d'avant en arrière, d'arrière en avant, jusqu'à ce que sa peau noire semble rayonner. Ensuite, tandis qu'elle levait haut ses poings serrés, le guitariste joua quelques accords violents ; son instrument sembla émettre le son d'une mitrailleuse et de tirs de projectiles.

« Et ces seins, ces seins peuvent nourrir un enfant et faire pleurer un homme adulte le même soir. »

La foule émit un rire approbateur – elle était grande, à peu près de la même taille que moi, et mince ; et quand elle propulsa la poitrine en avant, le T-shirt qui s'arrêtait à son ventre moula ses seins.

« Et mes mains, elles sont rêches à force de manier et agiter la machette. Elles peuvent vous dévêtir ou me défaire de mon camouflage. »

Elle souleva son T-shirt jusqu'à ce qu'apparaisse la naissance de ses seins.

« Et ma bouche peut jurer ou aimer, parler d'espoir ou de douleur, mais si tu es bon avec moi, eh bien, disons que ma langue s'enroule facilement autour des choses. »

Elle leva les mains en l'air et agita les hanches.

« Et ceci, ceci n'est pas un trésor à contempler de loin ; quand tu

t'approcheras, quand tu t'approcheras, tu verras qu'il aidera ta langue à me satisfaire. »

Sa main suivit la petite chaîne qui pendait à un anneau de nombril étincelant jusqu'à l'intérieur de son jean. Soudain, elle laissa échapper un rire décontracté comme pour rappeler au public qu'il ne s'agissait après tout que d'un spectacle.

« Putain de merde ! » entendis-je O s'exclamer tandis que les lumières se rallumaient et que tout le monde se levait pour acclamer Madeline.

Le public, que je voyais enfin, se composait d'un drôle de mélange de personnes – membres de l'élite kenyane, réfugiés, expatriés. Il me rappelait la foule hétéroclite que nous avions croisée à Mathare. Seulement ici, il s'agissait de l'autre extrémité de l'échelle sociale.

Après s'être inclinée devant le guitariste puis la foule, Madeline se dirigea vers le bar où des hommes et leurs femmes lui réclamèrent bruyamment une poignée de main et lui offrirent des boissons. Quelques minutes plus tard, elle fut sauvée de la ferveur de ses fans par un gentleman qui la conduisit à une table près de la scène. Après avoir commandé nos boissons, O et moi continuâmes à la surveiller en attendant une occasion, mais il s'écoula bien une heure avant qu'elle ne se lève et aille aux toilettes. À son retour, je me levai pour l'intercepter, mais au lieu de se diriger vers sa table, elle nous rejoignit au bar.

« C'est vous l'inspecteur ? L'Américain ? demanda-t-elle lorsque je me fus présenté et lui eus annoncé que nous aimerions lui poser quelques questions. Vous voulez des renseignements sur Joshua ? »

Rien ne transparaissait sur son visage, hormis une certaine curiosité. En revanche, je transpirais comme un adolescent couvert d'acné face à la bombe du lycée. Ayant enfin retrouvé ma langue, je confirmai ses soupçons mais ajoutai qu'il y avait une autre affaire dont nous devions parler.

« Est-ce que ça peut attendre ? » demanda-t-elle.

Curieusement, sa demande rendit toute mon enquête beaucoup moins urgente.

« Oui, bien sûr, je peux attendre », bégayai-je.

Sa boisson arriva ; sans cesser de nous regarder, elle s'inclina au-dessus du bar puis chuchota quelque chose au barman. Ensuite, elle se pencha davantage et déposa un léger baiser sur sa joue.

« Appelez-moi Muddy, c'est mon diminutif, cria-t-elle par-dessus son épaule après nous avoir tourné le dos afin de retourner à sa table.

— Cadeau de ses fans, messieurs. Ils lui offrent plus de boissons qu'elle ne peut en boire, nous expliqua le barman quelques minutes

plus tard, après avoir posé six Tusker devant nous.

— En voilà des mots agréables », dit O.

Quelques minutes plus tard, le guitariste nous rejoignit. Âgé de la petite vingtaine, il avait la démarche arrogante et l'air bravache de la jeunesse. Il s'assit à côté de moi et prit une des bières sans rien dire.

« Muddy m'a dit que je pouvais », m'expliqua-t-il quand je le regardai.

C'était hilarant. Nous étions comme trois petits cochons plantés devant une auge – nourris par Muddy.

« Tu joues bien, mec. Depuis combien de temps tu l'accompagnes ? demandai-je au guitariste après qu'il eut bu une longue gorgée de la Tusker qu'il nous avait subtilisée.

— Un an. Elle est sympa avec moi. Je viens du Rwanda, mais je suis arrivé ici tout petit, vous savez. Elle est sympa avec moi... répéta-t-il pensivement.

— T'es marié ? demanda O en pointant son alliance du doigt.

— Non, c'est du cinéma... Ça donne un air plus solennel à notre numéro quand je l'enlève et glisse le *bottleneck* sur mon doigt ; soudain, la guitare remplace ma femme. Le public raffole de ce genre de symbole, dit-il avec un sourire rusé.

— Tu l'as déjà vue avec cet homme ? » demandai-je en lui montrant le portrait de Samuel Alexander qui se trouvait dans le pendentif.

Il rit.

« Elle ne sort pas avec les Blancs.

— Tu ne la connais peut-être pas si bien que ça », observa O.

Sur la photo, les cheveux de Muddy étaient longs et frisés – ses dreadlocks avaient dû mettre un certain temps à pousser.

« Vous avez déjà rencontré B.B. King ? » me demanda soudain le guitariste avec enthousiasme.

Il eut l'air déçu quand je lui répondis par la négative.

« Mais j'ai vu Michael Jackson en concert un jour. »

Il haussa les épaules. Michael avait moins la cote qu'autrefois.

Nous continuâmes à descendre nos bières sans dire grand-chose. Le barman s'assurait que notre auge restait pleine, et O et le guitariste devenaient passablement ivres. À un moment, je demandai au gamin pourquoi tout le monde l'appelait Muddy, mais il répondit qu'il l'ignorait.

« Ça a sans doute quelque chose à voir avec Muddy Waters », dit-il une ou deux minutes plus tard avant de se mettre à fredonner *Catfish Blues*.

Ma voix se joignit à la sienne. L'instant d'après, notre trio beuglait

un air totalement faux, surtout O qui ne connaissait pas le morceau mais chantait quand même.

Si on m'avait dit deux semaines plus tôt que je me retrouverais bientôt dans un bar en Afrique à chanter *Catfish Blues* avec un inspecteur schizoïde nommé O et un guitariste de blues rwandais, en attendant l'une des plus belles femmes que j'avais jamais vues, j'aurais répondu qu'on se foutait de moi. Et pourtant, c'était bien le cas.

Enfin, le barman fit signe à Muddy qu'il fermait. Elle quitta sa table et nous rejoignit alors que nous étions encore en train de boire. « Si vous voulez qu'on discute, il va falloir me ramener chez moi », dit-elle.

O me tendit les clés de son Land Rover. Au même moment, le guitariste se leva pour nous accompagner, mais Muddy lui demanda de rester avec mon coéquipier et de faire en sorte qu'il arrive chez lui sain et sauf. Elle n'avait ni sac à main ni affaires personnelles. Je suppose qu'elle se suffisait à elle-même. Bientôt, je pris la route en compagnie de mon rencard.

*

Muddy vivait à Limuru, à une trentaine de minutes de Nairobi. Son doigt effilé pointait de temps à autre telle ou telle direction afin de me montrer le chemin. Elle m'indiqua d'abord comment sortir de la ville puis pénétrer au cœur de la campagne. Je ne savais pas ce qui m'attendait, mais j'étais prêt. Ou pour être plus exact, je me fichais de ce qui m'attendait. Mon cœur battait vite ; mon esprit foisonnait de questions stupides à lui poser : « D'où viens-tu ? » « Quelle musique écoutes-tu ? » « Que font tes parents ? » « Quelles sont tes couleurs préférées ? » Mais à vrai dire, je savais que cette façon puérile de faire connaissance ne fonctionnerait pas. Alors que nous nous enfoncions dans la nuit, il m'apparut qu'en réalité, j'étais sorti avec très peu de filles à l'adolescence.

Muddy écrasa les boutons du vieil autoradio et opta pour une station qui diffusait de la country. Rien n'est certain dans la vie, hormis une chose : n'importe où dans le monde, il existe au moins une station de country. Étrangement, son choix ne me dérangeait pas.

« Muddy... Pourquoi on t'appelle comme ça ? » lui demandai-je.

Personne n'attache sa ceinture de sécurité en Afrique. Muddy, les pieds posés sur la planche de bord, se pencha vers moi et fredonna en chœur avec Kenny Rogers qui affirmait qu'il vaut mieux ne pas tomber amoureuse d'un rêveur.

« On m'appelle Muddy parce que les hommes que je fréquente aiment bien nager en eau trouble », répondit-elle finalement avec un soupir.

Elle m'indiqua de la main que nous devions prendre le chemin de gravier à gauche.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » demandai-je alors que les roues du Land Rover entraient en contact avec la route caillouteuse, créant un bruit de broyage monotone qui nuisait au calme de la country – je saisisais mal l'allusion, mais l'idée de nager en eau trouble n'avait à mes yeux rien d'enthousiasmant.

Au lieu de répondre, Muddy me demanda de ralentir car nous approchions de son portail. Un gardien nous ouvrit dès qu'elle passa la tête par la fenêtre. Elle sortit un paquet de cigarettes froissé de sa poche et le lui lança alors que nous le dépassions au pas.

Les habitants de ce pays vivent-ils donc tous comme des prisonniers ? me demandai-je tandis que deux énormes chiens-loups surgissaient en aboyant comme des fous de l'arrière de la petite maison qui se dressait maintenant devant nous. C'était comme si la classe moyenne aisée, les fermiers, les pauvres et même les criminels, étaient tous emprisonnés dans leurs petits mondes.

Descendant du Land Rover, Muddy apaisa les chiens puis les renvoya au gardien. Une fois qu'il parvint à les maîtriser, j'ouvris ma portière, sortis dans le jardin et regardai Muddy déverrouiller d'innombrables portes sécurisées jusqu'à ce que nous entrions enfin dans sa maison dont elle alluma les lumières.

La première chose qui me frappa fut la simplicité de son intérieur. Les meubles en bois étaient largement espacés, si bien que le salon ressemblait à la salle de bar d'un quartier populaire. Mais Muddy avait rendu cette pièce agréable grâce à quelques tableaux représentant de petites silhouettes et des sculptures en bois. Étrangement, sa maison me rappelait celle de Joshua – toutefois, il était clair qu'elle vivait bel et bien dans la sienne, contrairement à lui.

Muddy m'invita à entrer dans la cuisine – elle aussi très simple – et ouvrit un placard qui contenait plusieurs bouteilles d'alcool cher.

« Tu connais l'alcool de contrebande ? » me demanda-t-elle.

Je hochai la tête.

« Goûte-moi ça, dit-elle en prenant une boîte en plastique derrière les bouteilles de verre. C'est de l'alcool de contrebande africain. »

Elle me versa une dose du liquide transparent et je m'en emparai, prêt à l'avaler cul sec.

« Tu ferais mieux d'y aller doucement », me conseilla-t-elle.

Dès qu'il entra en contact avec ma langue, je compris pourquoi – c'était pour ainsi dire de l'alcool pur.

« Comment vous appelez ça ?

— Du *changaa* », répondit-elle.

Me laissant à mes pensées, Muddy partit ensuite se changer. Elle revint de la salle de bains vêtue d'une tenue semblable à un *dashiki* aussi long qu'une robe. Ses dreadlocks dénouées tombèrent devant elle lorsqu'elle s'assit au plan de travail de la cuisine, une main sous le menton, l'autre agitant doucement son petit verre. Muddy leva les yeux vers moi. Son regard plongea dans le mien et je me mis instinctivement à observer mes mains. Posées autour du petit verre, elles paraissaient énormes. Soudain, j'eus l'impression d'être de nouveau à l'aéroport – beaucoup trop conscient de ma taille et de ma masse excessives.

Muddy tendit le bras à côté du mien. Je ne m'étais jamais considéré comme autre chose que noir, mais j'étais visiblement plus clair qu'elle.

« Tu as dû être empoisonné par les deux sangs », dit-elle.

Je ne répondis pas.

“Moi qui suis empoisonné par les deux sangs, vers où dois-je me tourner, divisé jusque dans mes veines ?” C'est un poème de Derek Walcott.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— Les flics sont rarement des intellos, hein ? » fit-elle avec un ricanement.

J'éloignai mon bras du sien. J'étais vexé et m'en voulais de l'être. Je ne me faisais aucune illusion : c'était elle qui commandait, pas moi. En vérité, elle aurait pu verser de l'essence sur mon corps puis allumer une allumette, je n'aurais pas bougé, histoire de voir ce qui allait se passer. Néanmoins, je devais essayer d'obtenir des réponses à mes questions. Je sortis la photo de Samuel Alexander que nous avions trouvée dans le médaillon et la posai devant elle.

« Madeline... Est-ce que tu le connais ?

— Appelle-moi Muddy.

— D'accord, Muddy, est-ce que tu le connais ?

— Oui, c'était mon amant.

— Quand ça ?

— Il y a deux ou trois ans...

— Sais-tu qu'il est mort ? »

Je la sentis sursauter. Elle inspira profondément plusieurs fois.

« Un suicide, annonçai-je. Il te tenait dans sa main. »

Je trouvai agréable d'être méchant avec elle.

« Espèce de connard ! Tu m'as laissée m'amuser toute la soirée sans rien me dire ? » s'exclama-t-elle amèrement.

Je ne répondis pas. Je n'avais rien à dire.

Fouillant dans un tiroir, Muddy en sortit deux joints qu'elle alluma tour à tour. Je m'apprêtais à lui dire que je ne fumais pas lorsqu'elle tendit la main vers son portable et composa un numéro ; quelques

secondes plus tard, le gardien apparaissait derrière les barreaux de la fenêtre de la cuisine. Elle se leva et lui tendit un des joints tout en tirant longuement sur le sien.

« Quand je suis arrivée ici, je n'avais nulle part où aller, alors j'ai travaillé dans des bars pourris, commença-t-elle. Ensuite, j'ai rencontré Sammy. C'est lui qui m'a fait connaître le *spoken word*, The Last Poets, l'univers de Saul Williams... Ça te dit quelque chose ? »

Avant que je puisse répondre, elle commença à réciter un texte des Last Poets ; elle parlait à voix basse et pourtant chaque vers résonnait comme un coup de feu : « *You will not be able to stay home, brother. You will not be able to plug in, turn on and cop out. You will not be able to lose yourself on skag and skip, skip out for beer during commercials, because the revolution will not be televised...*⁸ Des personnes magnifiques aux paroles magnifiques qui ont trouvé le moyen d'exprimer leur colère et leur souffrance. »

Elle se tut lorsqu'un frémissement parcourut son visage. Je ne parvins pas à deviner si c'était la mort de Samuel ou ces mots qui l'émouvaient aux larmes.

« La vache, j'adorais le film *Slam*, poursuivit-elle finalement. J'ai dû le regarder un millier de fois. Au début, j'ai essayé d'être comme ces gens, de parler comme eux, jusqu'à ce qu'un jour ma voix mue. J'ai alors trouvé les tout premiers mots qui étaient les miens, mes propres paroles : "Lorsqu'ils couperont mes racines, ils trouveront le sang de nombreuses personnes : amis, amants, frères et ennemis. Ici, les enfants apprennent à puiser dans la terre pour grandir, à se nourrir eux-mêmes au sein, mais comme la mort ou la vie, mes ennemis se repaissent des autres en les coupant comme des cannes à sucre ou des mauvaises herbes"... »

Elle se tut et rit avec embarras.

« Vraiment mauvais, mais c'étaient mes premières paroles. J'avais appris à parler et je ne cessais de les répéter. C'est Sammy qui m'a aidée à trouver ma voix. »

Elle se tut à nouveau.

« Et je suis partie parce que dès que ma voix a mué, je n'ai plus aimé ce que je voyais. »

Muddy se leva, alla dans le salon – où je l'entendis fouiller dans des tiroirs – et revint avec un album photo. Les clichés étaient classés par ordre chronologique : portraits d'elle enfant – en uniforme d'écolière, ses parents posant avec raideur derrière elle ; la petite Muddy en compagnie d'un frère légèrement plus âgé ; naissance d'une sœur ; Muddy au collège avec ses amis. Puis soudain, trois tombes anonymes et Muddy en uniforme de l'armée patriotique rwandaise. Celles qui

suivaient la montraient dans un hôpital de fortune – le visage méconnaissable, les bras plâtrés. Les génocidaires avaient fini par la capturer.

« D'après eux, c'est mon physique qui m'a sauvée, dit-elle, le visage dur. Ils m'ont brutalisée et violée, mais ils ne m'ont pas tuée. Ils ont préféré me laisser mourir dans la forêt. »

Dès qu'elle s'était sentie un peu mieux, Muddy avait choisi de partir au Kenya. Elle ne s'était pas réengagée dans l'APR – lasse de toutes ces choses, elle souhaitait juste un peu de tranquillité.

« Muddy, est-ce que tu as tué des gens ? » lui demandai-je malgré moi.

C'était une question stupide : qu'aurait-elle pu faire d'autre dans l'armée ? C'est juste que je n'arrivais pas à associer la femme triste devant moi à la militaire endurcie des photos.

« J'aimerais te montrer quelque chose. »

Je franchis la porte de la cuisine derrière elle et la suivis dans le jardin. Muddy s'assit dans l'herbe et je l'imitai, surpris de la trouver humide de rosée.

« Regarde », dit-elle en pointant le doigt vers le ciel.

Je levai les yeux. La lune avait disparu et l'aube approchait – le ciel était rouge carmin. C'était magnifique, romantique même, malgré les circonstances plutôt étranges.

« Quand j'étais au Rwanda, ce ciel m'a souvent fait penser à l'enfer, dit-elle. Je voulais revoir les étoiles et respirer un air qui n'était pas empli de l'odeur de la chair humaine brûlée. Je le souhaitais pour moi, mes voisins et mon pays. »

Elle observa une pause.

« Ne me redemande jamais si j'ai tué. Tu n'en as pas le droit. Je te pardonne, mais c'est seulement parce que tu es un étranger, ajouta-t-elle, tout juste capable de contenir sa colère.

— Je suis désolé, Muddy. Ça n'arrivera plus. »

Elle accepta mes excuses.

« Cette fille blanche, est-ce que tu la connais ? » demandai-je.

J'étais conscient de me montrer injuste, mais j'espérais une réponse qui donnerait enfin du sens à toute cette histoire.

« Non. Jamais vue.

— Est-ce que Joshua est un assassin ? Enfin, le crois-tu capable de tuer ? »

Muddy rit tristement.

« Tu ne comprends toujours pas, hein ? Les survivants sont les pires assassins. Ils savent que la vie ne vaut pas grand-chose, quoi qu'en dise le reste du monde. Donc oui, Joshua est capable de tuer, mais moi

aussi, tout comme n'importe laquelle des personnes qui ont connu le même enfer que nous. »

Silence. Pour la première fois de ma vie, j'entendis le véritable silence. Rien. Pas de voitures, de climatisation ni de chauffage, de sirènes ni d'ivrognes bruyants incapables de rentrer chez eux, pas même le bourdonnement de lampadaires, juste le silence.

« Allez mon gars, je vais t'apprendre un peu de kiswahili, dit Muddy, changeant soudain de sujet. Tu ne peux pas continuer à te promener ici comme un idiot. Il faut que tu parles la langue du peuple. Tu es censé enquêter incognito, non ? »

Son entrain faisait plaisir à voir.

« *Habari ? Sema. Mambo.* »

Je répétais ces mots le mieux possible, mais Muddy rit bientôt aux larmes.

« On dirait une princesse qui demande un verre d'eau, dit-elle. Essaie encore. *Habari ?* : Bonjour, quoi de neuf ? *Sema* : J'ai envie de savoir mais, en même temps, je m'en fiche. *Mambo* : Je ne suis vraiment là que pour me montrer, mais si tu as des infos pertinentes, je t'écoute. »

Je tentai de prononcer les mots comme elle, mais aussitôt, Muddy se tordit de rire dans l'herbe, incapable de reprendre son souffle. Je suppose que son joint n'y était pas pour rien.

« Dis-moi, mon gars, quand je parle anglais, est-ce que j'ai le même accent ridicule que toi ? » demanda-t-elle en s'appuyant sur les coudes.

À ce moment-là, j'eus la certitude que jamais nous ne nous rencontrerions dans des circonstances différentes. C'était aussi simple que ça. Aussi, au lieu de lui répondre, je me rapprochai d'elle et l'embrassai. Tandis que je sentais sa langue chercher la mienne, j'interrompis notre baiser et commençai à l'embrasser dans le cou. Il avait un goût salé. Je continuai à embrasser le moindre centimètre de sa peau nue jusqu'à ce qu'elle me repousse. Je la regardai se lever et tirer son *dashiki* par-dessus sa tête. Grande, nue, ses longues et fines dreadlocks couvrant ses seins, Muddy me fit signe de la suivre. M'empressant de lui obéir, je faillis me prendre les pieds dans mon jean tandis que je retirais péniblement mes vêtements.

À mon arrivée dans sa chambre, j'étais nu comme un ver et n'avais plus qu'une chose en tête : le corps de Muddy. Je ne savais pas à quoi m'attendre – je n'avais pas couché avec une femme depuis longtemps – et mes paumes étaient moites lorsque je les passai sur son corps. Nous étions si pressés de nous embrasser à nouveau que nos dents s'entrechoquèrent et Muddy éclata de rire. Ensuite, je changeai

de position afin qu'elle s'installe sur moi, ses seins caressant mes cuisses et ma poitrine avant qu'elle prenne enfin les choses en main.

Plus tard, alors que je m'assoupissais, Muddy se mit à marmonner en boucle, au beau milieu d'un cauchemar : « *Le mot est chair. Le mot est chair, ne le tuez pas.* »

Je songeai à la réveiller mais, au bout de quelques minutes, son corps se détendit et elle replongea dans un sommeil paisible. Je restai éveillé un moment, flottant entre sommeil et conscience, et laissai mes pensées – mon ex-femme, le blues, Muddy, l'enquête – m'assaillir sans les laisser prendre le contrôle de mon esprit. Et, enfin, je m'assoupis à mon tour.

6. Boueuse, trouble, en anglais. Plus loin, le nom du chanteur Muddy Waters peut donc se traduire par « eaux troubles ».

7. Tunique large aux motifs traditionnels.

8. « Tu ne pourras pas rester chez toi, mon frère. Tu ne pourras pas la brancher, l'allumer et te défiler. Tu ne pourras pas te défoncer à l'héro et échapper à la pub en allant te chercher une bière, parce que la révolution ne sera pas télévisée... »

Combien vaut une mauvaise conscience ?

Réveillé très tôt le lendemain matin, je me glissai sans bruit hors du lit et me rendis dans la cuisine de Muddy. Là-bas, je tentai d'imiter l'omelette de mon ami O mais ne parvins qu'à produire une masse d'œufs anarchique – tant pis. Servie avec des toasts et du café, ça ressemblerait tout de même à un petit déjeuner complet. Lorsqu'il ne me fut plus possible d'améliorer le résultat, j'allai réveiller Muddy, mais elle dormait si paisiblement que je préfèrai laisser refroidir notre petit déjeuner. N'ayant rien à faire, je déverrouillai ses nombreuses portes à barreaux, m'assurai que les chiens étaient bien enchaînés et sortis me promener.

Je trouvai le gardien en train de traire une des vaches de Muddy. Pour son plus grand plaisir, j'essayai de l'aider mais ne parvins qu'à souiller mes chaussures de bouse de vache. Finalement décidé à aller me promener dans le petit verger derrière la maison, je réalisai que je n'avais jamais mangé d'avocat fraîchement cueilli. Le goût des fruits était incroyable ; j'en mangeai tellement que je faillis me rendre malade. Mon petit déjeuner improvisé terminé, je poursuivis ma promenade, nourris les poulets et jouai avec les chèvres. Je ne m'étais pas senti aussi bien depuis des années.

Environ une heure plus tard, Muddy sortit en courant de la maison, mon portable à la main. Une nonne souhaitait me parler, dit-elle. C'était au sujet de Janet. Elle avait tabassé une de ses camarades de classe et la nonne voulait que je lui parle. Je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait lui dire mais je tenais à l'aider. Lorsque j'eus expliqué la situation à Muddy, elle accepta instantanément de m'accompagner.

Une heure plus tard, nous franchissions les portes de l'école alors que les filles profitaient de la récréation du matin. Partout résonnaient les bavardages et les rires ; certaines jouaient à la corde à sauter, d'autres à des jeux de mains dans leurs uniformes aux couleurs vives. L'attitude de Janet qui, après nous avoir vus entrer dans le bureau de la nonne, nous rejoignit à toutes jambes et s'accrocha à moi en sanglotant, tranchait nettement avec celle des autres élèves. Elle devait trouver insupportable que la vie continue pour ses camarades, tandis que pour elle, tout s'était arrêté.

La nonne nous céda son bureau sans un mot. Dès qu'elle referma la porte derrière elle, Janet me lâcha enfin et je pus lui présenter Muddy. Au bord des larmes, je fus soulagé lorsque mon amie se mit à lui parler. Leur conversation me permit de comprendre Muddy un peu mieux. Un beau jour, elle s'était réveillée seule au monde, alors qu'elle avait encore des parents, des frères et sœurs la veille. Toutes deux parlèrent du Rwanda, des connaissances qu'elles pouvaient avoir en commun, de la musique et de la cuisine rwandaises, jusqu'à ce que Muddy en vienne au fait : « Ma sœur, nous vivons dans un pays cruel sur un continent cruel, où personne n'a de deuxième chance. Tu dois décider sur-le-champ si tu préfères vivre ou mourir. Si tu n'es pas pressée de mourir, viens avec nous et je te trouverai un travail de serveuse. Ce sont tes deux options. Il n'y en a pas d'autres ; ni pour toi ni pour moi. C'est une bénédiction d'être toujours en vie, tu ferais mieux d'en profiter. »

Muddy paraissait sévère, mais elle avait raison d'obliger Janet à regarder les choses en face. Elle-même avait dû choisir entre se battre pour rester en vie et se rendre, accepter son échec.

Janet recommença à sangloter. Elle me regarda, et je la dévisageai sans rien dire. Croyait-elle que j'envisageais de l'emmener aux États-Unis ? Elle devait bien savoir que ce n'était pas possible.

« Janet, tu dois faire ton choix tout de suite, lui conseilla vivement Muddy. Lorsque nous quitterons cette pièce, il faudra que tu aies pris ta décision. »

L'adolescente la regarda à travers ses larmes puis leva les yeux vers moi.

« Je reste. Je veux finir mes études », répondit-elle, pleine de bravoure.

Muddy la serra dans ses bras en éclatant de rire et la félicita comme si elle venait de décrocher son bac. Je suppose qu'à un moment ou à un autre, chacun de nous est obligé de prendre sa vie en main ; seulement Janet était contrainte de le faire avant même de savoir que la vie n'est pas qu'un enchaînement d'épisodes traumatisants.

La nonne revint. La récréation était terminée et le cours suivant allait commencer. Mais Janet ne voulait pas lâcher Muddy. Celle-ci dut finalement l'y forcer avec douceur. La nonne ne nous demanda pas ce qui s'était passé. Elle se contenta d'essuyer sans ménagement les larmes de Janet puis elle ouvrit la porte du bureau afin que l'élève puisse retourner en classe, reprendre le cours de sa vie.

« Le jour des visites est le premier samedi du mois, dit-elle à Muddy en regardant Janet s'éloigner. Venez la voir, d'accord ? Ce n'est pas facile pour elle. »

Mon amie acquiesça de la tête avant de lui dire au revoir.

*

Je la déposai chez elle à midi, sous un soleil de plomb. Lorsque j'atteignis Nairobi, j'étais trempé de sueur. Comme il n'y a rien de tel qu'un Fanta pour étancher sa soif, je décidai de m'arrêter au magasin proche de chez O. Il y a des choses que les Américains n'ont plus le droit de faire depuis longtemps – boire un Fanta glacé au goulot d'une bouteille de verre, par exemple. Le seul problème à Nairobi, c'est que les bouteilles sont consignées. Je vidai donc la mienne d'une traite puis la reposai bruyamment sur le comptoir comme si j'étais au bar. Mais alors que j'ouvrais la portière pour grimper dans le Land Rover, une silhouette massive surgit de nulle part. Je reçus un violent coup sur l'arrière du crâne qui ne me laissa même pas le temps de crier.

Lorsque je repris connaissance – avec un horrible mal de tête –, j'étais dans une pièce sombre, solidement attaché à une chaise. La première chose que je remarquai, c'était une odeur de viande pourrie, puis lentement, je pris conscience des voix bruyantes, ivres ou sobres, qui me parvenaient d'un endroit proche. Je n'étais pas bâillonné mais il ne servirait à rien de crier – je devais me trouver dans une pièce à l'arrière d'un bar et il était impossible qu'on m'entende.

Au bout de ce qui me parut une éternité, j'entendis quelqu'un triturer maladroitement des clés puis un cadenas, et la porte s'ouvrit enfin. Pendant quelques brefs instants, j'aperçus la lumière du jour, puis la pièce s'assombrit lorsque la porte se referma. Quelques secondes plus tard, une lumière vive tomba directement sur moi. Mon visiteur tira une chaise et s'assit lourdement. Il était si près de moi que je voyais ses coûteuses chaussures en cuir, ses chaussettes blanches et son pantalon gris, mais son visage se trouvait en dehors du cercle de lumière.

« Qui êtes-vous ? demandai-je rageusement.

— Excusez mes manières, inspecteur Ishmael, dit l'homme, dont l'accent ressemblait beaucoup à celui de Joshua. J'ai tellement pensé à vous ces derniers temps que j'ai l'impression que nous sommes de vieux amis. Je m'appelle Abu. Abu Jamal. »

Il y avait un sourire dans sa voix.

« Qu'est-ce que nous faisons ici ?

— Là n'est pas la question. La question, c'est : pourquoi êtes-vous encore en vie ? Non, ne répondez pas. C'est simple, vous êtes en vie parce que vous êtes encore utile. Dieu ne vous a pas laissé la vie sauve sans raison... »

Je me mis à rire.

« Ai-je dit quelque chose de drôle ?

— Vous êtes prêtre ?

— Non, inspecteur Ishmael, mais je crois bel et bien que Dieu vous a épargné afin de rétablir l'équilibre de notre monde », dit-il mystérieusement.

Une seule personne s'était adressée à moi de cette façon : la personne dont l'appel m'avait amené en Afrique. Soudain, j'étais tout ouïe.

« Oui, répondit-il à ma question muette. C'est moi qui vous ai téléphoné sur l'ordre de monsieur Alexander. Apparemment, vous étiez pire qu'une épine dans le pied comme on dit, et il fallait vous inviter ici afin que nous puissions vous tuer.

— Vous étiez censé vous débarrasser de moi ?

— Oui, mais ce n'est plus important maintenant. Les choses ont évolué... »

L'homme se tut afin d'allumer une cigarette. Je tentai d'apercevoir son visage, mais ses mains en coupe autour de la flamme ne me permirent de distinguer qu'un front dégarni tacheté de gris.

« Inspecteur, permettez-moi d'en venir au fait... Savez-vous combien peut rapporter le poids de la culpabilité de nos jours ? »

Je secouai la tête.

« Disons qu'un génocide fait environ un million de victimes sous les yeux du monde entier. Et disons que le pays dans lequel a eu lieu ce génocide pointe tous ces pays du doigt parce qu'ils ne sont pas intervenus. Combien croyez-vous que vaut leur sentiment de culpabilité ?

— Est-ce que vous parlez toujours par énigmes ? Arrêtez donc de tourner autour du pot !

— Oui, il aurait été dommage de tuer un homme aussi ignorant. Bon, imaginons que vous êtes un homme d'affaires futé qui s'aperçoit que ce sentiment de culpabilité peut lui rapporter gros... Très gros. Imaginons que vous avez le visage blanc, mais que vous trouvez un homme noir, un héros susceptible de vous aider à exploiter la communauté des réfugiés de ce pays qui culpabilise le reste du monde, et que vous ouvrez un centre de réfugiés. Disons qu'ensuite, vous créez une fondation appelée *Never Again* afin d'exploiter le sentiment de culpabilité qu'éprouve la planète entière. »

Il se tut un instant.

« Est-ce que vous me suivez, maintenant ? »

Beaucoup de choses me paraissaient toujours incompréhensibles, mais certains détails commençaient à s'éclaircir. Cet homme était en quelque sorte l'intermédiaire d'une entreprise corrompue à laquelle le centre de réfugiés et la fondation *Never Again* servaient de sociétés-

écrans. Samuel faisait office de caution grâce à sa peau blanche, et le noble Joshua se chargeait de provoquer un sentiment de culpabilité dans le reste du monde. Ensemble, ils tiraient profit du sens moral de la communauté internationale depuis le génocide.

« Joshua est-il le héros que les gens prétendent ? demandai-je.

— J'aurais tendance à le croire après avoir rencontré quelques personnes qui lui doivent la vie, y compris cette magnifique jeune femme avec qui vous avez quitté le Club 680 hier soir. Quand on lui a offert argent et célébrité en récompense de ses bonnes actions, il s'est dit qu'il y avait entièrement droit. C'est Samuel qui a découvert Joshua. Mais qui connaît la vérité ? La réalité dépasse parfois la fiction, non ?

— Joshua a-t-il tué cette jeune femme blanche ?

— Monsieur Alexander et moi étions en quelque sorte associés, inspecteur Ishmael. Mais naturellement, en raison de ma peau noire, je n'étais qu'associé adjoint. Je ne suis donc pas au courant de ces choses. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'il y a ici trois forces à l'œuvre : le centre de réfugiés, la fondation *Never Again* et Joshua. Peut-être que si vous donnez un coup de pied dans la fourmilière, comme on dit, il se passera quelque chose. »

L'homme rit.

« Et puisque vous vous apprêtez à me poser la question, non, je ne l'avais jamais vue avant.

— Quelle est l'ampleur de cette entreprise ?

— Si je vous le disais, inspecteur Ishmael, vous ne me croiriez pas. »

Son portable émit une lueur dans le noir lorsqu'il composa un numéro. Quelques secondes plus tard, entra une espèce de gorille – sans nul doute celui qui m'avait frappé la tête un peu plus tôt – muni d'une mallette qu'il tendit à Jamal.

« Détache-le », ordonna celui-ci.

Le géant s'approcha de moi sans un mot et sortit un long couteau brillant d'une gaine attachée le long de son avant-bras tout en s'avançant dans la lumière. Je paniquai un instant lorsqu'il me contourna afin de se placer derrière moi. Ensuite, je le sentis tirer d'un coup sec sur mes liens ; mes mains et mes jambes se retrouvèrent soudain libres, et une douleur intense me parcourut tandis que le sang affluait dans mes membres.

Le géant parti, l'autre homme alluma les lumières. Jamais je n'aurais imaginé qu'Abu Jamal et moi nous étions déjà rencontrés – et quelques heures plus tôt seulement ! À la fois confus et inquiet, je laissai échapper un bref rire bizarre, un son que je n'avais jamais

produit de ma vie – mélange de surprise totale, véritable joie, peur, indignation et embarras. L'homme assis en face de moi était le domestique de Samuel Alexander. Le vieillard qu'avait insulté O le soir de son suicide.

« Il ne faut jamais se fier aux apparences, dit-il comme si un secret se dévoilait peu à peu sous nos yeux. Prenons notre temps si vous voulez... Vous fumez ? »

Sans attendre ma réponse, il m'alluma une cigarette. Je remarquai que mes mains tremblaient au moment de la prendre. Ce n'est pas que je craignais pour ma vie, mais plutôt que j'avais peur de ce que j'ignorais – j'allais vraiment de surprise en surprise.

« Je crois bien que nous allons parvenir à un accord », ajouta Jamal.

Il ouvrit la mallette apportée par le géant et me tendit un dossier épais.

« Je vous en fais cadeau, inspecteur Ishmael. Vous y trouverez tout ce que vous avez besoin de savoir. »

Je l'ouvris et jetai un coup d'œil à son contenu – des lettres, des documents du centre de réfugiés, ainsi qu'un registre mentionnant des centaines de noms.

Je levai les yeux vers lui, affolé.

« Est-ce que vous avez tué Samuel ?

— Non, j'étais allé récupérer ces documents chez lui. Votre collègue et vous m'avez interrompu.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— J'avais besoin de réfléchir. Comme vous le savez sans doute, les choses évoluent très vite par ici. Et je devais décider quoi faire de vous maintenant que Samuel était parti. Vous me comprenez certainement. »

Il prononça ces mots d'un ton qui suggérait que j'aurais dû le deviner aisément.

« Mais qu'est-ce que vous gagnez dans tout ça ? lui demandai-je.

— Je souhaite qu'il ne reste plus que moi. La mauvaise conscience des autres va continuer à me rapporter gros et il est temps que je fasse bon usage de cet argent. Je suis riche. Il est l'heure de passer à la phase deux : la constitution d'un patrimoine. Mais ne vous faites pas d'illusions, inspecteur Ishmael, je vous liquiderai si besoin est.

— Et la fondation ? Vous en voulez une partie ?

— Le centre de réfugiés est la fondation de la fondation. »

Il rit à sa propre blague.

« Celui qui dirige le centre a le contrôle de la souffrance, et celui qui a le contrôle de la souffrance maîtrise le sentiment de

culpabilité... Vous voyez où je veux en venir ?

— Quelle merde ! Écoutez-moi bien : toutes ces conneries n'ont rien à voir avec mon boulot. Je veux juste découvrir qui a tué cette fille. »

Jamal rit de nouveau puis, le sourire aux lèvres, il tendit la main et serra la mienne comme si nous concluions un gros marché.

« Certains vous prennent peut-être pour un simplet, mais je trouve que vous faites preuve d'une détermination singulière, dit-il. Têtu comme une mule, comme on dit. Dommage que je ne puisse pas vous aider dans votre enquête, mais chaque petit détail compte.

— Dites-moi, Jamal, avez-vous tué Samuel ? lui redemandai-je en le regardant dans les yeux.

— Et masqué le meurtre en suicide ? »

Il médita un instant.

« Non. J'aimais bien Samuel... Autant qu'on peut aimer un complice.

— Alors pourquoi s'est-il suicidé ?

— Le travail que nous faisons n'est pas facile, inspecteur Ishmael. Quand on n'est pas assez prudent, il nous rattrape. Chacun de nous a un certain passé. Et nous fréquentons des milieux très hostiles. Je suis navré de ne pas pouvoir vous aider davantage dans votre enquête », dit-il en prenant un air confus avant de se tourner pour partir.

Je le regardai se diriger vers la porte. Avant de sortir, il ouvrit la mallette, la déposa doucement sur le sol, puis il disparut.

Dès que je parvins à me lever, je marchai jusqu'à la petite valise. À l'intérieur se trouvaient mon arme, toujours chargée, mon portefeuille, mon badge, mon portable et mes clés de voiture. Ouvrant la porte, je découvris que je me trouvais au beau milieu d'un marché de viande – d'où l'odeur. Seuls quelques petits bars interrompaient les rangées infinies d'étals. Pour les Kenyans, c'était le paradis du *nyama choma*. Je choisis un stand au hasard et utilisai son téléphone pour appeler O, lui indiquer où j'étais et ce qui s'était passé.

Après avoir conclu mon récit en lui expliquant où j'avais laissé le Land Rover, je commandai deux kilos de *nyama choma* et deux Tusker – l'une pour moi, l'autre pour O lorsqu'il arriverait. Puis, les mains tremblantes, j'ouvris le dossier, bus une gorgée de bière et commençai à parcourir les documents.

*

Combien peut rapporter une mauvaise conscience ? Des millions, a priori. Le registre dressait la liste des dons reçus et des sorties d'argent. Les donateurs étaient toutes sortes d'organisations – les Nations unies, la Banque mondiale – et toutes sortes de gouvernements aussi, de la Grande-Bretagne à la Syrie. Les fondations

Ford, Rockefeller, Bill & Melinda Gates avaient aussi effectué des dons, tout comme certaines personnalités de Hollywood et stars du sport. Tous les fortunés de ce monde mettaient la main à la poche. La communauté internationale essayait de se donner bonne conscience. Pour ce faire, elle était prête à payer près de soixante-dix millions de dollars par an.

À la page des bénéficiaires, je compris mieux comment fonctionnait toute l'affaire. Admettons que Shell ait dix millions de dollars d'impôts à payer. L'entreprise pouvait en toute légalité remettre cette somme à une œuvre caritative – ce qui lui évitait de payer des impôts tout en se faisant de la publicité et en suscitant la sympathie du public. Mais dans le cas présent, Shell donnait les dix millions de dollars à la fondation *Never Again*, qui à son tour remettait six millions au conseil d'administration de Shell et gardait les quatre millions restants. Les six millions atterrissaient directement sur les comptes privés du conseil et les quatre millions sur ceux de Samuel Alexander et ses subalternes. Cette mécanique bien huilée générait chaque année tant de millions au profit des PDG et philanthropes aisés que tout paraissait parfaitement légal. Les riches avaient trouvé le moyen de se rembourser eux-mêmes.

Et l'argent offert par les personnes honnêtes, celles qui donnaient afin d'offrir sa scolarité à un orphelin du génocide ? La somme de ces petits dons s'élevait aussi à plusieurs millions – et l'argent récolté n'allait pas à l'aide aux réfugiés. Sur le papier, il servait à acheter des voitures et des maisons pour le centre de réfugiés mais en réalité, on l'utilisait sûrement pour s'attirer les bonnes grâces des puissants, convaincre les hommes politiques de garder le silence ; il finissait ainsi sur des comptes privés. Il était évident que pas un dollar n'était remis aux réfugiés que j'avais vus à Mathare.

Les noms africains apparaissant sur le registre du personnel m'étaient totalement inconnus. Je passai donc aux lettres et e-mails en attendant O. Ces messages venaient des quatre coins du monde. Afin de rafler tous ces millions, la fondation *Never Again* et le centre de réfugiés avaient dû ouvrir de petits bureaux partout où on trouvait des réfugiés rwandais. Et dans certains de ces endroits, leurs représentants avaient conclu des marchés qui, pour une raison ou une autre, avaient mal tourné. Dans certains e-mails, ces représentants exigeaient de l'argent et menaçaient de rendre l'affaire publique s'ils ne voyaient rien venir. Il y avait aussi les e-mails de plusieurs PDG demandant leur part. Leur style était poli mais il était impossible de ne pas percevoir leur ton menaçant – l'un d'eux terminait par cette phrase : *l'hospitalité engendre l'hospitalité*. Dans un autre e-mail, Joshua rappelait avec

froideur à Samuel que l'honneur comptait aussi pour les voleurs et que les CINQ CENT MILLE tardaient à venir. Samuel Alexander arnaquait-il les autres arnaqueurs ?

Quoi qu'il en soit, une chose était claire : le centre de réfugiés et la fondation *Never Again* s'étaient trop dispersés. La dégringolade était presque inévitable. Était-ce la raison pour laquelle Samuel s'était suicidé après avoir laissé un mot d'excuse à Joshua ? Maintenant que Samuel était mort et Joshua susceptible de purger une peine de prison en Amérique, Jamal espérait-il ressusciter le centre de réfugiés afin de servir ses intérêts ? Et quel était le rapport de ces magouilles avec la jeune femme blanche ? Était-elle simplement tombée sur des éléments compromettants ?

« Je te cherche partout et pendant ce temps-là tu te goinfres de *nyama choma* ! » s'écria O avec incrédulité en tirant une chaise.

Il saisit sa Tusker sur le comptoir.

Je lui montrai la bosse derrière ma tête et lui fournis les détails que j'avais omis au téléphone – ceux de notre visite à Janet et la véritable identité du domestique de Samuel, entre autres.

« Merde, je savais bien que quelque chose clochait chez ce vieux, il était incapable de ravalier sa fierté, dit O dans l'espoir de justifier son erreur de jugement.

— Ce n'est pas grave, dis-je en poussant le registre vers lui sur le bar. En revanche, voilà du lourd... Jette un œil à ce truc.

— Cette chose-là, c'est notre condamnation à mort, dit O en lisant les noms sur la page des bénéficiaires. Celui-ci, c'est notre ministre de la Sécurité intérieure, et lui, un membre du Parlement... »

Il poursuivit sur le même ton en suivant la liste des noms.

« Ça veut dire que nous devons agir vite.

— Que suggères-tu ? » me demanda O.

Il était temps de mettre le feu aux poudres. Mon raisonnement était très simple : qu'on soit bon tireur ou non, on finit toujours par se prendre une balle quand on reste au milieu de la fusillade. Nous n'échapperions pas éternellement à la mort. Nous devons fournir aux personnes impliquées une autre source de préoccupation.

« Il faut que nous les frappions où ça fait le plus mal, dis-je à O, essayant de faire preuve d'optimisme. Nous allons nous en prendre à leur réputation. Si nous parvenons à ébruiter l'affaire, ça nous offrira une certaine protection. »

O nous conduisit à son bureau d'où j'appelai le chef, lui expliquai la situation et lui faxai les documents.

« Oh, bon sang, cette affaire me fait presque regretter nos bons vieux crimes intracommunautaires, dit le chef quand il me rappela

vingt minutes plus tard. Écoute, Ishmael, cette histoire doit nous faire tomber tous les deux ? Eh bien, soit. Mais fais en sorte que nous ne tombions pas pour rien. Même si je te soutiens, tout ce que tu as là, ce sont les documents que t'a remis une personnalité du crime africain. Nous allons affronter le pouvoir lui-même... Est-ce que tu me comprends bien ? »

Il marqua une pause.

« Il faut que nous établissions un lien entre toute cette merde et la jeune fille blanche. Tu veux faire tomber ces types ? Alors trouve ce qui les lie à elle... Le fantôme de cette fille n'a pas fini de faire du raffut. »

Je comprenais ce qu'il voulait dire – la colère provoquée par sa mort était telle qu'aucune des personnes impliquées dans son meurtre ne s'en sortirait indemne, quel que soit son statut. La fondation *Never Again* et le centre de réfugiés s'effondreraient une fois que la jeune femme blanche serait identifiée comme leur victime. Étions-nous en train de jouer avec la notion de race ? Le calcul était simple : un million de vies menacées n'avaient pas convaincu le monde, y compris les pays africains, d'intervenir, mais la mort d'une jolie blonde les ferait assurément réagir. Nous n'avions pas inventé cette équation, nous l'avions trouvée telle quelle. Et nous allions l'utiliser pour que justice soit faite.

« Ah, au fait, Ishmael ?

— Oui, chef ?

— Ramène vite tes fesses noires. Les choses sont en train de nous péter à la gueule et je suis en première ligne », dit-il avant de raccrocher.

Au moins, j'avais son soutien. Peut-être qu'il s'était finalement lassé du jeu politique et tenait à agir pour de bon cette fois.

Le chef étant de mon côté, j'appelai Mo et lui faxai les documents. J'attendis une dizaine de minutes puis la rappelai.

« Tu as bien reçu les infos pour ton futur Pulitzer ? demandai-je, soucieux de ne pas plomber l'ambiance.

— Ouais... Deux jours. Donne-moi deux jours, répondit-elle d'un ton sérieux. Il me faudra bien ça pour mettre de l'ordre dans ce merdier. J'ai envie de faire des recherches sur *Never Again*. Cette fondation craint vraiment.

— Adresse-toi à mon chef si tu as besoin de quoi que ce soit. Dis-lui que tu l'appelles de ma part.

— Ça marche... »

Un bref silence s'écoula.

« Tâche de nous revenir en vie, chéri, compris ? » ajouta-t-elle.

Nous devions tenir deux jours. Dès que l'article serait publié, nous serions plus en sécurité. Cependant, tout le monde aurait soudain peur de nous parler. Il fallait donc que nous provoquions aussi quelque événement pendant ces deux jours. Il était vingt et une heures. Je continuai à discuter de l'affaire et de ce que nous allions faire ensuite avec O.

« Je n'arrête pas de repenser à Madeline. Écoute, mec, elle connaissait Samuel Alexander et elle connaît Joshua. C'est elle, le lien ! Elle sait forcément des trucs, dit-il finalement.

— Je lui en ai parlé hier soir... Mais elle ne sait rien.

— Tu veux dire que tu l'as interrogée ? demanda O d'un ton sceptique. C'était avant ou après ? »

Je lui lançai un regard furieux, mais au fond de moi, je savais qu'il avait raison.

« Tu es en train de tout mélanger, mon frère, c'est tout ce que je dis. Peut-être qu'elle ne nous cache rien, peut-être que si. Peut-être qu'elle ignore détenir des informations utiles pour nous. Sers-toi de ta tête, mec. Il faut qu'on lui parle. »

*

Nous arrivâmes chez Madeline vers vingt-deux heures trente. Elle était en pyjama, prête à se coucher, et ne parut pas vraiment ravie de nous voir, surtout lorsqu'elle apprit la raison de notre visite.

« Écoute, Madeline, je ne dis pas que tu nous caches quelque chose, tenta de lui expliquer O. Mais tu es la seule personne que nous avons rencontrée à avoir connu à la fois Joshua et Samuel.

— Ton copain est un sale con, dit Muddy en se tournant vers moi. Premièrement, je ne connaissais pas Joshua si bien que ça...

— Je ne dis pas que tu couchais avec lui, protesta O.

— Il a raison, Muddy. Nous ne prétendons pas que tu es mêlée à quoi que ce soit, mais il se peut que tu saches des choses sans même...

— Comme quoi ? me coupa-t-elle sèchement.

— Nous avons passé toute une journée à Mathare à essayer de trouver quelqu'un qui aurait pu connaître Joshua, mais personne n'a rien voulu nous dire. Les gens n'admettaient même pas qu'ils connaissent le centre de réfugiés. Pourquoi ça ? » demandai-je d'un vrai ton de flic.

Muddy porta les mains à son visage.

« Je n'en sais rien... Peut-être que quelqu'un les avait menacés.

— Et la fondation *Never Again* ? demandai-je.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? Le centre de réfugiés est le bras gauche, et la fondation le bras droit d'un même corps.

— Quel rapport entretient Joshua avec les femmes ? enchaînai-je.

— Il avait une prédilection pour les filles de son école, répondit-elle amèrement, mais aujourd'hui... Je n'en ai aucune idée. »

O ouvrit la mallette puis lui tendit les lettres et le registre. Muddy le regarda avec étonnement et commença à feuilleter le courrier. Au fil de sa lecture, elle laissa échapper quelques sifflements surpris. Au bout d'un moment, elle posa les lettres et commença à examiner le registre. Mais à chaque page qu'elle tournait, ma déception augmentait – il était clair que Muddy ne savait rien qui nous soit utile. Je marchai jusqu'à la fenêtre de la cuisine puis, le regard perdu au loin, je réfléchis aux autres endroits où nous pourrions enquêter.

« Kokomat, regardez... Kokomat apparaît sur la liste ! » s'écria soudain Muddy, tout excitée.

Je retournai en hâte dans la salle à manger. Elle pointait un nom du doigt : la chaîne de supermarchés Kokomat. La fondation *Never Again* lui avait remis un million de dollars.

« Et alors ? s'étonna O. Ce n'est pas la seule entreprise kenyane de la liste.

— Et ça se prend pour un putain de détective ! »

Muddy leva les yeux au ciel.

« Kokomat est l'une des plus grandes chaînes de supermarchés à Nairobi ! Elle devrait donner de l'argent à la fondation, pas en recevoir. »

Nous étions toujours perplexes.

« En plus, elle appartient à une coopérative de femmes rwandaises, expliqua Muddy. On les paie pour qu'elles gardent le silence au sujet de quelque chose. »

Enfin une piste ! Lorsque mon amie se leva, je l'embrassai fougueusement. Nous accompagnerait-elle au siège de Kokomat afin de nous aider à découvrir où habitaient ces femmes ? lui demanda O. Muddy accepta et alla enfiler un pull léger. Ensuite, chacun de nous grimpa dans le Land Rover.

*

Le portail massif du siège social de Kokomat était fermé, ce qui n'était pas surprenant compte tenu de l'heure. Sans se laisser décourager, Muddy descendit du Land Rover et aborda le vigile. Elle bavarda avec lui pendant quelques secondes puis chercha de l'argent dans sa poche arrière, et ce qui était visiblement un joint. Elle revint quelques minutes plus tard avec tous les renseignements nécessaires – les propriétaires vivaient à Muthaiga. *Évidemment*, pensai-je : ce quartier puait le fric à plein nez.

Il était près de minuit mais nous ne pouvions pas attendre jusqu'au matin. Vingt minutes plus tard, nous arrivions à Muthaiga. O présenta

son badge portait après portail, jusqu'à ce que nous nous trouvions enfin à l'adresse qu'on nous avait donnée. D'après Muddy, mieux valait qu'elle se présente seule. Tout comme O, j'acceptai à contrecœur. Elle connaissait ce monde de l'intérieur après tout, même si elle semblait lui être parfaitement étrangère.

Une femme d'âge mûr ouvrit la porte d'entrée puis Muddy et elles bavardèrent avec animation pendant une dizaine de minutes. Ensuite, mon amie nous lança un regard par-dessus l'épaule et entra dans la maison. Une demi-heure s'écoula, puis, au moment où je m'apprêtais à partir à sa recherche, une Mercedes-Benz noire avec chauffeur s'arrêta devant la propriété. Quatre autres suivirent et de chaque véhicule sortit une femme d'âge mûr, vêtue d'une tenue africaine longue et ample. *Ces personnes habitent toutes à Muthaiga*, supposai-je en regardant Muddy et la propriétaire de la maison accueillir les nouvelles venues.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? s'écria O.

— C'est ton pays : à toi de me le dire ! répondis-je, tout aussi intrigué que lui.

— C'est peut-être mon pays, mais ici nous sommes tous deux étrangers », ricana-t-il.

Encore une trentaine de minutes s'écoulèrent, puis la porte d'entrée s'ouvrit et la propriétaire des lieux nous invita à entrer. Elle nous conduisit au salon où se trouvaient les cinq femmes et Muddy – qui faisait un peu tache avec son jean et ses dreadlocks. La propriétaire se présenta. Elle se nommait Mary Karuhimbi et venait du Rwanda. Elle était la directrice générale de Kokomat (les cinq femmes étaient les cadres les plus haut placées de la chaîne de supermarchés). Mary Karuhimbi nomma ensuite ses parents et grands-parents ainsi que son clan. Tout le monde l'imita, même O. Lorsque vint mon tour, je leur donnai les noms de mes parents, grands-parents et m'excusai de ne pas avoir de nom de clan. Mme Karuhimbi agita la main.

« Pas la peine de vous excuser. Parfois, les frères et sœurs ont des pères et mères différents. »

Mary Karuhimbi adressa ensuite un signe à Muddy afin qu'elle traduise ses paroles. J'étais rongé par le trac. Nous avions enfin mis le doigt sur quelque chose !

« Ma fille – oui, je peux l'appeler ainsi – dit que vous avez sauvé une jeune femme au péril de vos vies à Mathare. Nous vous en remercions, car c'est l'une des nôtres. Nous avons une dette envers vous. Nous allons vous rendre la pareille ce soir en vous révélant la vérité.

» Ma fille dit aussi que cet homme, Joshua Hakizimana, pourrait

bien avoir assassiné une jeune femme blanche. Et que vous, ce fils que nous avons perdu depuis longtemps, cherchez à obtenir justice pour elle. Nous vous en remercions également. Peu importe qu'elle soit des nôtres ou des leurs. Toute jeune vie est importante car elle représente l'avenir. À nos yeux, c'est l'une des nôtres qui vient de mourir.

» Enquêteurs Ishmael et Odhiambo, nous nous sommes entretenues... Nous avons même échangé des mots durs. Nous avons cependant conclu que même si c'était Jésus qui avait commis un tel crime, il nous faudrait parler. »

J'échangeai un regard avec O qui connaissait aussi mal que moi le protocole. Devions-nous les remercier ? Toutefois, avant qu'aucun de nous ne parvienne à trouver le courage de dire quelque chose, la femme poursuivit, imitée par Muddy qui s'efforça de traduire ses paroles le plus rapidement possible.

« Vous désirez donc tout savoir sur Joshua le héros ? »

Mary Karuhimbi cracha sur le carrelage immaculé.

« Eh bien, c'est ça Joshua, votre héros », dit-elle avec colère en pointant son crachat du doigt.

C'était étonnant. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle nous chante ses louanges, mais pas non plus à ce qu'elle exprime une telle haine.

« Nous venons toutes du même village. Nous sommes des survivantes... Mais parfois, je me sens si apathique que je ne sais plus très bien si je suis encore en vie. Une souffrance telle que la nôtre relève-t-elle de la rédemption ? L'enfer peut-il être encore plus douloureux ? Ah, le paradis vaut-il même la peine d'endurer autant ? »

Faute de savoir quoi dire, chacun de nous se contenta de hocher la tête afin qu'elle poursuive.

« Lorsque la rumeur s'est mise à courir qu'un directeur d'école avait transformé son établissement en refuge, nos cœurs se sont remplis d'espoir. La violence s'étendait comme une inondation. Quand elle a atteint les abords de notre village, nous avons décidé de partir à la recherche d'un endroit plus sûr. Ayant entendu parler de l'école de Joshua Hakizimana, nous avons naturellement choisi de nous y rendre. Nous étions environ deux cents, et comme nous ne pouvions pas partir tous en même temps, à l'aveuglette, nous avons envoyé mon fils en éclaireur afin qu'il trouve le chemin de l'école, parle au directeur et lui explique que nous avons besoin de son aide. Mon fils n'est pas revenu avant trois jours, mais à son retour, il avait exactement ce que nous espérions : l'autorisation du directeur et une carte qui nous indiquait le chemin.

» Il nous a prévenus que ce ne serait pas facile. Nous devrions traverser la forêt et nous cacher des personnes que nous risquions de

croiser. Et dans le cas où on nous arrêterait, nous devrions, comme le directeur l'avait expliqué à mon fils, dire aux bouchers : "Nous sommes les enfants de Moïse." Ensuite, les flots de la violence se diviseraient. Le directeur avait même remis une liasse de francs à mon fils pour nous permettre de payer notre passage au cas où le code secret ne fonctionnerait pas. Joshua Hakizimana nous avait offert une porte de sortie ; nous ne le décevrons pas.

» Nous avons rassemblé nos personnes âgées, nos malades et nos enfants et avons entamé notre périple. Nous progressions lentement. Nous ne parvenions à parcourir qu'une quinzaine de kilomètres par jour, mais nous continuions à avancer. Puis enfin, nous avons aperçu l'école. Elle se trouvait au sommet d'une colline, à environ une demi-journée de marche d'où nous étions. Mais avant d'arriver là-bas, nous sommes tombés dans un piège. Nous aurions dû nous en douter... Pourquoi y avait-il cette clairière au beau milieu de la forêt ? Mais nous étions si contents, et surtout, nous étions sûrs de pouvoir nous fier à la carte dessinée de la main même du directeur.

» Nous étions soudain entourés de jeunes hommes qui, quelques jours plus tôt, m'auraient appelée "mère". Ils ont demandé qui était le chef et j'ai levé la main. À mon tour, j'ai voulu savoir qui était leur chef et un homme s'est avancé. Il tenait sa machette comme s'il se rendait simplement sur son lopin de terre pour jardiner. "Nous sommes les enfants de Moïse", lui ai-je chuchoté.

» Il m'a demandé de répéter ces mots à haute voix car il n'avait rien à cacher à ses troupes. "Nous sommes les enfants de Moïse", ai-je déclaré. Là-dessus, tous se sont mis à rire.

» Ne sachant pas comment réagir, j'ai rassemblé tous les objets de valeur que nous transportions et lui ai offert en plus l'argent de l'école. Il a pris nos bijoux en me remerciant. Ceux-ci seraient très jolis aux cous de leurs épouses au sang pur, a-t-il dit. Ensuite, il a pris la liasse de billets et, l'espace un instant, j'ai bien cru qu'ils allaient nous laisser partir. Mais les paroles qu'il a finalement prononcées alors que nous rassemblions nos affaires nous ont stoppés net.

» "Le vieux utilise toujours la même liasse", a-t-il dit à ses complices. De nouveaux rires ont fusé et les jeunes hommes qui nous encerclaient se sont légèrement rapprochés ; certains levaient leurs machettes en l'air. "Mon fils, qu'est-ce que tu veux dire ?" ai-je demandé.

— Comment je pourrais être ton fils, vieille chienne ?" Il m'a ri au nez. "Comment ton sang pourrait couler dans mes veines ? Tu es tout juste bonne à laver les pieds de ma mère, tu m'entends ?"

» Je me suis confondue en excuses. Je n'avais plus aucune fierté. Je

voulais juste sauver la vie de mes enfants. “Le directeur utilise du miel pour piéger les fourmis”, a-t-il dit en agitant les billets en l’air.

» Plus le cercle se refermait, plus nous nous serrions les uns contre les autres. Je me suis tournée vers mon fils. Je voulais attirer son regard afin de lui faire comprendre que je l’aimais, mais il était trop effrayé pour détacher les yeux des jeunes hommes. À présent, presque tout le monde criait : “Nous sommes les enfants de Moïse ! Nous sommes les enfants de Moïse !”

“Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas, ai-je hurlé au jeune homme qui se trouvait face à moi.

— Tu ne comprends pas ? Alors va te renseigner en enfer !” a-t-il répondu.

» La dernière chose dont je me souviens, c’est de l’éclat du métal de sa machette. »

Mary Karuhimbi retira son foulard afin de nous montrer la cicatrice qui longeait le côté de sa tête, si profonde qu’aucun cheveu n’y avait repoussé.

« Mon fils ne s’en est pas sorti... traduisit Muddy, la voix brisée par l’émotion. L’école était le miel, nous étions les fourmis. Nous ne sommes qu’une poignée, laissées pour mortes, à avoir survécu. »

C’était parfaitement logique. Le Schindler noir, comme l’avaient surnommé les médias, avait sauvé quelques personnes histoire d’appâter les habitants de villages entiers cherchant refuge. C’était un traquenard de génie, car qui aurait imaginé qu’on puisse se montrer aussi cruel ? Certainement pas un homme qui, quelques semaines plus tôt, assurait encore l’éducation des enfants du coin ! J’en avais croisé des violeurs et des assassins, mais ils n’arrivaient pas à la cheville de ce type-là. Pour agir comme Joshua, il fallait avoir un cœur froid, empli de mépris pour les autres. Et il fallait une volonté de fer non seulement pour continuer à vivre, mais pour profiter de la vie de surcroît. Comment un être humain, après avoir massacré des milliers de personnes, pouvait-il continuer à vivre, et même à s’épanouir, comme lui ? Maintenant que je commençais à le cerner, j’étais certain qu’il avait tué la jeune femme blanche. Il ne me restait qu’à découvrir pourquoi.

Je me précipitai dehors pour vomir mais ne parvins qu’à hoqueter en vain. Alors que j’essayais de me ressaisir, appuyé au mur de la maison, me revinrent les paroles de lord Thompson : “Pour capturer les fourmis, on utilise du miel”, avait-il dit juste avant d’être abattu par O. “On utilise du miel pour capturer les fourmis.” Était-il au courant ? Était-ce ce qu’il essayait de nous dire ? Le fait que Mary Karuhimbi et lui utilisent les mêmes mots ne pouvait tout de même

pas être une simple coïncidence !

Lorsque je retournai dans le salon, les femmes sanglotaient sans bruit. O était assis, la main posée sur celle de Mary Karuhimbi.

« Mère, comment se fait-il que tu ne l'aies pas dénoncé lorsque tout a été terminé ? demanda-t-il.

— Mon fils, qui nous aurait crues ? traduisit Muddy. J'avais été témoin de sa cruauté, mais pouvais-je la démontrer devant un tribunal ? Nous avons cru mourir le jour où nous sommes allées à la fondation et où il a acheté notre silence. Certes, nous pouvions aider beaucoup de gens avec cet argent, et c'est ce que nous avons essayé de faire, mais voilà qu'une nouvelle personne est morte à cause de nous. »

Elle attendit que les autres femmes acquiescent de la tête.

« Inspecteur Ishmael, nous voulons vous engager, poursuivit finalement Mary Karuhimbi en regardant dans ma direction, alors que chaque femme sortait de son sac à main plusieurs grosses liasses de billets de cent dollars. Voici trois cent mille dollars. »

Elle empila soigneusement l'argent sur la table basse devant moi.

« Vous avez notre bénédiction. Faites que ce monstre cesse de fouler le sol de cette Terre. »

Quelques milliers de dollars déboursés de cette façon m'auraient paru gérables. Mais trois cent mille, c'était une somme à la fois beaucoup plus effrayante et beaucoup plus tentante. N'importe quel policier, quand on lui offre un pot-de-vin, prend le temps d'y réfléchir – deux mille dollars, il est probable que personne ne l'apprenne jamais ; trois cent mille, ça vaut le coup de prendre un risque. Je songeai à tout ce que je pourrais faire avec cet argent. Je m'achèterais une maison et il me resterait quand même un paquet de fric. Muddy et moi pourrions quitter le Kenya et nous installer sur une île dont je n'avais jamais entendu parler. Mais ce qu'on me proposait là, ce n'était pas un pot-de-vin ordinaire, si tant est qu'une telle chose existe – un million de personnes étaient mortes et il n'était pas question que je sois lié à un nouveau secret concernant le génocide.

« Il est temps de briser ce cycle, dis-je en secouant la tête. Je vous jure que je le ferai arrêter pour le meurtre de cette fille blanche. Mais une chose est sûre, je ne tuerai pas pour de l'argent. »

Les femmes regardèrent O qui, après un silence, sourit et déclina leur offre à son tour.

« Dans ce cas, mes fils, vous avez obtenu ce que vous étiez venus chercher, dit Mary Karuhimbi en se levant pour nous raccompagner. Maintenant, vous connaissez le vrai Joshua. »

Sur le seuil, elle nous serra brièvement dans ses bras, O et moi,

mais elle étreignit Muddy un long moment. Je me demandai comment une personne qui avait été atteinte et meurtrie à ce point pouvait rester aussi digne et aimante.

Muddy finit par s'écarter d'elle, la remercia et il fut pour nous temps de partir.

Alors que nous roulions vers la maison de Muddy, je dis pour plaisanter que Mary Karuhimbi me rappelait ma mère.

« Est-ce aussi une femme corrompue ? » demanda Muddy, au grand amusement de notre ami O.

Mais je devinais qu'elle leur rappelait leurs mères aussi. On a beau être endurci par la vie, il arrive que les endroits où on se sentait jadis aimé, au chaud et en sécurité, nous manquent – il est toutefois possible qu'un tel endroit n'ait jamais existé et que nous l'ayons imaginé.

*

« Tu savais que son nom, Hakizimana, signifie *Dieu sauve* ? Tu parles d'une ironie », dit Muddy amèrement.

Nous traînions paresseusement au lit, nos doigts entrelacés.

« Est-ce que tu t'en doutais ? lui demandai-je.

— Non, mais tout est plus clair maintenant. Je l'ai toujours trouvé... »

Elle n'acheva pas sa phrase, mais je sus exactement ce qu'elle voulait dire.

« Je comprends pourquoi tu n'as pas accepté ce pot-de-vin, dit-elle quelques minutes plus tard. Tu as raison, cet argent est taché de sang, mais il faut que tu agisses au sujet de Joshua. »

J'étais d'accord. Cependant, à moins que je parvienne à établir un lien entre la jeune femme assassinée et lui, il avait toutes les chances de s'en tirer une fois de plus. Ça faisait presque une semaine que j'étais au Kenya et j'ignorais toujours qui était cette fille. En revanche, ce que j'avais appris risquait de l'embêter – je savais maintenant qui il était et ce qu'il avait fait au Rwanda.

J'en discutai avec Muddy puis appelai O. Tous deux étaient d'accord – je n'avais plus rien à faire au Kenya, il était temps que je rentre aux États-Unis. C'était Joshua qui détenait la clé de l'énigme. Je téléphonai au chef avec le fixe de Muddy et lui expliquai la situation lorsqu'il me rappela. Après avoir écouté mon rapport, il admit que seul Joshua pourrait nous livrer les éléments qui nous manquaient et m'assura qu'il m'achèterait un billet de retour pour le lendemain après-midi. Pas le temps de réfléchir à ce que l'Afrique représentait désormais pour moi. J'avais toujours un meurtre à résoudre – une piste m'avait mené sur le continent africain, et l'heure était venue

d'essayer de faire parler mon principal suspect.

Avec un peu de chance, Muddy et moi trouverions une solution. Nous devions simplement garder le contact. En fait, avec Skype, les e-mails et l'avion, ce serait comme si elle se trouvait dans l'État voisin. Si c'était que nous souhaitions tous les deux, nous nous débrouillerions pour que notre histoire fonctionne.

*

Juste avant neuf heures, O frappa à la porte de Muddy. Je ne m'attendais pas à le voir avant midi, mais il voulait me faire découvrir le pays masai avant que nous partions pour l'aéroport. Je ne protestai pas – j'allais finalement pouvoir jouer les touristes. Pas de petit déjeuner, juste un baiser rapide de Muddy, et j'étais de retour dans le Land Rover.

Tandis que nous avançons vers le portail de la maison, le guitariste de Muddy arriva en sens inverse au volant d'une Toyota déginglée, sa guitare sur la banquette arrière. O se rangea afin de le laisser passer. Arrivé à notre hauteur, le guitariste s'arrêta pour discuter avec nous une minute. Alors que nous nous éloignons, je réalisai que je l'enviais. Sa vie n'était qu'expression et passion, tandis que le but de la mienne était de m'assurer que les morts aient le dernier mot – qu'ils obtiennent justice. *Enfin, sans des personnes comme O et moi, il ne pourrait pas y avoir de gens comme lui*, conclus-je pour me consoler.

La voiture traversa Limuru puis Nairobi, dépassa l'aéroport et, environ une heure plus tard, pénétra dans le pays masai. De temps en temps, nous croisions de jeunes garçons, tout à fait semblables à ceux des magazines, qui menaient leurs troupes le long des routes. Nous nous arrêtrâmes finalement dans un village. Ici, de jeunes hommes masai s'affairaient, vêtus de tissu rouge, les cheveux tressés et teints eux aussi en rouge. Plus grands que le Kenyan moyen, ils faisaient à peu près tous ma taille – la seule différence, c'était que je paraissais énorme à côté d'eux. En réalité, c'est leur minceur qui donne aux Masai l'air particulièrement grand. Comme on pouvait s'y attendre, des touristes blancs les photographiaient et distribuaient tour à tour bonbons et argent.

« J'ai lu un article dans le *Daily Nation* il y a quelque temps sur une femme kenyane partie faire du tourisme en Inde, me raconta O alors que nous observions ces Blancs. Quand je pense qu'elle avait choisi l'Inde alors qu'elle aurait pu prendre du bon temps aux Bahamas... Enfin bref, dans les villages indiens qu'elle avait traversés, les gens n'avaient jamais vu de Noirs, encore moins une touriste noire avec des dreadlocks. Une foule la suivait en permanence ; certains touchaient sa peau, d'autres tiraient sur ses dreads. Elle était devenue l'attraction

touristique, et les villageois, les touristes. C'est presque pareil ici, dit-il en pointant du doigt les Blancs qui riaient et adressaient des signes aux Masai, qui de leur côté les observaient avec amusement. Non, mais regarde-moi ça ! »

Nous continuâmes à marcher jusqu'à ce que nous arrivions à une hutte de terre, une *manyatta*. Sa forme m'évoquait davantage un camping-car en argile sans roues, mais je m'abstins de le dire à O. Le chaos urbain et la pauvreté, voilà ce qui me parlait – aussi extrêmes qu'ils pouvaient paraître au Kenya, ils ne m'étaient pas étrangers. Ici, pour la première fois de ma vie, j'étais confronté à une culture totalement différente de la mienne – que j'avais, entre parenthèses, beaucoup de mal à définir. C'est vrai, mon premier réflexe ne fut pas de prendre des photos et d'acheter des babioles – je ne considérais pas les Masai comme des sauvages –, mais je mentirais si je disais qu'à mon émerveillement ne se mêlait pas une certaine condescendance, un sentiment que j'aurais pu résumer en une seule phrase : comment peut-on encore vivre comme ça au XXI^e siècle ? Mais alors que cette pensée me traversait l'esprit, je réalisai que ce genre de réflexion formait précisément la composante de base de la haine.

« Tu sais que ce sont les femmes qui construisent les maisons ici ? » me demanda O, interrompant mes pensées alors qu'il s'arrêtait à la porte de la *manyatta*.

Sans me laisser le temps de réagir, il dit quelque chose en kiswahili et une voix de vieille femme lui répondit. Nous étions apparemment les bienvenus. Sans dire un mot, je suivis O à l'intérieur.

Une fois que mes yeux se furent adaptés à l'obscurité, je distinguai d'abord les nombreuses photos encadrées d'un garde-chasse. La plupart avaient été prises dans les forêts et la brousse. Sur l'une d'elles, l'homme posait, le fusil pointé vers le photographe, la carcasse d'un éléphant à ses pieds ; deux moignons sanglants indiquaient l'endroit où se trouvaient ses anciennes défenses. À en juger par son sourire, si ses collègues et lui avaient attrapé les braconniers, ils auraient posé exactement de la même façon avec leurs cadavres.

Tournant le dos aux photos, j'aperçus une vieille femme, sans doute la mère du garde-chasse assassiné, allongée sur un lit. O lui parla puis elle hocha la tête et avala cette chose mystérieuse que les vieux édentés semblent mâcher sans arrêt. Je l'entendis mentionner le nom de lord Thompson plusieurs fois, puis elle sourit à O, ses yeux vitreux emplis de larmes. Au prix d'un grand effort, elle parvint à sortir de son lit et le serra dans ses bras, tandis qu'il restait assis, impassible, les mains sur les genoux. Au bout d'un moment, elle s'écarta de lui et se dirigea vers les photos de son fils. Elle en prit une puis la serra contre

sa poitrine tout en faisant un signe à O de l'emporter. Mais celui-ci se contenta de sourire et sortit.

La vieille femme vint à moi en boitillant, pressa la photo contre ma poitrine et saisit mes mains l'une après l'autre avant de les poser dessus pour que je l'étreigne. Elle youyouta en sanglotant et en riant – justice était enfin faite, mais ça ne ressusciterait pas son fils.

*

O me demanda la photo du garde-chasse alors qu'il nous ramenait en ville. Il l'examina, le cliché dans une main, le volant dans l'autre.

« Cette vieille femme m'a dit : "Mes mains sont brûlées, mon cœur est mort en même temps que mon fils, mes larmes ne le ramèneront pas, mais parce que j'ai obtenu justice, je suis heureuse de verser ces larmes..." » récita-t-il, la voix vibrante d'émotion. Tu sais ce que ça m'inspire ? Si je me retrouvais en enfer et y croisais cet enculé de Thompson, je le massacrerai une seconde fois. »

La vieille femme avait raison. La justice arrive toujours trop tard, mais la justice, même en retard, reste la justice, elle sert à quelque chose, ne serait-ce qu'à symboliser un ultime acte d'amour de la part de ceux qui sont encore en vie. Lord Thompson, étant donné son âge, n'en avait plus pour longtemps ; mais aux yeux de mon nouvel ami, cela valait la peine de lui ôter la vie afin que la vieille femme puisse mourir avec un semblant de satisfaction. Un semblant seulement, parce que pour tourner véritablement la page, il lui aurait fallu l'aide de la société – incarnée par un juge et des jurés. Mais c'était inenvisageable ; ainsi, dès que lord Thompson avait été acquitté du second meurtre, O avait compris qu'il le tuerait. Il avait ensuite attendu le bon moment. Certes, il avait attendu plusieurs années qu'une occasion se présente, mais il en avait profité pour se purger du sentiment de culpabilité qu'on peut éprouver en tuant un homme comme lord Thompson.

« Enfant, je voulais être chanteur », me raconta O en me rendant la photo du garde-chasse.

Il entonna ensuite une version fausse de *Billie Jean*.

« Mais les choses ne se sont pas passées comme je le souhaitais, poursuivit-il en réponse à mon rire. À cinq ans, j'ai été viré de la chorale. »

Là-dessus, nous passâmes à l'étape suivante du programme – mes préparatifs avant de partir à l'aéroport. À notre arrivée chez O, il était encore temps d'avalier un déjeuner tardif. Je téléphonai ensuite à Muddy afin de lui dire où nous étions. De son côté, elle appela un taxi tandis que je faisais rapidement mes bagages et, dès qu'elle arriva, nous prîmes le chemin de l'aéroport.

Route de l'enfer et révélations

O était au volant, moi assis à côté de lui et Muddy entre nous. À nous voir ainsi, on aurait facilement pu nous prendre pour de vieux amis de fac partis fêter leurs retrouvailles, d'autant plus qu'une fois encore, Kenny Rogers braillait à travers les haut-parleurs grinçants, joyeusement accompagnés de Muddy et O. Nous étions bien dans notre peau, contents de nos vies. Pour la première fois depuis le début de l'affaire, il me semblait que nous n'allions pas seulement y survivre, mais aussi la résoudre. Tout ce qu'il fallait, c'était que j'ébranle un peu Joshua. La sonnerie de mon portable retentit. C'était un numéro inconnu de Nairobi. Je répondis. Mon correspondant n'était autre qu'Abu Jamal, et avant même d'entendre ce qu'il avait à m'annoncer, je sus que c'était une mauvaise nouvelle.

« Mon vieux, vous êtes dans la panade, comme on dit », commençait-il.

Malgré son style alambiqué, je compris qu'il y avait une urgence. Je coupai Kenny Rogers sur-le-champ afin de pouvoir l'entendre convenablement. O et Muddy commencèrent à protester mais mon expression les fit taire aussitôt.

« Qu'est-ce que vous dites, Jamal ? Il y a un problème ?

— Regardez derrière vous. »

Je jetai un œil à la file de véhicules dans le rétroviseur mais ne remarquai rien d'extraordinaire.

« Vous voyez cette magnifique Alfa Romeo cinq ou six voitures derrière vous ? demanda Jamal. C'est la mienne.

— Très jolie, mais qu'est-ce que vous foutez là ?

— Le monde des affaires produit de drôles de tandems, comme on dit. Vous voyez la Peugeot rouge deux voitures derrière vous ?

— Oui.

— Et le Range Rover derrière elle ?

— Oui.

— Ce sont eux les méchants, d'accord ? Les vrais méchants.

— Et qui sont ces vrais méchants ? demandai-je en essayant de rester aussi calme que lui.

— Pour beaucoup, vous êtes devenu un homme à abattre. Si nous

sommes tous deux encore en vie dans quelques heures, je propose que nous buvions une bière ensemble et échangeons nos impressions, mais pour le moment, faites ce que je dis : arrêtez-vous au bord de la route dès que possible. »

Il raccrocha.

« Je ne sais pas très bien comment Jamal a eu mon numéro, mais il dit que nous sommes suivis... Une Peugeot rouge et un Range Rover », signalai-je à O.

En prononçant ces derniers mots, je me rappelai qu'Abu Jamal avait eu plusieurs heures pour fouiller le contenu de mon portefeuille et de mon portable après que son géant m'avait assommé.

Nous approchions d'une station-service. O ralentit pour s'y arrêter et les deux voitures, chacune occupée par quatre hommes, nous dépassèrent à toute vitesse. À ce moment-là, je tentai de distinguer leurs visages, mais la seule chose qui me sauta aux yeux, c'était que les occupants étaient presque tous blancs – un seul homme noir occupait la banquette de la Peugeot, son bonnet rasta parfaitement visible à travers le pare-brise arrière. Quelques secondes plus tard, l'Alfa Romeo de Jamal, qu'il occupait en compagnie de trois gardes du corps, nous dépassa à son tour sans même que celui-ci m'adresse un regard. Je m'apprêtais à appeler le numéro de Nairobi enregistré sur mon portable afin de lui annoncer qu'il se trompait – les occupants du Range Rover et de la Peugeot n'étaient probablement que des touristes blancs, ils n'avaient même pas ralenti ni regardé dans notre direction – quand O arrêta mon geste.

« S'ils nous suivaient vraiment, ils ont simplement voulu passer inaperçus, dit-il. Reprenons la route et voyons ce qui se passe.

— C'était peut-être un coup monté de Jamal.

— Non, il n'aurait pas annoncé sa présence. Nous n'avons qu'à jouer le jeu », suggéra O.

Je proposai que nous repartions sans Muddy mais elle ne voulut pas en entendre parler. Selon elle, s'ils nous suivaient, ils savaient probablement que nous allions à l'aéroport. Et ils comprendraient que nous flairions un mauvais coup si nous la laissions ici, au milieu de nulle part.

Tandis que nous réfléchissions à une stratégie, O remplit le réservoir et fouilla dans son coffre jusqu'à ce qu'il trouve un gilet pare-balles sous une roue de secours. Il le donna à Muddy qui l'enfila d'un geste expert par-dessus son pull. Un peu plus tôt, alors que j'étais occupé à faire mes bagages, j'avais donné le mien à O afin qu'il remplace son vieux gilet amoché – sur le point de rentrer aux États-Unis, je n'imaginais pas que je pourrais en avoir besoin.

« Ah, il faut bien protéger le roi et la reine », plaisanta O.

Il fit claquer sa paume sur mon gilet pare-balles tout en riant de la situation.

Je me voyais mal le lui reprendre. En plus, il m'avait littéralement sauvé la vie – à deux reprises.

Nous roulions depuis une trentaine de minutes lorsque les mêmes voitures réapparurent derrière nous. Elles avaient dû s'arrêter quelque part pour nous attendre.

« Mes amis, il est temps de prendre le taureau par les cornes, dit Jamal quand il me rappela. Préférez-vous les Range Rover ou les Peugeot d'une manière générale ? »

Quelque part en chemin, il avait changé de voiture et nous suivait maintenant dans une Mercedes-Benz noire.

À mon avis, nous étions définitivement foutus. Je demandai à O ce qu'il en pensait. Lui-même était certain que jamais nous ne distancerions un Range Rover avec le sien, nettement plus vieux. Cependant, même si la petite voiture était beaucoup plus rapide que nous, nous pouvions sans doute l'obliger à quitter la route.

« Nous en profiterons pour la mitrailler, ajouta Muddy.

— La Peugeot, répondis-je à Jamal, la poitrine oppressée comme à chaque fois que je m'apprêtais à passer à l'action.

— Dans ce cas, suivez-moi. Bonne chance, mon ami. »

Ce genre de situation est encore plus effrayant lorsqu'on prend le risque de perdre plus que sa propre vie, l'autre vie en jeu étant celle d'une personne à qui on tient profondément. Je me surpris à prier silencieusement pour la sécurité de Muddy et tendis la main vers la sienne.

« Je ne suis plus une gamine, abruti ! s'écria-t-elle d'un ton féroce en repoussant ma main. File-moi une arme. »

Et merde, elle a raison, pensai-je. Muddy avait probablement fait face à plus de violences que nous autres flics n'en subirions jamais.

« Cette fille commence vraiment à me plaire », dit O à personne en particulier tout en cherchant sous son siège. Il en sortit un 9 mm que je reconnus aussitôt : c'était celui d'un des petits zonards de Mathare.

Muddy retira le magasin, vérifia son contenu puis le remit en place. Elle retira ensuite le cran de sûreté et me suggéra de faire pareil d'un ton décontracté. Un conseil avisé car à peine eus-je préparé mon arme qu'une forte explosion retentit, suivie de rafales d'AK-47. Jamal était passé à l'attaque. Ses gardes du corps et lui canardaient maintenant l'autre Range Rover. Aussitôt, la Peugeot accéléra dans un crissement de pneus et se faufila adroitement entre les voitures qui nous séparaient.

Je déteste les instants qui précèdent l'action, mais une fois que les choses démarrent, tout va mieux, je peux de nouveau réfléchir et agir vite – enfin, en général. Je tirai sur le pare-brise arrière qui vola en éclats, couvrant la Peugeot de bris de verre, puis les deux balles suivantes percèrent deux trous propres dans son pare-brise, mais malgré mes efforts, elle continua à nous suivre tandis que nous nous faufilions entre les voitures.

Soudain, Muddy me cria de la couvrir. Je vidai le chargeur de mon Glock sur la Peugeot alors qu'elle se glissait entre les barreaux de sécurité pour se cacher à l'arrière de notre véhicule. La Peugeot se déporta dangereusement vers le milieu de la route afin d'éviter la pluie de balles, mais dès que Muddy eut relevé la roue de secours pour se protéger, le conducteur stabilisa son véhicule, accéléra et se retrouva bientôt à côté de nous. Des balles d'AK-47 criblèrent le Land Rover lorsqu'un des hommes à l'arrière tenta de crever les pneus du côté du conducteur. Un instant plus tard, les bords de nos roues craquaient, faisant dévier le Land Rover vers la Peugeot qui fut obligée de quitter la route. O essayait de garder le cap, mais nous savions tous que nous n'avions aucune chance de nous en sortir – la Peugeot était de retour sur la chaussée et gagnait rapidement du terrain.

N'ayant plus rien à perdre, O écrasa l'accélérateur et, juste avant de perdre le contrôle du véhicule, il braqua les roues de façon à s'arrêter en travers de la route. Bondissant de son siège, chacun de nous fila se cacher derrière le Land Rover : Muddy d'un côté, moi de l'autre, O entre nous. La Peugeot s'arrêta. Si les occupants sortaient de leur voiture, nous serions quatre contre trois ; nous aurions ainsi toutes nos chances de les vaincre. Cependant, son moteur se mit à ronfler et la voiture démarra en trombe, prenant de la vitesse à mesure qu'elle s'approchait de nous. Ces types avaient l'intention de foncer dans le Land Rover pour nous forcer à quitter notre cachette. Chacun de nous fit aussitôt feu sur la Peugeot mais elle continua à charger comme si de rien n'était.

Alors que je m'empressais de recharger mon arme, Muddy se leva, fit un pas en avant de sorte que son pied droit se trouva légèrement devant le gauche puis baissa son 9 mm. Je paniquai, croyant qu'elle voulait se sacrifier afin qu'O et moi nous sortions de là vivants, mais ensuite, je la vis lever son arme et viser. Elle ne bougea plus pendant ce qui me parut une éternité. Les balles criblaient le sol autour d'elle. Enfin, je vis sa main s'envoler sous la force du recul. La tête du conducteur de la Peugeot fut projetée en arrière. Celui-ci perdit aussitôt le contrôle de sa voiture qui fonça tout droit dans le Land

Rover. Je plongeai, roulai et me retrouvai à genoux sur le bitume. Au même moment, Muddy faisait un vol plané en arrière. Elle avait été heurtée.

Je rampai vers la Peugeot qui n'était plus qu'un amas de bouts de ferraille, de verre brisé et de tissus ensanglantés. Le conducteur et le passager avant étaient morts, mais les tireurs noir et blanc sur la banquette arrière respiraient toujours. Je descendis le Blanc parce que c'était le plus proche de moi et, d'après ce que je voyais, le moins blessé. Immédiatement, le Noir m'implora à grands cris de ne pas le tuer. En fait, je n'en avais pas l'intention – il me fallait quelques renseignements. Je lui ordonnai de sortir de la voiture. Hurlant de douleur, il tenta d'obéir mais tomba lourdement sur le sol. Presque sûr qu'il en rajoutait, je commençai à contourner la voiture puis me jetai au sol à la dernière minute – s'il avait une arme, il viserait haut. Il essaya d'ajuster son tir mais fut trop lent. Je tirai une fois, le touchant à l'estomac, et il s'effondra contre la voiture.

Alors que je me relevais pour l'achever, je notai que son visage m'était vaguement familier. Il dut remarquer ma réaction car il tendit faiblement la main et retira son bonnet rasta. Ses dreadlocks se déroulèrent. C'était le musicien ; le guitariste de Muddy. Fou de rage, je m'apprêtais à appuyer sur la détente quand, soudain, j'entendis Muddy me crier d'arrêter.

Lorsque je la rejoignis, elle était à genoux et se tordait de douleur sur le bord de la route. Heureusement qu'elle portait un gilet pare-balles : elle n'aurait sûrement pas survécu sans lui. *C'était aussi une bonne chose qu'elle m'ait dissuadé de la laisser à la station-service*, songeai-je en l'aidant à se relever. Autrement, O et moi y serions certainement restés. O ! Je le cherchai un moment du regard et finis par le voir se relever lentement.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Muddy au guitariste dès que nous l'eûmes rejoint près de la Peugeot. Qui t'envoie ? C'est trop tard... Tu n'as plus qu'à parler.

— Joshua. C'était Joshua, sanglota le jeune. Pourquoi est-ce que vous essayez de le détruire ? Seul l'Américain était censé mourir. »

Soit il était vraiment stupide, soit il nous prenait pour des idiots – on n'utilise pas un AK-47 pour un assassinat ciblé, et il était évident que Muddy, O et moi étions tous censés crever.

« Comment ont-ils su où nous trouver ? demandai-je en me rappelant que nous l'avions croisé le matin même dans l'entrée de la propriété de Muddy.

— C'est moi qui lui ai dit où vous alliez... Je lui faisais confiance », dit celle-ci en baissant les yeux vers son guitariste.

Celui-ci détourna le regard et essuya la sueur sur son visage d'une main ensanglantée.

« C'est lui ou toi, Muddy. Si nous le mettons en prison, il sera de retour dans la rue en moins de deux », dit O qui nous rejoignit en boitant.

À son ton, on aurait dit qu'il donnait un simple tuyau à son partenaire de golf.

« Finis-le.

— C'était juste pour l'argent. Laissez-moi, il faut que vous me laissiez partir, nous supplia le guitariste dont la respiration devenait difficile. J'ai une vie... Des chansons... J'ai beaucoup de chansons. Muddy, s'il te plaît, il faut que tu leur dises, j'ai beaucoup de chansons.

— Tu n'avais pas le droit de te retrouver mêlé à ça, lui répondit froidement Muddy. Jamais je n'avais accordé une telle confiance à un autre que toi dans ma vie.

— Comment sais-tu que c'était Joshua ? demandai-je.

— Regardez, regardez ça... Je témoignerai. »

Il me tendit un reçu de MoneyGram couvert de sang qu'il avait sorti de sa poche de chemise. Cent mille shillings kenyans. Le nom de l'expéditeur était Joshua Hakizimana, et l'argent avait été envoyé de Chicago, qui ne se trouvait qu'à deux heures et demie de route de Madison. Mais qu'est-ce que ça prouvait ? Chicago est une grande ville, et les employés de ces services d'encaissement de chèques ne demandent jamais le moindre papier d'identité. Cet argent pouvait venir de n'importe qui – le musicien n'avait aucune preuve valable.

« Tu sais quelque chose sur la fille ? » demandai-je en espérant pour lui qu'il me donnerait des détails concrets. Ma rage s'était dissipée, mais la colère de Muddy restait palpable.

« Écoute, mec, ce papier te suffit pour le coincer, non ? demanda le guitariste, mi-optimiste mi-incertain. Je te jure que ça marchera. Son compte en banque, tu pourras retrouver sa trace... Ça fait une sacrée somme, pas vrai ? »

Je secouai la tête en regardant Muddy. J'aurais voulu lui demander de le laisser partir mais je ne savais pas quels mots prononcer.

« Tu étais prêt à nous tuer pour mille dollars, voilà tout ce que ça prouve », dis-je tristement avant de chiffonner le reçu de MoneyGram et de le lui jeter à la figure.

Comme en réaction à ce que je venais de dire, Muddy leva son 9 mm et le pointa sur la tête du guitariste. Tremblant, celui-ci joignit les mains en prière, puis, comme elle hésitait, il se mit à chanter doucement.

« *Well, I wish I was a catfish, swimmin' in an oh, deep, blue sea, fit-il en nous regardant tour à tour, O et moi. I would have all you good-lookin' women fishin', fishin' after... »*

Juste au moment où je pensais que la tension allait retomber, ou que nous allions au moins trouver une bonne raison de l'épargner ou de ne pas aggraver notre cas, Muddy lui tira une balle dans la tête. Elle ne le laissa même pas terminer son couplet.

Nous aurions sûrement pu lui laisser la vie sauve – et le menacer de le descendre si jamais nous le recroisions, quelque chose comme ça. Je m'effondrai sur le sol et enfouis le visage dans mes mains, fatigué et désespéré. Plusieurs personnes venaient de mourir et rien ne justifiait que nous soyons encore en vie, hormis le fait que nous étions plus expérimentés et mieux entraînés que nos quatre victimes. Je relevai la tête, persuadé que je ne reverrais plus jamais la Muddy que je connaissais. Je m'attendais à la trouver transformée en une laide créature, une tueuse de sang-froid au regard froid, mais c'était toujours la même magnifique femme et je l'aimais toujours. Plus rien n'avait de sens.

Quelques minutes plus tard, la Mercedes noire de Jamal rejoignit le naufrage en ferraillant ; le géant et un autre de ses hommes gisaient sur la banquette arrière.

« Vraiment ravi de te revoir, grand-père, lui dit O, occupé à fouiller les cadavres dans la Peugeot afin de les identifier.

— Je n'en doute pas un instant, mon frère, dit Jamal, une fois sorti de sa Benz déglinguée.

— Savez-vous qui les a envoyés ? » lui demandai-je, le bras tendu vers les trois victimes blanches.

Vêtus de costumes coûteux, ces hommes étaient visiblement américains, mais je savais déjà que nous ne trouverions rien sur eux qui établirait leur lien avec Joshua ou la fondation. Car qui d'autre pouvait les avoir embauchés ?

« Ces garçons blancs venus tout droit des États-Unis travaillent pour la fondation, confirma Jamal.

— Et pour Joshua ? lui demanda O.

— Je n'en ai aucune idée. Nous sommes en pleine guerre civile actuellement, ils ont pu être envoyés par n'importe qui ; mais une chose est sûre, ce sont des hommes de la fondation...

— Comment saviez-vous qu'ils étaient à notre poursuite ? demandai-je.

— Le guitariste était leur contact, répondit Jamal en tendant l'oreille car le hurlement de sirènes de police se rapprochait. Il est venu me voir en pensant que j'étais avec eux. Finalement, il a bien

déchanté ! »

Il rit de son trait d'esprit et grimpa dans son tas de ferraille.

« Bon retour, mon ami ! » me lança-t-il en démarrant.

« J'espère bien ne jamais recroiser ce connard, dit O alors que l'autre s'éloignait. Il me fout les jetons. »

Ce qu'il ne disait pas, c'était que Jamal nous demanderait forcément de lui rendre la pareille, et quand viendrait ce jour, il faudrait raquer – il venait de nous sauver la vie, après tout.

*

Arrivés chez O – après avoir fait un saut au commissariat et répondu rapidement aux questions du directeur des enquêtes –, mes deux amis convinrent qu'il valait mieux que je passe par l'Ouganda pour rentrer aux États-Unis. Il était évident que la fondation ferait tout son possible pour m'empêcher d'atteindre l'aéroport – nous avions eu de la chance la première fois, mais ce ne serait sûrement pas le cas la deuxième. Leur plan était assez simple. Nous louerions une voiture, roulerions toute la nuit et une partie de la journée suivante puis nous arrêterions dans un village nommé Butere, proche de la frontière ougandaise. Une amie de Muddy vivait là-bas. Elle ne l'avait pas vue depuis des années mais était certaine que nous serions les bienvenus. Au village, nous nous reposerions ; puis dès que l'heure de mon vol approcherait, nous profiterions de l'obscurité pour nous glisser de l'autre côté de la frontière.

Nous prîmes la route après avoir convenu de nous relayer au volant toutes les deux heures. Parfois, je somnais dans un sommeil sans rêve. À mon réveil, je trouvais O ou Muddy en train de tirer sur un joint. Certaines fois, quand O conduisait, Muddy se glissait à l'arrière et nous nous roulions des pelles ou nous reposions l'un contre l'autre. Quand j'étais au volant, j'avais la nette impression que je laisserais une partie de moi ici en repartant aux États-Unis. C'était presque comme si l'Amérique que j'étais sur le point de retrouver s'éloignait à mesure que nous approchions de la frontière.

Ce long trajet me laissa amplement le temps de réfléchir. Je ne cessais de repenser à ce qui s'était passé sur la route de l'aéroport quelques heures plus tôt seulement. J'avais tué après avoir calculé qu'il valait mieux garder un homme en vie que deux. En plus de ça, j'avais estimé que le moins blessé menaçait davantage ma sécurité et était moins susceptible de parler. En me basant sur ces calculs, des calculs que je ne me serais jamais cru capable de faire avant ce séjour en Afrique, j'avais liquidé le tireur blanc. Si j'avais attendu deux petites minutes, Muddy m'aurait rejoint, trois de plus et O serait arrivé, dix de plus et serait apparu Jamal. Enfin, tout ça n'aurait pas

sauvé le guitariste ni le tireur blanc – ils n’auraient certainement pas survécu entre les mains de mes amis. Mes calculs étaient inexacts mais c’était sans importance car, dans un cas comme dans l’autre, les deux hommes auraient fini par mourir.

Alors que le soleil se levait, je tentai de repousser ces pensées au fond de mon esprit et de me concentrer sur la beauté du paysage qui défilait. Aux États-Unis, la nature est sans cesse mise en péril – on gave la terre et les animaux de produits chimiques si bien que tout paraît énorme et terne –, mais au Kenya, elle reste exubérante. Il ne s’agissait pas de la vision romantique d’un Américain débile parlant comme les vieux sages africains par proverbes et paraboles, mais d’une réaction sincère au fait de pouvoir voir la terre à travers l’herbe, la boue couler même le long des plus belles routes, de savoir que mon *nyama choma* venait d’une de ces belles vaches que je croisais. La vie n’était pas encore aseptisée, elle se poursuivait comme il se doit – en tandem avec la science, mais pas au détriment des mains humaines qui creusaient le sol. Si jamais je revenais au Kenya un jour, ce serait pour acheter une petite ferme. Peut-être le fait d’avoir découvert ici tant de laideur et d’avoir contribué à son existence m’incitait-il à attribuer de fausses qualités au paysage que j’emportais dans ma tête. Ce serait à coup sûr le verdict d’un psy. Auquel je répondrais : quel mal y a-t-il à ça ?

Nous roulions depuis près de vingt-quatre heures ; nos seuls arrêts nous avaient servi à faire le plein. Enfin, à quatre-vingt-dix kilomètres environ de la frontière, apparut Butere. Ce village était très pauvre, mais à côté du Mathare misérable que j’avais découvert, c’était le paradis sur terre. Aucun gamin estampillé Unicef ne courait dans les rues et tout était extrêmement propre – le sol nu portait encore les traces des balais de sisal. Même le bar que nous dépassâmes à pied faisait de son mieux pour conserver sa modeste dignité.

De la musique nous parvenait d’un endroit proche. Guidés par le son, nous atteignîmes bientôt un terrain de football sur lequel avait été dressée une tente de fortune – de toute évidence, un mariage se préparait. Muddy tenta de savoir où était son amie, mais personne ne savait très bien où la trouver. Peu importait que nous soyons des inconnus : les villageois nous invitèrent à rester au mariage, ce que chacun de nous, affamé, accepta avec joie.

La cérémonie commença lorsque plusieurs jeunes enfants élégamment vêtus traversèrent la foule en direction de l’estrade improvisée. Tous chantaient un cantique en kiswahili en lançant des poignées de pétales sur le sol. Ils furent suivis par les convives, le futur marié, affublé d’un smoking usé trop grand pour lui de plusieurs

tailles, et enfin, la future mariée, vêtue d'une robe blanche dont la poussière avait bruni les bords. Les fiancés ne cessaient de se regarder et de glousser, si bien que cette cérémonie semblait davantage les maintenir éloignés que les unir. Le prêtre prolixe finit par les déclarer mari et femme – c'est du moins ce que je conclus du baiser échangé et des applaudissements, Muddy étant trop fatiguée pour jouer les interprètes.

Eut ensuite lieu la réception. Après avoir avalé une grande assiette de délicieux ragoût de bœuf et de riz, je décidai d'aller me promener un peu. Ça faisait un bon moment que je ne m'étais pas retrouvé seul car nous étions restés enfermés une éternité dans la voiture. Il n'y avait vraiment pas grand-chose à voir dans les environs, mais je trouvais agréable de me balader.

De l'autre côté du terrain de foot, un vieil homme tentait de maintenir une chèvre au sol afin de l'abattre. Il était entouré d'un groupe de jeunes hommes qui discutaient et riaient bruyamment ; dès qu'il me vit, le vieillard m'appela. Je ne compris pas un mot de ce qu'il me dit, mais il était évident que le vieux avait besoin de bras supplémentaires. Je le rejoignis et tins la patte avant de la chèvre tandis qu'il lui renversait adroitement la tête et la pressait contre le sol. Il plongea ensuite le couteau dans sa gorge puis la trancha. La chèvre tenta de se débattre, mais nous la maintenions fermement au sol. Indifférent, je regardai la mort l'emporter lentement.

Le vieil homme commença à dépouiller l'animal d'un geste expert, mais avant de terminer, il s'arrêta, me tendit le couteau et me montra le dernier lambeau de peau attaché à la chair. Le couteau étant bien affûté, je n'eus pas trop de mal à couper le reste de peau et à le détacher – les jeunes m'applaudirent tout de même comme si je venais d'exécuter un tour de magie. Ensuite, le vieillard me prit la main et me guida doucement afin que j'éviscère la chèvre. Je reculai dès que l'odeur – chaude, visqueuse – qui s'échappa de l'estomac atteignit mes narines, mais je ris en m'apercevant qu'elle n'était pas désagréable. Reprenant son couteau, le vieil homme dégagea la panse de l'animal et me dirigea vers une bassine d'eau. Il s'agissait de ma tâche suivante : je lui pris l'estomac des mains, allai à la bassine et commençai à le nettoyer.

Une demi-heure plus tard, l'organe était impeccable et l'odeur familière du *nyama choma* me chatouillait les narines. Le vieillard rit quand je lui montrai le résultat. Il agita les mains jusqu'à ce que je le comprenne : l'estomac était trop propre, il aurait moins de goût. Il se dirigea vers le feu, coupa un petit morceau de la viande en train de rôtir et, après l'avoir secoué un peu pour le refroidir, il le posa dans

ma main. C'est bien simple, je n'avais jamais rien mangé d'aussi délicieux.

Bientôt la viande fut prête : on la coupa, la déposa dans de grands saladiers et l'envoya aux noceurs. Ne restaient plus que les os couverts de viande, que les tueurs de chèvre et moi rongeâmes avec délice. Quelqu'un sortit une bouteille de vodka qui circula jusqu'à ce qu'elle soit vide. Une deuxième apparut, mais à la moitié environ, je laissai mes camarades ivres pour aller voir ce qui se passait sous la tente.

Lorsque je rejoignis O et Muddy, les chaises avaient été déplacées et un DJ équipé d'une vieille platine et d'une collection de vinyles se préparait à mettre de l'ambiance. Après quelques faux départs, une ballade démarra et les mariés ouvrirent le bal. Le DJ enchaîna avec une chanson familière – Kenny Rogers, qui s'étonnait cette fois que sa copine croie en lui. Muddy me tapota l'épaule et je l'emmenai danser avec les autres couples sur la piste. O titubait déjà entre les bras d'une vieille femme tout aussi ivre que lui. Je me demandai pourquoi je tenais tant à retourner aux États-Unis. C'était comme si on m'avait rendu quelque chose – et peu importe si je ne savais pas vraiment ce que c'était. Cette chose toute simple peut-être : l'idée que je pouvais à nouveau être heureux.

Muddy et moi commençâmes à nous embrasser sur la piste de danse, et dès que la chanson fut terminée, nous nous éloignâmes afin de trouver une hutte déserte. Sans me soucier de savoir à qui appartenait celle que nous avions choisie, j'y entrai et fis l'amour debout avec elle. Plus tard, nous retournâmes sur la piste et, grisés par la vie, continuâmes à danser sur le medley le plus éclectique que j'avais jamais entendu.

Plus tard, Muddy monta sur scène pour déclamer un de ses textes. Je n'en compris pas un mot car elle s'exprimait en kinyarwanda, mais à en juger par sa façon de remuer les hanches et par la réaction de la foule qui ne cessait de l'encourager, elle dissertait sur la consommation du mariage.

Malheureusement, dès qu'elle eut terminé, Muddy décida qu'il lui fallait un joint. Soutenue par O, elle dit à tout le monde que j'avais besoin de repos – le pauvre Américain ne tenait pas l'alcool, autrement dit. Les convives mordirent à l'hameçon et je la suivis en boudant jusqu'à la hutte qu'on m'avait attribuée afin que je me repose.

Je m'assis sur le lit bas tandis que O et Muddy se roulaient un joint. La lumière de la vieille lanterne qui éclairait la hutte vacillait sur les murs. Ravis de planer, il ne leur fallut pas longtemps pour se lancer dans une soi-disant conversation profonde sur le sens de la vie. Lassé

de leur compagnie, je décidai d'aller me promener – nous partions bientôt et j'avais besoin de marcher afin de « débarrasser mon sang du whisky », comme l'avait dit Joshua l'autre soir à Madison.

Je me promenai un moment aux abords du village. Soudain, alors que je songeais à tenter de retrouver notre hutte, j'aperçus une lumière électrique. Il s'agissait d'un éclairage de sécurité – en réalité, une simple ampoule qui clignotait. Intrigué, je marchai jusqu'à elle et compris en approchant que le bâtiment qu'elle éclairait était une petite église en bois – ce devait être le seul de tout le village à être alimenté en électricité. Je vissai l'ampoule à fond et, dans sa lumière enfin ininterrompue, je remarquai que la porte de l'église n'était pas fermée. Poussé par la curiosité, j'entrai et appuyai sur un interrupteur. À l'intérieur, des bancs en bois brut étaient parsemés de vieilles bibles et de carnets de cantiques ; à côté de l'autel entouré de bougies éteintes, une immense affiche sur le mur proclamait NOUS NE VOUS OUBLIERONS JAMAIS en caractères imprimés. En l'examinant de plus près, je découvris qu'elle était bordée de portraits de famille encadrés, de petites photos de passeport autour desquelles on avait dessiné un cœur, de clichés de bébés souriants et d'amoureux se tenant par la main. Au centre flottait un Jésus aux yeux bleus qui ne semblait pas à sa place même s'il ornait le mur d'une église – cette image sentait le désespoir à plein nez, alors qu'on continuait à célébrer la vie en fanfare dehors.

Au moment où je me tournais pour partir, une grande coupure de journal collée sur du carton et le cœur dessiné autour de la photo qui l'illustrait attirèrent mon regard. Je déchiffrai le gros titre : MISSIONNAIRES PRIS ENTRE DEUX FEUX. Distinguant mal la photo à cause de la faible lumière de l'ampoule suspendue au plafond, je me dépêchai d'allumer une bougie et la levai vers le mur. Le portrait avait été pris devant une petite église en brique. Seuls souriaient les parents, un Blanc costaud et sa femme. À l'évidence, les enfants, trois garçons et une fille, vêtus d'uniformes d'écolier, auraient donné n'importe quoi pour se trouver ailleurs.

Mais cette fille – leur fille... Je l'avais déjà vue quelque part. Quelque chose sembla me déchirer l'estomac. C'était elle. Ça ne pouvait être qu'elle. La jeune fille blanche ! Comment était-ce possible ? Est-ce que je devenais fou ?

Je me revis instantanément à Maple Bluff, chez Joshua, en train d'examiner le cadavre.

« Non mais je rêve ! Je rêve ! » m'exclamai-je en cherchant mon portefeuille afin de mettre la main sur le Polaroid.

Je l'approchai de la photo. Impossible de ne pas reconnaître son

magnifique visage. Il rayonnait même sur cette vieille coupure de journal. J'éclatai de rire et poussai des hurlements. Je l'avais retrouvée !

Macy Jane Admanzah. Je répétais ce nom plusieurs fois en détachant ses syllabes, comme pour m'en imprégner. J'avais enfin un nom. Et ce n'était pas une tenue de pom-pom girl qu'elle portait quand nous l'avions trouvée, mais son uniforme de lycéenne, le même que sur la photo. D'après l'article, les Admanzah étaient des missionnaires qui avaient aidé les Rwandais persécutés à quitter clandestinement le pays pendant le génocide. Les génocidaires avaient fini par l'apprendre et avaient massacré toute la famille. Si Macy Jane avait survécu, c'était par pur hasard – elle se trouvait à l'internat à l'époque. Ses frères, beaucoup plus jeunes qu'elles, n'avaient pas eu cette chance.

Je lus l'article le plus vite possible. Le père et la mère, originaires du Montana, étaient venus au Rwanda dans leur jeunesse afin d'y effectuer leurs deux années de service obligatoires dans les années 1960. Tombés amoureux du Rwanda puis l'un de l'autre, ils avaient senti, à leur retour aux États-Unis, que leur place se trouvait en Afrique, au pays des mille collines. Il leur avait fallu vingt ans pour économiser la somme nécessaire à leur retour là-bas. Coupant les ponts avec les États-Unis et l'église mormone, ils y étaient retournés avec leurs trois enfants en tant que missionnaires catholiques et avaient acheté les terres d'un vieux colon belge grâce à leurs économies. Ils avaient détruit sa grande demeure et construit à sa place une modeste église qui, des années plus tard, allait sauver des centaines de vies.

Je sortis en courant du bâtiment, le cœur battant, au bord des larmes. Deux minutes plus tard, je faisais irruption dans la hutte et trouvais Muddy et O toujours engagés dans leur discussion philosophique. Sans dire un mot, je ressortis en courant et tous deux me suivirent, ayant compris qu'il s'était passé quelque chose. De retour dans l'église, je leur montrai la photo. Muddy nous quitta précipitamment et revint avec une villageoise. Mais cette femme ne savait pas grand-chose hormis le fait que de nombreuses personnes – dont elle faisait partie – devaient la vie aux Admanzah. Nous interrogeâmes d'autres Rwandais du village sur cette famille. Tout ce que savaient les gens, c'était qu'ils avaient été tués par les génocidaires. Ils n'avaient appris que la famille avait été massacrée (la fille aussi, pensaient-ils) qu'en passant par un camp de réfugiés avant d'atteindre Butere.

« Merde, on peut dire que tu es un sacré veinard ! dit O en essayant

de comprendre toute l'histoire.

— La chance n'est que le résultat d'un dur labeur, mon ami », rectifia Muddy.

Comme ils planaient toujours, je les laissai un instant pour appeler Mo et la tenir au courant. Elle avait fait des recherches sur la fondation *Never Again* mais n'avait rien trouvé d'intéressant. Elle était d'avis qu'il valait mieux garder pour plus tard son scoop sur les donateurs, le blanchiment d'argent et le centre de réfugiés car il nous fallait étayer solidement son article. En attendant, elle rendrait publique l'histoire des Admanzah et le rôle de Joshua dans le génocide. Elle n'avait pas besoin de dire qu'il avait tué la jeune fille – nous n'en étions toujours pas certains – puisqu'elle avait bien assez d'éléments pour commencer. Mo dit en riant que les choses s'annonçaient bien pour son Pulitzer, mais elle savait certainement que cet article risquait de signer son arrêt de mort et le mien – des forces puissantes étaient toujours à l'œuvre.

J'appelai le chef et lui annonçai la nouvelle.

« Un nom ! Nous avons enfin un nom ! » répétait-il comme si l'affaire était close grâce à cette trouvaille.

Je comprenais ce qu'il ressentait. C'était une découverte capitale. Ce nom allait nous permettre de gagner du temps car les médias chercheraient ensuite à en apprendre davantage sur Macy Jane Admanzah.

Alors que je mettais fin à l'appel, j'eus soudain l'impression d'avoir bouclé la boucle – ma première intuition était que Joshua était impliqué dans le meurtre, et ce lien venait d'être confirmé. Joshua savait forcément qui était cette fille. Pourquoi avoir caché son identité ? Parce que sans elle, nous n'avions aucun moyen d'établir un lien entre Macy Jane Admanzah et lui. Pourquoi avoir commandité mon meurtre ? Parce que j'avais découvert son secret et dès que celui-ci s'ébruiterait, toute sa vie s'effondrerait.

Macy Jane Admanzah. Depuis le début, nous cherchions une Américaine pur jus vaguement liée à l'Afrique. Comment aurions-nous pu imaginer un seul instant que ses proches faisaient partie des victimes du génocide ? Pourtant, l'idée que Joshua et elle soient intimement liés par le massacre n'était pas absurde. BQ ne m'avait-il pas dit que l'assassin et elle se connaissaient probablement ? Existe-t-il un lien plus profond – aussi abject que ça puisse paraître – que celui d'un assassin avec la fille de ses victimes ?

À présent, j'avais les réponses à presque toutes mes questions. Il me restait à découvrir pourquoi Joshua avait tué Macy Jane et fait peser les soupçons sur lui en la laissant sur le pas de sa porte. Quelle qu'en

soit la raison, une chose était sûre : la jeune femme n'avait jamais oublié ce que Joshua avait commis et elle était retournée aux États-Unis afin d'obtenir justice, sous une forme ou sous une autre. L'affaire n'était pas encore terminée, mais j'étais tout près du but.

« Quand on a un doute, il faut tout reprendre depuis le début », répondit O lorsque je lui demandai son avis. Quand il planait, mon ami était définitivement d'humeur philosophe. Il avait raison cependant, et le début de l'histoire, c'était Joshua.

Nous partîmes pour la frontière peu après, laissant le village à son ivresse hébétée. Aucun douanier ne gardait la frontière. Nous filâmes donc vers l'aéroport où j'achetai immédiatement un billet pour le vol de British Airways. Muddy et moi ne parvînmes qu'à nous adresser un bref adieu. Pour l'heure, seule l'affaire comptait. Si j'échouais à la résoudre, nous serions tous bientôt morts, liquidés pour des raisons que nous ne comprenions pas encore tout à fait.

Embrouilles et autres crimes

Je ne m'étais pas changé depuis des jours et je puais, mais ça ne m'empêchait pas de sourire jusqu'aux oreilles. L'horizon s'était éclairci – et je le trouvais plutôt joli. J'entamai une Budweiser et attaquai un plat de bœuf assez goûteux servi avec une purée de pommes de terre. Je m'endormis rapidement peu après.

À Chicago, je profitai de mon escale d'une heure pour éplucher une pile de journaux tout en sirotant une autre Bud. L'article s'y trouvait bel et bien, mais pas en première page comme je l'avais imaginé. Presque tous les journaux publiaient de nouvelles photos de Macy Jane, ainsi que la mienne en médaillon. Je n'avais aucune raison de craindre qu'on me reconnaisse : il s'agissait d'un vieux portrait – j'y paraissais beaucoup plus jeune et portais l'uniforme. Hormis les agents de la Sécurité intérieure, qui examinèrent mon badge, mon permis de port d'arme et tentèrent mollement de me soutirer des informations sur l'affaire, personne ne me chercha des poux.

Vers vingt-deux heures, j'arrivai enfin en terrain connu : Madison. Je pris un taxi à l'aéroport et demandai au chauffeur de me déposer à quatre rues de mon appartement, conscient de devoir rester prudent. Mais après être passé devant mon immeuble deux ou trois fois, je jugeai que c'était de la pure paranoïa et montai l'escalier jusqu'à mon appartement où flottait une odeur de renfermé. J'avais désespérément besoin d'une douche ; après avoir laissé l'eau se réchauffer, je filai me laver. Plus tard, essuyant la buée sur le miroir de la salle de bains, je me regardai fixement. J'avais perdu du poids, mes yeux étaient injectés de sang et je portais une épaisse barbe – je me reconnaissais à peine. Cependant, malgré tout ce que j'avais vécu, je ne m'étais jamais senti aussi bien de toute ma vie. Je débordais d'énergie.

Prêt à affronter mon destin, j'enfilai mon plus beau costume – mais me contentai d'un simple T-shirt sous ma veste. J'avais l'intention d'aller voir Joshua et de le secouer – de lui dire que je savais tout sur Macy Jane et lui, et que c'était elle qui aurait le dernier mot.

Dix minutes plus tard, j'étais dehors. *Encore ?* pensai-je lorsque mon environnement s'assombrit brusquement.

Quand je revins à moi, j'étais bâillonné et ligoté à une chaise de ma cuisine. Une lumière vive m'éclairait en pleine figure et, posé quelque part en dessous, je distinguais un plateau couvert d'aiguilles et de lames de rasoir – à n'en pas douter, j'allais bientôt souffrir le martyre.

Tandis que mes yeux s'adaptaient à la lumière, j'aperçus trois hommes blancs vêtus de costumes élégants – exactement comme ceux qui avaient voulu me tuer sur la route de l'aéroport. Ils discutaient tranquillement entre eux comme s'ils attendaient leurs bières, accoudés à un bar. J'étais entre les mains de la fondation et Joshua allait entrer d'un instant à l'autre, c'était certain.

« Il a repris connaissance », constata l'un des types avec indifférence, avant de sortir son portable de sa poche, vraisemblablement pour en informer quelqu'un.

En attendant la suite, les hommes de la fondation continuèrent à bavarder entre eux. Comment avaient-ils appris la date de mon retour ? Seules quatre personnes savaient à bord de quel avion je serais. Le chef ? L'avaient-ils eu, lui aussi ? L'idée me frappa tout à coup qu'ils avaient pu poster quelqu'un à l'aéroport de Madison – qui n'était pas immense. Peut-être ne les avais-je pas remarqués en entrant chez moi. À vrai dire, il était inutile de continuer à me creuser les méninges. J'allais bientôt mourir, et comprendre comment ils m'avaient retrouvé n'y changerait rien. Mon propre calme me surprit. Peut-être avais-je vu trop de sang ces derniers jours, peut-être m'étais-je résigné à perdre la vie. Quoi qu'il en soit, je n'avais soudain plus l'impression que ma vie comptait davantage que celles que j'avais supprimées.

Brusquement, la porte de l'appartement s'ouvrit et un vieil homme noir entra dans la pièce. Je m'attendais à reconnaître Joshua, mais ce vieillard frêle était à l'évidence le responsable de l'opération.

« Tu es bien Ishmael ? » demanda-t-il d'un ton presque apaisant en approchant une chaise de la mienne.

Je hochai la tête.

Aussitôt, il lança un regard aux hommes ; sans crier gare, deux d'entre eux me saisirent les mains puis le troisième commença à enfoncer de longues aiguilles sous mes ongles et dans chacun de mes doigts, l'un après l'autre. Je sentis mon corps hurler de douleur, et la souffrance m'arracha un gémissement.

« Je vais t'expliquer ce qui est en train de se passer, Ishmael. J'ai découvert que la confiance s'établit plus rapidement lorsqu'on commence par infliger de la douleur à son interlocuteur. Je déteste les interrogatoires. Je te pose une question, tu réponds que tu ne sais pas, un peu de douleur, un peu de confiance, et cetera, tu vois ce que je

veux dire. Quand j'exécute ce genre de travail, j'aime débayer le terrain afin qu'apparaisse plus vite la vérité. Tu me comprends ? »

Je ne pouvais pas respirer à travers le bâillon, mais je parvins tout de même à acquiescer de la tête.

« Je tiens fermement à ce que nous concluions notre affaire ce soir. »

Il regarda sa montre.

« Ou devrais-je plutôt dire cette nuit. Es-tu d'accord ? »

De la sueur coulait sur mon visage à présent et je tremblais de douleur. J'avais l'impression d'être à deux doigts de m'évanouir, mais je parvins à hocher de nouveau la tête.

Les hommes retirèrent les aiguilles de mes doigts – j'aurais préféré qu'ils n'y touchent pas car la douleur fut encore plus intense ensuite. Ils me retirèrent aussi mon bâillon.

Le vieillard me regarda reprendre mes esprits puis chercha dans sa poche et en sortit un flacon de comprimés. Il le leva afin que je puisse déchiffrer l'étiquette – Vicodine. Il m'en offrit un, mais je secouai la tête. Personne d'autre que moi ne déciderait des conditions de ma mort.

« Le cancer, m'expliqua-t-il avant d'avalier deux comprimés. Le temps ici m'est compté. »

À sa façon de le dire, je me demandai s'il parlait de ses jours sur terre ou de sa présence dans mon appartement.

« Sais-tu qui je suis ? » poursuivit-il comme s'il parlait à un neveu qu'il n'avait pas vu depuis des années.

Je secouai la tête.

« C'est bon, Ishmael, tu peux parler maintenant, m'encouragea-t-il.

— Non.

— Eh bien, permets-moi de me présenter. »

Il s'éloigna puis revint avec le registre que Jamal m'avait remis. Il tourna quelques pages, le posa devant moi et pointa un nom du doigt : Andrew Chocbanc. À côté était inscrit un don de dix mille shillings kenyans au centre de réfugiés. Je le regardai avec surprise. Il allait me tuer pour moins de cent dollars ?

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demandai-je.

Il s'appuya au dossier de sa chaise et rit.

« Ce que je veux, Ishmael, c'est la vérité. Est-ce que tu peux faire ça pour moi ? Me répondre sans mentir ? »

Il remua le plateau d'aiguilles.

« Quand es-tu arrivé ? »

C'était une question de contrôle – il connaissait parfaitement la réponse.

« Vers vingt-deux heures.

— Et où vit la magnifique Muddy ? »

Autre question de contrôle. Je répondis. S'ils avaient réussi à me trouver, ils la trouveraient aussi.

« Et ton coéquipier, Odhiambo ? »

Je lui répondis. Si Muddy et O n'étaient pas déjà morts, ils le seraient bientôt, avec ou sans mon aide.

« Et mon bon ami, Jamal ? »

Je lui dis que je l'ignorais.

« Qui a tué mon guitariste ? demanda-t-il.

— Muddy.

— Tu es un homme honnête, et l'honnêteté doit toujours être récompensée », dit Chocbanc en repoussant la petite table couverte d'instruments.

Il se leva pour m'essuyer le front avec un mouchoir froid, comme un entraîneur éponge celui de son boxeur, d'un geste brusque mais affectueux. Il m'offrait une pause afin de me faire oublier l'interrogatoire. Il lui serait ensuite plus facile de déceler mes mensonges. Je restai concentré.

« Ces documents, poursuivit-il en se rasseyant, ont-ils été vus par quiconque, en dehors des personnes allant de soi ? »

Il leva le registre et les e-mails de Jamal.

Je secouai la tête. Il en venait enfin au fait.

« Bon, et si tu nommais ces personnes paraissant évidentes ? dit-il avec un petit rire. Juste pour être sûrs que nous sommes au diapason.

— Jamal, Muddy, Odhiambo et moi. Je voulais les apporter demain matin... à mon chef.

— Tu aurais pu les faxer.

— Oui, mais je ne l'ai pas fait.

— Pourquoi ? »

Il rapprocha le plateau de moi.

« Question de confiance. Je ne peux faire confiance à personne », répondis-je.

C'était la bonne réponse. Son monde et le mien, dans une moindre mesure, ne marchaient pas à la confiance. Les alliances permanentes n'existaient pas. Ils fonctionnaient au soupçon et à la méfiance.

« Donc, si je brûle ces documents, l'Afrique n'entrera pas en conflit avec l'Amérique ? Ce qui se passe en Afrique restera en Afrique ?

— Oui. »

Personne à part moi ne connaissait Mo, et je mourrais plutôt que de la balancer.

« Ta sincérité m'oblige à me montrer honnête. Tu vas mourir cette

nuît, mais j'aimerais que tu meures en paix avec toi-même. Que souhaitez-vous savoir ?

— Qui êtes-vous ?

— Mon ami, sache que tu menaces actuellement de détraquer une machine à sous bien huilée. On pourrait dire que je suis la fondation *Never Again*, mais en réalité, je suis légion. »

Il sourit.

« De nombreuses personnes me soutiennent.

— C'est donc vous qui avez tué Macy Jane Admanzah ?

— Pas moi seul, non. Je suis juste l'associé invisible. Toutes les marionnettes ont besoin d'un marionnettiste, non ? »

Les marionnettes – Joshua, Samuel et Jamal ?

« Bon, je crois bien que nous sommes quittes, dit-il avant de se lever et de rajuster sa veste.

— Joshua, c'est lui... c'est lui qui l'a tuée, lâchai-je par désespoir.

— Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est que c'est la fondation. À nos yeux, le travail collectif engendre le succès collectif.

— Que va-t-il arriver à Joshua ?

— L'équilibre est sur le point d'être restauré. Tout est bien qui finit bien. Naturellement, il vivra plus longtemps que moi... Mais qu'est-ce que ça peut faire, après tout ! dit-il comme s'il plaisantait au sujet d'un jeune collègue lors d'un dîner.

— Attendez, attendez... Que va-t-il arriver à O et Muddy ?

— Ils vont mourir, Ishmael. Ils mourront dès que j'arriverai là-bas. Jamal aussi, bien qu'il me donne grande satisfaction. C'est sa cupidité qui le perdra. »

Jamal s'était cruellement trompé. La fondation était à l'origine de tout. Le centre de réfugiés pensait être aux commandes, mais c'était la fondation qui dirigeait ce business. Jamal n'était vraiment que l'associé adjoint. Dans ce labyrinthe, il était aussi perdu que moi.

« Vous n'êtes pas obligé de les tuer, vous le savez très bien, dis-je, même si la situation était sans espoir.

— Tu as tout à fait raison... Je n'ai aucune obligation. En fait, je pourrais même te laisser partir une fois les preuves détruites, m'expliqua patiemment Chocbanc. Mais vois-tu, Ishmael, il faut apprendre de ses erreurs. Si Joshua avait terminé ce qu'il a commencé il y a des années, nous n'en serions pas là aujourd'hui. Le passé ne serait ainsi que ce qu'il est : le passé. »

Alors qu'il se levait pour partir, Chocbanc regarda mes mains, puis cherchant dans sa poche, il en sortit une élégante montre à gousset. Je la regardai fixement sans bien comprendre ce qui se passait, jusqu'à ce qu'il ouvre l'arrière de la montre. Elle renfermait une petite dose de

cocaïne.

« Inutile de mourir dans la souffrance, Ishmael, dit-il en versant une partie de la poudre sur mes doigts. Même les criminels comme nous se doivent de refuser les châtimements cruels et inhabituels. »

Tour à tour, il regarda ses hommes qui acquiescèrent de la tête.

« Mes ongles, je venais de les nettoyer », constatai-je spontanément en regardant ma main ensanglantée, alors que me revenait l'image du gros homme en costume vert que nous avions humilié, O et moi, dans son bar à Nairobi.

Son ton, lorsqu'il avait mentionné son ancienne carrière de boxeur, était celui d'un homme qui parlait d'une autre vie. Je n'étais plus celui qui avait nettoyé ses ongles sales moins d'une heure plus tôt. Cet homme était en vie, plein d'énergie, et avait hâte de résoudre la plus grosse affaire de sa carrière.

Les types éclatèrent de rire, exactement comme nous nous étions moqués du propriétaire du bar. Même Chocbanc semblait sincèrement amusé. Il me sourit une dernière fois avant de se tourner et de me laisser entre les mains de ses hommes.

*

En gros, j'étais foutu. Après m'avoir détaché de la chaise, les hommes de la fondation me lièrent les mains dans le dos. Ils ne voulaient pas me tuer dans mon appartement, ce qui paraissait plutôt sensé. Ils tenaient à ce qu'on pense que je n'étais jamais arrivé chez moi. Puisque mon corps ainsi que toutes les preuves que j'avais rapportées auraient disparu, l'incertitude mettrait fin à toute l'affaire. J'ignorais totalement où ils m'emmenaient, mais j'étais sûr d'une chose : ces hommes connaissaient moins bien l'immeuble que moi. Je devais donc agir vite parce qu'une fois que nous serions dehors et qu'ils m'enfermeraient dans le coffre d'une voiture, les choses s'arrêteraient là.

L'un des hommes partit devant afin de vérifier si la voie était libre dans la cage d'escalier et sur le parking, puis deux ou trois minutes plus tard, les deux autres me firent avancer vers la porte – l'un devant, l'autre derrière moi, chacun l'arme au poing. L'escalier qui descendait en spirale jusqu'au rez-de-chaussée se trouvait juste devant ma porte. Je savais que c'était ma seule chance. Soudain, il m'apparut que j'avais anticipé la situation malgré moi – en fin de compte, j'avais bien fait de mentionner le nettoyage de mes ongles.

« Faites gaffe à mes ongles, les gars », lançai-je alors qu'ils me conduisaient vers la porte.

Tous deux éclatèrent de rire et je sus à cet instant qu'ils avaient baissé la garde. Je me jetai de tout mon poids sur l'homme qui

m'emmenait dehors. Le moment n'aurait pu être mieux choisi. Il venait de sortir sur le palier et l'impact suffit à le projeter contre la frêle rampe au sommet de l'escalier. L'espace d'un instant, il ne bougea plus, le corps à moitié dans le vide, et s'efforça de retrouver l'équilibre, mais la rampe se brisa. Emporté par mon élan, je faillis le suivre en criant dans l'abîme, mais le type derrière moi eut le réflexe de me tirer en arrière. J'en profitai pour le pousser violemment contre le chambranle de la porte, ce qui lui coupa le souffle, et je m'enfuis à toutes jambes en essayant de libérer mes mains.

Au moment où la corde céda, j'étais au deuxième étage. Toujours opter pour la stratégie la moins prévisible, m'avait appris O. L'enculé qui se trouvait encore là-haut s'attendait à ce que je me précipite dehors en appelant à l'aide. Au lieu de ça, je détachai sans bruit la hache de pompier fixée au mur et attendis qu'il descende l'escalier. Je le laissai approcher jusqu'à ce qu'il soit sur le point de me voir puis je bondis sur lui. Il n'avait pas atteint le sol que j'avais déjà récupéré son arme.

Dehors en moins de deux, je trouvai Chocbanc et l'autre homme de la fondation sur le parking. Je tirai une fois, puis une deuxième. Alors qu'il s'effondrait sur le sol, Chocbanc leva les mains et tenta de me dissuader de le tuer.

« Dites-moi quelque chose que j'ignore », lui hurlai-je.

Il hésita. J'attendis deux ou trois secondes, certain qu'il m'avait dit tout ce qu'il savait – il avait avoué tous ses péchés à l'homme condamné que j'étais.

« C'est moi qui ai tué cette fille », dit-il.

Il commença à m'expliquer autre chose, mais je lui tirai une balle dans la tête. Tout ce qu'il me fallait maintenant, c'était Joshua. C'était à lui que j'allais m'en prendre, et plus rien d'autre ne comptait.

*

Arrivé à Maple Bluff, j'appuyai sur la sonnette de Joshua avec l'étrange impression d'incarner le destin frappant à sa porte. Bien qu'il soit près de trois heures du matin, il m'ouvrit quelques instants plus tard. Exactement comme la première fois que je l'avais rencontré, il était entièrement habillé – costume, chaussures et tout le reste. Mais ce qu'il y avait d'encore plus étrange, c'était le large sourire plaqué sur son visage, comme si j'étais un ami qu'il attendait depuis longtemps.

Joshua m'emmena dans une cuisine spacieuse au fond de la maison où il entreprit d'ouvrir une bouteille de vin. Il remplit deux verres puis m'en offrit un. Une semaine plus tôt, alors que nous n'étions pas encore passés aux choses sérieuses, j'aurais été plutôt content, mais il était hors de question que je boive son vin, surtout servi par lui.

« Je vois qu'Ishmael a vite appris les terribles manières de mon peuple... Il se méfie même quand on lui veut aucun mal », dit-il en se dirigeant vers le frigo.

Il en rapporta deux Tusker, en ouvrit une et la posa sur la table devant moi.

Sans un mot, je portai la bouteille à mes lèvres et bus une gorgée – elle était bonne, et pendant une seconde, j'eus l'impression d'être de retour en Afrique, en train de me soûler avec O au Hilton Hotel.

« J'ai une question à vous poser, Joshua, dis-je finalement, avant de sortir l'arme que j'avais prise à l'homme de la fondation dans mon immeuble. Avez-vous envie de mourir cette nuit ? »

Il ne parut pas surpris. En fait, on aurait dit qu'il ne m'avait pas entendu.

Je dévissai le silencieux et le posai sur la table, à portée de main.

« Dans ce cas, discutons », dis-je.

Son visage était dur, mais je savais qu'il avait envie de parler. Il ne m'aurait pas ouvert la porte dans le cas contraire.

« Vous croyez savoir, mais vous savez rien, dit-il finalement. Oui, je voulais vous faire tuer à cause de ce que vous saviez sur moi. Mais vous êtes aussi mon ami. Même en Afrique, vous restez mon ami. »

Je me contentai de le dévisager. Je savais ce qu'il pensait : s'il parvenait seulement à me prendre en défaut ou à me convaincre de son innocence, il rentrerait libre chez lui.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? » finis-je par lui demander.

Il soupira avec lassitude.

« La fondation... Elle est très puissante. Je suis qu'un pion sur son échiquier. Ils ont fait de moi un héros, d'accord ? Je leur fais gagner de l'argent et ils me payent pour ça. C'est une bonne relation, seulement... Seulement ils ont décidé de se débarrasser de moi à cause de cette fille. Et quel meilleur moyen que de l'utiliser contre moi ? C'est là que vous devenez mon ami. »

Il se tut afin d'étudier mon visage.

« Quand la fondation m'a pourchassé, expliqua-t-il, l'ennemi de mon ennemi est devenu mon ami. »

Je lui souris et bus une nouvelle gorgée de Tusker.

« Toutes les autres choses qu'ils disent que j'ai faites, oui, je les ai faites, poursuivit Joshua, essayant désespérément de s'expliquer. Oui, je les détestais. Mais maintenant, j'ai mûri. J'ai été au Kenya et j'ai vu les Kikuyu et les Luo vivre ensemble. Je suis venu en Amérique et j'ai vu les Noirs et les Blancs vivre ensemble. J'ai mûri. Mais qu'est-ce que je savais avant ? Écoutez, Ishmael, la vie était simple. Je leur faisais l'école, je vivais avec eux, mais qu'est-ce qu'ils faisaient pour moi ? Ils

prenaient les meilleurs boulots, baisaient mes femmes et prenaient mes meilleures terres...

— Je me fous de toutes ces conneries, le coupai-je. Tout ce qui m'importe, c'est Macy Jane Admanzah.

— Macy, je l'ai pas touchée. Sa famille, des putains de missionnaires... Sa famille, j'ai ordonné qu'on la tue. Dix ans plus tard, elle apparaît sur le pas de ma porte... morte. La fondation voulait m'évincer. Elle a été les voir, elle était à ma recherche, alors ils ont paniqué et décidé de se débarrasser de nous deux. Ils l'ont amenée ici et l'ont tuée. L'argent... c'est uniquement une question d'argent. »

Il fallut près d'une heure à Joshua pour tout m'expliquer. Les Admanzah, comme je le savais, étaient missionnaires au Rwanda. D'après lui, c'étaient des suprémacistes qui aidaient à s'échapper ceux qui fuyaient le génocide – « Ils les traitaient comme des petits enfants, me dit-il. Même les hommes et les femmes âgés. » Il n'avait appris que leur église leur servait de refuge que lorsque certaines personnes qu'il avait aidées lui en avaient parlé. D'après ces réfugiés, si les Admanzah et lui s'associaient, ils sauveraient beaucoup plus de vies. Bien entendu, Joshua utilisait son école pour appâter le plus possible d'innocents, et il n'aimait pas la concurrence. Il avait donc ordonné à une quinzaine de ses hommes de main de faire une descente chez la famille Admanzah – tous ses membres avaient ainsi été tués, ou du moins le croyait-il.

Après le génocide, tout était si confus que personne n'avait signalé que Joshua était l'assassin des Admanzah et avait utilisé son école comme leurre. Au Kenya, ceux qu'il avait réellement aidés à échapper au génocide l'avaient accueilli en héros – ils ignoraient totalement qu'il ne les avait secourus que pour attirer plus de gens dans son piège mortel. Ensuite, *Never Again* avait été créée, puis Samuel Alexander avait entendu parler de Joshua et fait de lui la figure emblématique de la fondation. Joshua ne me dit pas quand Samuel avait découvert toute la vérité sur lui, mais il devait être au courant lorsque Mary Karuhimbi et les femmes de Kokomat étaient venues le voir. À ce moment-là, bien sûr, la mauvaise conscience internationale rapportait des millions de dollars à la fondation et Samuel avait les moyens d'acheter le silence de ces rescapées. Heureusement pour lui, elles avaient sauté sur l'argent et le secret de Joshua était resté enfoui.

En fait, tout s'était bien passé jusqu'à ce qu'une certaine Macy Jane Admanzah, à présent majeure, décide d'obtenir justice pour sa famille et révèle le vrai visage de Joshua. Naturellement, elle s'était d'abord rendue au centre de réfugiés à Nairobi, où Samuel Alexander lui avait appris que Joshua vivait maintenant aux États-Unis. Celui-ci prétendit

ensuite que Samuel avait payé le billet de Macy Jane pour les États-Unis en prétendant vouloir lui permettre d'attaquer Joshua et de le montrer sous son vrai jour. Il lui avait même promis de l'aider à le traîner devant la Cour pénale internationale.

Ce que Samuel avait découvert, toujours d'après le professeur, c'était qu'il pouvait faire d'une pierre deux coups : se débarrasser de Joshua, qui coûtait beaucoup d'argent à la fondation, et de Macy Jane, en la tuant et en imputant le meurtre au professeur. Bien entendu, ça signifiait la fin de la fondation, mais il ne faudrait pas longtemps à Samuel pour trouver un nouveau prodige et en créer une nouvelle, pourvu qu'il garde le contrôle du centre de réfugiés. Joshua ne l'avait compris que plus tard. Il ignorait totalement que son monde allait s'effondrer jusqu'à ce qu'il rentre chez lui et trouve le cadavre de Macy Jane sur sa véranda. Samuel avait escroqué ses associés et le centre de réfugiés, tout comme la fondation, rencontrait des difficultés financières, deux raisons de plus pour se débarrasser de Joshua et tout recommencer à zéro.

Mais pourquoi Samuel Alexander s'était-il suicidé ?

C'était un homme faible, me répondit Joshua avec mépris. Il n'avait pas le cran d'assumer ce qu'il avait créé. Il avait pris peur, surtout après avoir commandité le meurtre de Macy Jane Admanzah, car au lieu de passer les menottes à Joshua, j'avais pris l'avion pour Nairobi afin d'y trouver des réponses. Encore une fois, il me semblait que sa version tenait debout. Le mot d'adieu lui était adressé – un détail que celui-ci ignorait forcément. Samuel lui présentait ses excuses après avoir détruit ce qu'ils avaient bâti ensemble.

Pourquoi Joshua, une fois compromis, n'avait-il pas songé à dénoncer ses actes ?

Je devinai la réponse avant même qu'il me la donne. Sa vie – il serait mort sans pouvoir raconter sa version des faits. Et son passé – il avait cru pouvoir encore protéger son secret.

« Mais pourquoi ne pas vous être débarrassé du corps ? Pourquoi l'avoir laissé où vous l'avez trouvé ? » lui demandai-je.

Lorsqu'il était rentré chez lui et l'avait découvert, Joshua avait dû réfléchir vite. À en juger par l'état du corps, la jeune femme n'était pas morte depuis longtemps, et il savait que le véritable assassin appellerait la police dès qu'il se trouverait à bonne distance. En quelques minutes, il avait retrouvé son sac à main, fouillé ses poches et retiré les bijoux africains qu'elle portait. Il avait ensuite tout mis dans un sac en plastique et l'avait enfoncé dans les toilettes de sa chambre. Pour finir, il avait appelé la police.

Je sortis mon portable et appelai le commissariat afin de savoir s'il

disait la vérité sur ces appels. Pour un flic, un simple détail peut déterminer la culpabilité ou l'innocence d'un suspect. Parfois, c'est un élément que le suspect n'aurait pas pu connaître à moins de s'être trouvé à un certain endroit à un certain moment, ce qui valide sa version de l'histoire. D'autres fois, c'est un élément, ce qui corrige une incohérence ou répond à une question et invalide toutes les hypothèses émises. Dans le cas de Joshua, on se demandait depuis le début pourquoi il avait laissé le corps devant sa porte alors qu'il aurait eu le temps de s'en débarrasser – personne n'aurait fini par établir un lien entre Macy Jane et lui si nous l'avions retrouvé quelque part dans une benne.

Quelques minutes plus tard, la sonnerie de mon portable retentit. Joshua ne mentait pas au sujet des appels – il y en avait eu deux, l'un passé depuis son portable, l'autre depuis une cabine téléphonique juste à l'extérieur de Maple Bluff. Le flic de service me fit écouter les deux appels. Le premier homme était à l'évidence américain, et très probablement blanc. Il disait à l'opérateur qu'il venait d'assister à un meurtre et lui donnait l'adresse de Joshua avant de raccrocher. L'autre appel, juste deux minutes plus tard, venait de Joshua. Il signalait qu'il avait découvert le cadavre d'une jeune fille sur sa véranda. L'opérateur lui demandait de prendre son pouls et de vérifier si elle respirait encore, mais le professeur avait pris les devants : « Non, j'ai essayé de la ranimer, disait-il, mais elle est morte. »

Plus je réfléchissais à sa version des faits, plus elle me paraissait sensée. Joshua se doutait qu'on lui avait tendu un piège et que l'assassin avait appelé les flics ; il ne disposait donc pas d'assez de temps pour se débarrasser du corps. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était le dépouiller de tout ce qui nous aiderait à l'identifier. Son passé étant bien caché en Afrique, il était convaincu de pouvoir se sortir de là sans être inquiété. Il n'avait pas imaginé qu'on m'enverrait au Kenya.

Les deux appels faisaient partie de ces petits détails ignorés depuis le début en raison de l'aspect confus et sensationnel de l'affaire. Il restait beaucoup de questions sans réponse, mais la version de Joshua indiquait qui avait tué Macy Jane Admanzah, et pourquoi. Elle expliquait aussi pourquoi je le pensais coupable de quelque chose depuis le début – il essayait de préserver un secret, mais celui-ci concernait son passé. Même s'il avait commis un grand nombre d'actes terribles, j'étais maintenant certain qu'il n'avait pas tué Macy Jane Admanzah.

Après avoir avalé ma Tusker, je ramassai mon flingue et me préparai à quitter l'homme que j'avais voulu descendre juste une heure plus tôt. Qu'allait-il arriver à Joshua ? Allions-nous le punir

pour un crime qu'il n'avait pas commis ? Le laisserions-nous en liberté malgré son rôle dans le génocide ? Peut-être les preuves seraient-elles assez nombreuses pour qu'il comparaisse devant un tribunal pour crime contre l'humanité. Je n'en savais rien. Les femmes de Kokomat pourraient témoigner, et sûrement beaucoup d'autres. Je n'avais qu'à en discuter avec le chef, remplir mon rapport et laisser les autorités constituées décider.

« Je suis un mauvais homme, Ishmael, dit Joshua alors que j'avais vers la porte. Je le sais et vous le savez. J'ai fait des choses épouvantables. Mais, Ishmael, j'ai pas tué cette fille. »

Soudain, je me demandai pourquoi il lui importait autant d'être lavé de cette accusation. Il savait sûrement qu'on s'apprêtait à lever le voile sur son passé et que sa vie serait anéantie une fois que les gens sauraient ce qu'il avait vraiment fait pendant le génocide.

« J'en sais rien, Ishmael, dit-il tristement lorsque je l'interrogeai à ce sujet. Peut-être que j'ai changé. Peut-être que j'ai changé et que je souhaite que la vérité apparaisse. »

*

Alors que je roulais en direction de mon quartier, certain que je trouverais le chef au pied de mon immeuble, je ne pus m'empêcher de penser aux Admanzah. Aux yeux de certaines personnes, c'étaient des suprémacistes. Pour d'autres, de vrais chrétiens. Certains les considéraient sans doute comme des gauchistes sentimentaux. Tandis que d'autres estimaient qu'ils faisaient simplement fausse route. Mais la vraie question, c'était de savoir ce qui peut bien pousser un homme et une femme à déraciner leur famille, à quitter une ferme prospère, une école certes un peu conservatrice mais qui offre un avenir à leurs enfants, et à les emmener en Afrique.

J'avais croisé de nombreux Admanzah à Allied Drive. Là-bas, les Blancs essayaient sans arrêt de sauver les Noirs, de les sevrer et de les sortir des gangs. Tant pis pour les Blancs pauvres et les bouseux ; les Blancs aisés voulaient sauver des Noirs. Peut-être les Admanzah aimaient-ils jouer aux bons samaritains chez les Africains. Mais méritaient-ils de mourir pour autant ? Avaient-ils tué ? Bien au contraire, ils avaient sauvé des vies.

Lorsque je rejoignis enfin le chef, il était furieux – la violence avait débarqué en même temps que moi en Amérique, dans notre petite ville du Wisconsin, et il se retrouvait soudain avec quatre cadavres sur les bras, dont trois blancs.

« Ma parole, tu es devenu dingue ? Tu viens de nous foutre dans un merdier pas possible ! hurla-t-il en me sortant de force de ma voiture. Je t'emmène tout de suite au commissariat.

— Je suis en état d'arrestation ?

— Mais qu'est-ce que j'en sais, putain ? s'écria-t-il en m'obligeant à grimper dans sa voiture. Qu'est-ce que j'en sais... »

Au commissariat, je m'expliquai le mieux possible. Le chef s'était calmé pendant le trajet et lorsque j'achevai mon histoire, il avait l'air presque heureux. Nous avions enfin les réponses que nous cherchions.

« Bon, nous connaissons maintenant les assassins de Macy Jane, mais il n'y a vraiment aucun moyen de coincer Joshua ? » fit le chef.

C'était plus une affirmation qu'une question.

« Balance-moi cette histoire aux journalistes », m'ordonna-t-il.

C'était exactement ce que j'avais prévu de faire. Je pris une chambre dans un motel, appelai Mo et la mis au courant. Pour la première fois depuis qu'on se connaissait, elle me proposa de passer afin de s'assurer que j'allais bien, mais je lui répondis que c'était inutile. Je m'assoupis, le combiné toujours dans la main, l'esprit traversé de souvenirs de Muddy.

Laisse les morts ensevelir leurs morts

L'article de Mo parut le lendemain matin dans le *Madison Times* – et c'était du lourd. Elle entretenait à présent de bonnes relations avec plusieurs grands journaux et chaînes de télé, et tous voulaient des détails sur son scoop. C'était plus sympa qu'un coup de filet dans la mafia ; on avait là un crime d'un nouveau genre avec des gentils et des méchants qui cachaient bien leur jeu – le mystérieux Chocbanc, qui n'était plus de ce monde ; Macy Jane Admanzah ; Joshua et son lourd passé ; la fondation, son conseil et ses directeurs. Sans oublier mon histoire trépidante ! Ainsi, au fil des heures, les gros titres les plus accrocheurs s'enchaînèrent : JUSTICE ENFIN FAITE POUR MACY JANE ADMANZAH, LA BELLE ET LES BÊTES, SEXE ET VIOLENCE SUR LE CONTINENT NOIR, LE PRINCE NOIR (restait à savoir s'il s'agissait de Joshua ou de moi), et cetera. Le Ku Klux Klan lui-même fit circuler des tracts afin de nous féliciter, le chef et moi, déclarant que nous étions un bon exemple de ce que pouvait offrir notre race lorsqu'elle faisait des efforts.

Ce soir-là, j'appelai BQ et lui proposai d'aller boire une bière. Je ne l'avais encore jamais fait, mais après un instant d'hésitation, il accepta. J'avais envie de lui annoncer que l'affaire était enfin bouclée, que justice avait été rendue à Macy Jane Admanzah. J'avais envie de le lui dire car je n'avais jamais oublié sa remarque spontanée : son assassin était une personne qui la connaissait bien, qui pouvait même l'avoir aimée.

Nous passâmes ainsi quelques heures à discuter de l'affaire, des femmes du Nord et du Sud et même de musique country. J'en connaissais maintenant un rayon sur Kenny Rogers – apparemment, il était peu apprécié dans le Sud, on le considérait comme une espèce de traître. C'était sympa de pouvoir glander un peu, boire des bières et écouter de la musique. Je disputai avec lui quelques parties de fléchettes et de billard – qu'il gagna aisément ; mes doigts, même s'ils ne me faisaient plus mal, étaient encore maladroits.

« Je vais te dire un truc, mon pote, dit-il finalement à moitié ivre en tétant une cigarette éteinte. On est des vrais potes maintenant, hein, Ishmael ? »

Il s'approcha de moi et posa la main sur mon épaule.

« Parfaitement, BQ, répondis-je avec sincérité. On est potes.

— Eh bien, mon pote, ton affaire, elle soulève plus de questions qu'un cochon servi à un repas de Noël.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cette histoire est trop compliquée... Vraiment trop tordue. Pourtant, mon pote, tu sais aussi bien que moi que le mobile d'un meurtre est toujours bête comme chou. »

De mon point de vue, tout collait. Oui, c'était un enchaînement d'événements compliqué, mais Joshua m'avait expliqué les motifs du crime et ça tenait debout. Cependant, BQ avait un doute – et contrairement au chef, à Muddy, O ou même Mo, il n'était pas proche de l'affaire, et sa conclusion, quelle qu'elle soit, ne lésait en rien ses intérêts personnels. Il était aussi objectif qu'on peut l'être – son travail, qui consistait à découper des corps et contenir sa colère jusqu'à ce qu'il ait trouvé la cause du décès, m'incitait à prendre ses paroles au sérieux.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Écoute-moi bien, mon pote, dit-il d'une voix traînante. Tu me demandes de croire que Macy Jane Admanzah est venue ici pour démasquer Joshua, et que celui qui dirigeait la fondation *Never Again*, Chocbanc ou je ne sais qui, a décidé de se débarrasser de Joshua avant qu'il détruise tout ce qu'ils avaient construit ? Cette personne aurait donc tué Macy Jane Admanzah et laissé son cadavre devant sa porte ?

— Tu peux me dire où tu veux en venir ?

— J'en ai aucune idée, mais même bourré, je suis certain qu'on peut pas être innocent d'un meurtre quand on a participé à un génocide. Ça colle pas, c'est tout ! Son instinct, c'est de tuer, exactement comme un scorpion cherche à te piquer. »

Je repensai à la déclaration qu'il avait faite à la morgue alors que nous observions le corps de Macy Jane Admanzah à peine plus d'une semaine plus tôt – « À mon avis, c'était quelqu'un qui la connaissait bien, qui l'aimait probablement même... » Je l'interrogeai à ce sujet, mais il ne s'en souvenait pas. J'étais soulagé – ce n'était rien de plus qu'un pressentiment.

« Alors, Ishmael, on est toujours potes ? me demanda BQ après quelques minutes de silence.

— Ouais, bien sûr, mec, on est toujours potes », répondis-je en riant.

Ce fut tout. Nous continuâmes à boire de la bière et à chanter des chansons country jusqu'à ce que ferme le bar. Je rentrai chez moi ni déprimé ni heureux, juste ivre.

Je découvris à mon réveil le lendemain matin que l'article de Mo avait déjà fait deux victimes. La première n'était autre que la fondation *Never Again*. Les membres de son conseil d'administration avaient démissionné au moment où les autorités compétentes avaient décidé de les mettre en examen pour fraude et racket. Et ils n'étaient pas les seuls à capituler. L'affaire provoquait un tel scandale que les hommes politiques américains, rwandais et kenyans dont les noms apparaissaient dans le registre étaient eux aussi obligés de démissionner. Le Sénat américain allait jusqu'à créer une commission afin d'enquêter non seulement sur la fondation *Never Again*, mais aussi sur tous les principaux organismes caritatifs. La seconde victime était Joshua Hakizimana. Toute la rage du monde se déversait sur lui. Ce n'était pas à cause du génocide mais parce qu'il avait convaincu le monde de croire en lui. C'était comme si on avait découvert que Mandela était en fait gardien de prison. Les jours suivants, Maple Bluff fut assailli de personnes réclamant littéralement sa tête ; des stars de Hollywood déchirèrent sa photo en direct à la télé et la Cour pénale internationale lança sa propre enquête sur son rôle dans le génocide.

Finalement, chacun avait ce qu'il méritait. Toutefois, alors que les semaines se transformaient en mois, les articles sur le conseil de la fondation et les procès se raréfièrent jusqu'à ce qu'on n'en entende plus du tout parler. Quant à Joshua, les avocats à la Johnnie Cochran se bousculèrent rapidement au portillon pour le défendre – c'était après tout un citoyen américain, il fallait suivre la procédure officielle. Plus tard, il s'avéra qu'il ne pouvait être jugé pour génocide aux États-Unis, seulement pour blanchiment d'argent et, crime moins grave, destruction de preuves. Mais même ces accusations furent plus difficiles à étayer que prévu. Joshua avait bien couvert ses traces et le FBI ne trouva qu'un seul compte en banque, affichant environ deux millions de dollars. Joshua ne parvint à expliquer qu'en partie d'où venait cet argent, mais ses tournées de conférences lui rapportaient gros, et si on ajoutait son salaire de professeur à ses honoraires, la somme dont on ne connaissait pas l'origine n'était finalement pas si énorme que ça. Quelques semaines plus tard, la Cour pénale internationale conclut qu'elle n'avait entendu aucun témoin crédible. Les femmes de Kokomat avaient été soudoyées, et personne ne pouvait affirmer avec certitude que Joshua avait commandité le meurtre de la famille Admanzah. La valeur de mon témoignage lui-même fut contestée lorsqu'apparurent les preuves que j'avais « participé à des exécutions extrajudiciaires » au Kenya. Et les aveux de Joshua, faits à un inspecteur « agité » « qui venait d'être torturé et de tuer quatre hommes » et « n'avait pas de mandat », furent jugés irrecevables.

Le monde ne laisse jamais vraiment tomber ses héros. Peu à peu, Joshua fut réhabilité. Même Mo ne put arrêter la vague lorsque des étudiants et des professeurs montèrent peu à peu au créneau pour le défendre et prétendirent qu'on n'avait aucune preuve de son implication dans le génocide. Pour finir, flairant un revirement de situation, la communauté noire de Madison intervint et évoqua la contribution de Joshua à ses programmes de développement.

Trois mois plus tard, Macy Jane Admanzah était oubliée et Joshua enseignait de nouveau à l'université. Ce qui m'irritait le plus, c'étaient ces flics qui me tapotaient dans le dos en disant : « On ne gagne pas à tous les coups. » Ce génocidaire se baladait à nouveau en toute liberté, juste sous mon nez. La question n'était pas que j'avais perdu, mais que tout sens de la justice semblait avoir disparu.

Et pourtant, ainsi va la vie. Le chef fut promu commissaire et moi, inspecteur-chef. Dans cette histoire, tout le monde, à part la jeune victime, y gagnait.

*

Tandis que se déroulaient tous ces événements, je me portai volontaire pour rapatrier le corps de Macy Jane Admanzah au Rwanda. Je ne l'avais pas connue, mais c'était comme si elle faisait partie de ma famille. Elle avait joué un rôle dans ma vie et que je ne pourrais jamais lui rendre la pareille – la ramener au Rwanda était le moins que je puisse faire.

À Kigali, l'aéroport grouillait de journalistes – même ce torchon de *Madison Times* avait envoyé Mo couvrir toute l'affaire. Jamais un non-Rwandais n'avait encore eu droit à ces quasi funérailles nationales – le président vint accueillir la dépouille en personne à l'aéroport. Je bavardai quelques minutes avec cet homme grand et mince. Chef des rebelles pendant le génocide, il avait entendu parler de ce directeur qui utilisait son école pour attirer les gens dans un piège mortel, mais à l'époque, cette histoire ressemblait juste à un mythe.

« Même lorsque souffle un vent mauvais, on ne s'autorise pas à imaginer le pire chez l'autre », m'expliqua-t-il.

On nous photographia ensemble puis il déposa un drapeau rwandais sur le cercueil. Ensuite, assez curieusement, nous abordâmes le sujet des armes et il m'expliqua pourquoi aujourd'hui encore, il préférait les AK-47 – ils étaient légers, économiques et faciles à utiliser. Les armes et la mort étaient sans doute les seules choses que nous avions en commun. Finalement, il me remercia et la police secrète l'emmena sur-le-champ.

Plus tard, on me conduisit à travers la ville, suivant la lente procession funéraire qui fut accueillie rue après rue par nombre

d'écoliers et leurs parents. Je ne pus m'empêcher de me demander ce qui les attirait chez Macy Jane Admanzah. Sa peau blanche ? L'idée qu'une étrangère avait tout perdu, comme eux ? Ou le simple fait qu'elle symbolisait tout ce qui ne tournait pas rond dans ce monde – cette autre jeune personne ayant perdu la vie à cause d'un génocide ? Je n'en savais rien.

Finalement, le cortège s'arrêta devant une majestueuse église catholique. On avait fait venir un prêtre de France qui hélas en fit des tonnes. Cette famille simple de missionnaires aurait-elle souhaité ce genre d'enterrement pour sa fille ? Cependant, Macy Jane, et ses parents par extension, avait été adoptée par l'État, et seul comptait ce que souhaitait celui-ci – les hommes politiques défilèrent sur l'estrade afin de condamner le génocide et d'applaudir les Admanzah.

Ce n'est que lorsque j'étais sorti acheter les vêtements dans lesquels elle serait enterrée, dans un magasin de Madison appelé Betty Bling, que j'avais commencé à m'interroger sur la famille élargie de Macy Jane. Ces gens se trouvaient probablement toujours dans le Montana, mais personne ne nous avait contactés. J'en conclus que la famille Admanzah avait été excommuniée après s'être convertie au catholicisme.

Devant la boutique Betty Bling de State Street, des centaines d'étudiants poursuivaient leurs petites vies – ils buaient un café, se tenaient par la main, jouaient de la guitare et peignaient de rapides portraits pour se faire un peu d'argent de poche. Mais la vie de Macy Jane était terminée ; cet après-midi-là, sa disparition me pesait soudain de manière totalement inexplicable. Me voyant traîner depuis un moment dans le magasin, les vendeuses venaient me voir chacune leur tour afin de savoir si j'avais besoin d'aide. Exaspéré, j'avais fini par demander à l'une d'entre elles dans quelle tenue elle aimerait être enterrée. Son air stupéfait m'avait fait brutalement revenir sur terre et je m'étais dépêché de lui expliquer la raison de ma présence. Par chance, elle m'avait reconnu quand j'étais entré ; après avoir écouté mes explications, elle s'était détendue puis présentée. Elle s'appelait Betty – c'était la propriétaire de la boutique.

Betty avait à peu près la taille et la carrure de Macy Jane. Nous avions étudié plusieurs tenues, qu'elle avait essayées une par une – situation pour le moins étrange, réalisai-je plus tard, mais l'expérience avait été concluante. Finalement, nous nous étions décidés pour un chemisier blanc, une veste rouge et une longue jupe noire, complétés par un collier de perles et un simple bracelet en fil de cuivre.

« Je vous les offre. Vous vous êtes montré très généreux... C'est le

moins que je puisse faire », m'avait dit Betty en toute décontraction quand était venue l'heure de payer.

Curieusement, ces mots m'avaient fait craquer et je m'étais enfin mis à pleurer. Jamais je ne m'étais encore senti aussi déchiré – triste et en colère, j'avais l'impression d'avoir été mis en pièces.

Betty m'avait accompagné jusqu'à une cabine d'essayage où je m'étais assis le temps de me ressaisir. J'avais fini par me calmer puis j'étais reparti avec mon paquet de vêtements et un mal de tête atroce.

La messe prit fin et la foule accompagna Macy Jane jusqu'à sa dernière demeure : le carré des héros. On enterrait ici ceux qui avaient rendu un grand service à la nation. On me demanda ensuite de prononcer quelques mots. Je savais depuis le début que ce moment viendrait, et pourtant, je ne m'étais pas préparé – que dire en un tel moment, et surtout, *comment* ?

« Je n'ai pas grand-chose à ajouter. Je suis simplement très touché par l'amour que vous témoignez à Macy Jane Admanzah. Elle s'est éteinte dans la solitude et l'anonymat. Faisons en sorte qu'elle ne soit pas morte pour rien. »

On en attendait sûrement plus de moi, mais j'avais dit tout ce que j'avais sur le cœur. Soudain me revint un poème de Langston Hughes appris à l'école primaire :

« Qu'arrive-t-il à un rêve différé ? commençai-je. Sèche-t-il comme un raisin au soleil ? Ou suppure-t-il comme une plaie – avant de couler ? Est-ce qu'il pue comme de la viande pourrie ? Ou bien se transforme-t-il en une croûte qui se couvre de sucre – comme un bonbon sirupeux ? Peut-être s'affaisse-t-il comme un poids lourd. Ou bien explose-t-il ?¹⁰ »

Je me tus un instant en essayant de trouver la meilleure façon de conclure. Les mots ne me venaient pas aussi facilement qu'à Muddy, et il n'y avait aucune honte à ça.

« Qu'arrive-t-il à la justice différée ? Qu'arrive-t-il à l'amour différé ? »

Mon discours achevé, je quittai l'estrade et rejoignis la foule silencieuse.

Enfin, Macy Jane fut inhumée. Tout était terminé.

*

Muddy et O étaient présents à l'enterrement mais nous ne parvîmes à nous retrouver qu'après la messe. Je ne les avais quittés que depuis quelques semaines et pourtant ils me paraissaient tous deux plus jeunes – Muddy, ses dreadlocks tirées en arrière, la peau luisante de sueur, portait une simple robe bleu et blanc, et O, un T-shirt blanc et un jean raide. Soulagés du poids de l'affaire, ils semblaient en forme.

J'étreignis longuement Muddy. Au moment où je pensais craquer et me mettre à pleurer, O me tapota l'épaule et suggéra que nous allions boire une bière. Notre petit groupe atterrit au Planet Club. Au milieu des touristes ivres, il nous sembla à tous que nous étions les véritables étrangers. Après avoir descendu une grande quantité de bière, Muddy et O piquèrent un joint à l'un des serveurs et, tels des lycéens, nous nous cachâmes derrière l'hôtel pour le fumer. J'aurais sans doute mieux fait de ne pas me joindre à eux car je passai la majeure partie de la nuit à rire comme un idiot.

Le lendemain matin, laissant O dans sa chambre, j'entamai avec Muddy le trajet jusqu'à son village dans une jeep de location. À quelques minutes de la ville, le paysage s'ouvrit sur des collines ondoyantes. Il était difficile d'imaginer que quelques années plus tôt seulement, cette terre se gorgeait de sang à mesure que les voisins abandonnaient leurs voisins, les amis devenaient ennemis et qu'on massacrait des familles entières à la machette.

Un jour, quand nous étions étudiants, mon ex-femme et moi étions allés voir une reconstitution de la guerre de Sécession à Gettysburg. Je ne sais pas ce qui nous avait pris. Toujours est-il que nous avons passé l'après-midi entier à regarder se bastonner des centaines de bénévoles en uniformes nordistes et sudistes. Ce spectacle paraissait vraiment idiot – le barbu qui lisait le discours de Lincoln à Gettysburg était lui-même ridicule. Tout était trop propre, l'herbe du champ où avait eu lieu la vraie bataille, trop verte, et les soldats, trop bien en chair. Mais nous étions si obstinés que nous avons suivi la reconstitution jusqu'à la fin malgré un grand sentiment de gêne – le public ne comptait qu'une poignée de Noirs. Alors que nous roulions vers le village de Muddy, parcourant collines et vallées parsemées de bananiers, je ne pus m'empêcher de me demander si, dans quelques siècles, le génocide serait rejoué de la même façon devant des enfants et adolescents bouche bée.

Muddy conduisait, peu bavarde. Des lunettes noires masquant son regard, je n'aurais su dire à quoi elle pensait. C'était la première fois qu'elle revenait dans son pays natal, et l'ironie voulait que ce soit pour y enterrer une jeune femme blanche.

Après avoir avalé des kilomètres, nous franchîmes un grand portail en fer au-dessus duquel était inscrit LYCÉE JOSHUA HAKIZIMANA à l'intérieur d'un énorme cadre métallique. Un peu plus loin sur la route d'asphalte toute droite, un immense drapeau orné du visage de Joshua dansait dans le vent. Nous nous arrê tâmes afin de l'admirer. Après le génocide, on avait donné le nom de Joshua à l'école, m'expliqua Muddy, bien que ça aille de soi. Je lui proposai d'y entrer, mais elle en

avait assez vu et préférait reprendre la route.

Environ une heure plus tard, une petite église en bois apparut au sommet d'une colline. Le blanc éblouissant de ses murs indiquait qu'elle avait été récemment repeinte.

« C'est elle », dit Muddy d'un air distrait.

Cette église, aujourd'hui restaurée, était celle des Admanzah. Un certain nombre de voitures – appartenant à des touristes et des journalistes – étaient garées devant, mais au lieu d'y entrer, nous parcourûmes le cimetière jusqu'à ce que nous trouvions ce que nous cherchions : leurs tombes. On devinait qu'elles avaient été retapées en hâte – le ciment était frais, leurs pierres tombales, repeintes, et une nouvelle clôture blanche les entourait.

« Pourquoi n'ont-ils pas enterré Macy ici ? demandai-je à Muddy.

— Cet endroit n'est pas aussi spectaculaire que le carré des héros », répondit-elle.

À l'intérieur de l'église, un groupe d'une quinzaine de journalistes écoutait un guide. Il expliquait, en anglais pour le bien des journalistes américains, la présence des innombrables rangées de crânes le long des murs. Ils étaient sans doute des centaines, tous propres, d'un blanc étincelant, et posaient sur nous un regard accusateur.

Cette vision m'était insupportable. Je sortis en courant, et alors que je vomissais, une main se posa sur mon épaule. C'était Mo, au bord des larmes. Nous restâmes ainsi un moment – moi, plié en deux, elle, secouant la tête, la main sur mon épaule. C'était une journaliste chevronnée mais pour elle aussi, la scène avait été insoutenable.

Un peu plus tard, Muddy sortit de l'église et je la présentai à Mo, brisant le silence que le chagrin nous avait imposé. Nous nous assîmes quelques minutes sur un petit banc dehors et parlâmes de la pluie et du beau temps jusqu'à ce que nous nous sentions assez bien pour nous séparer.

Muddy et moi roulâmes ensuite jusqu'à son village. À notre arrivée, un groupe de gens étaient assis sous un arbre, quelques personnes âgées installées à une table ; un homme debout se tenait seul à gauche du groupe. Celui-ci disait quelque chose, et alors que nous descendions de voiture, je demandai à Muddy ce qui se passait. Accusé de meurtre, il se défendait, m'expliqua-t-elle. Il affirmait que les témoins décrivaient un autre homme. J'avais envie de rester afin de suivre le procès – il s'agissait d'un tribunal traditionnel –, mais Muddy trouvait insupportable de regarder l'accusé. Elle me pressa donc de la suivre.

Alors que nous nous éloignions, quelques personnes se retournèrent

pour nous observer. Toutefois, personne ne parut reconnaître Muddy. Presque tout son village avait été rayé de la carte, me dit-elle tandis que nous marchions. Ces gens étaient des réfugiés, des déplacés que certains tueurs avaient suivis. Qu'auraient-ils pu faire d'autre, après le massacre, que retourner dans leurs communautés et espérer que tout le monde oublierait leurs crimes ? Mais les gens n'avaient rien oublié, c'est pourquoi cet homme était jugé.

Nous atteignîmes une maison de brique délabrée. Plusieurs enfants se trouvaient dans l'enceinte et quelques femmes s'occupaient d'eux. Muddy leur demanda si nous pouvions entrer, ce qu'elles acceptèrent. Une fois à l'intérieur, elle exprima le souhait de visiter les lieux. Les femmes lui demandèrent pourquoi et Muddy s'expliqua.

« Nous pensions que personne n'avait survécu, dirent-elles en la serrant joyeusement dans leurs bras – des inconnues que rapprochaient tout à coup la mort et la violence. Tu es chez toi ici. »

C'est du moins ce que je compris à leurs gestes. Mais Muddy secoua la tête et sourit.

Contournant la maison, nous trouvâmes trois sépultures marquées par des planches de bois sur lesquelles étaient soigneusement gravés les noms des défunts. Des rosiers poussaient sur les monticules de terre, chacun entouré d'un cercle d'œilletons – les familles qui vivaient ici avaient à l'évidence pris grand soin des tombes.

L'émotion de Muddy était visible. Pensant qu'elle voulait être seule, je commençai à m'éloigner, mais elle attrapa ma main et la glissa autour de sa taille.

« Reste », dit-elle.

J'obéis et la serrai en silence contre moi pendant qu'elle sanglotait sans bruit.

« *Le mot est chair*, commença-t-elle à scander. *Le mot est chair.* »

Ensuite, elle répéta maintes fois les noms des morts.

« *Le mot est vie. Le mot est chair.* »

Sans qu'elle élève la voix, la mélodie se fit de plus en plus bruyante et finit par m'envoûter. Je respirais difficilement, la tête me tournait – on aurait dit que j'allais faire une crise de panique. Et puis, aussi brusquement qu'elle avait commencé, Muddy s'arrêta et chacun de nous médita en silence.

Lorsqu'elle fut prête, nous retournâmes dans la maison puis mon amie donna ses coordonnées aux femmes. Elles l'étreignirent et nous laissèrent repartir pour Kigali.

À notre arrivée à l'hôtel, c'était déjà le soir. Nous fûmes agréablement surpris de trouver O et Mo en pleine conversation, assis à une table jonchée de bouteilles de bière vides. Nous passâmes

ensemble un moment à nous raconter des histoires et des plaisanteries. Plus tard, un DJ s'installa aux platines et notre petit groupe partit se trémousser, ou pour être plus exact, il prit carrément d'assaut la piste de danse. Plus tard cette nuit-là, Muddy et moi, enfin seuls, fîmes l'amour. Le lendemain matin, elle m'accompagna à l'aéroport où nos chemins se séparèrent. Cette histoire touchait à sa fin. Chacun de nous avait le sentiment de pouvoir tourner la page.

9. Célèbre avocat de Michael Jackson et O.J. Simpson, entre autres.

10. Frédéric Sylvanise, *Langston Hughes : poète jazz, poète blues*, ENS Éditions, 2009.

African connection

Certaines choses nous aident à nous sentir mieux quel que soit notre niveau de déprime. Pour certains, c'est la cuisine, pour d'autres, le sexe, mais pour moi, c'est la course à pied – celle de mes activités qui se rapproche le plus de la méditation. À mon retour du Rwanda, je n'avais pas couru depuis près de deux mois et je commençais à avoir l'impression que mon corps se momifiait. Il était temps que je m'y remette – l'affaire était derrière moi, je devais bientôt reprendre le travail et je me sentais prêt à reprendre le cours de ma vie.

Je sortis de mon appartement puis, aveuglé par le soleil, j'inspirai profondément le vif air automnal. Je décidai de suivre mon itinéraire habituel en passant devant le cimetière dont j'aimais regarder les noms défiler. Je sus que ça allait être une bonne course quand, au bout de mon premier kilomètre, ma respiration – un peu laborieuse au début – se fit plus régulière et que mes pieds trouvèrent le bon rythme. À présent, je pouvais savourer cet exercice physique sans effort. Je pouvais écouter mon corps – mon souffle, le bruit de mes pieds foulant le sol et mon cœur battant contre mes côtes – et me sentir vivant. Mais vers le troisième kilomètre, je commençai à avoir un coup de pompe. N'importe quel coureur en passe par là – l'esprit suggère au corps de s'arrêter et le corps se dit que c'est une bonne idée, l'épuisement s'installe, le souffle se fait court, les muscles deviennent douloureux et cette course se transforme peu à peu en supplice. Mais si on parvient à surmonter ce coup de pompe, l'esprit finit par laisser le corps tranquille, et cette petite victoire est pour moi une véritable récompense – la raison pour laquelle je cours. Alors que mon corps reprenait les commandes, des pensées et des idées commencèrent à envahir mon esprit sans que je puisse les freiner.

Laissant enfin mon corps tranquille, celui-ci s'arrêta sur Muddy : je la revis le premier soir sur scène, puis lors de notre dernière rencontre ; comme elle semblait triste malgré son sourire ! Je m'aperçus ensuite que je longuais le cimetière et regardai les noms défiler en les lisant à haute voix, l'un après l'autre. Puis je repensai à l'enterrement de Macy Jane Admanzah. Reposait-elle enfin en paix ? Comment le pouvait-elle alors que l'assassin de sa famille était libre ?

Tandis que je courais, de petits détails de l'affaire s'infiltrèrent dans mon esprit à un rythme régulier, chaque élément s'imbriquant parfaitement dans l'autre. Ensuite, certaines des leçons que m'avait apprises O au Kenya commencèrent à refaire surface : « Rien n'est jamais dû au hasard ; intéresse-toi à celui qui gagne, celui qui arrive au sommet. » En réalité, il n'y avait qu'un grand gagnant dans cette histoire : Joshua. Maintenant que tout le monde était mort, c'était lui qui héritait de la fondation, ou de ce qu'il en restait. Seul Jamal pouvait le gêner un peu, mais il n'arrivait pas à la cheville du professeur. Sa plus grande victoire cependant, c'était qu'il avait rétabli sa réputation – il était redevenu une victime. On avait levé le voile sur son passé, mais le tribunal avait rejeté les accusations contre lui. C'était comme si on lui pardonnait son rôle dans le génocide. Personne ne pourrait plus jamais remettre en cause son héroïsme. Joshua était enfin libéré de son passé, et c'était là son plus gros profit.

Je décidai ensuite de me poser à l'envers la question la plus difficile de toutes. Qu'avait à gagner Joshua en assassinant Macy Jane Admanzah et en laissant son cadavre sur le pas de sa porte ?

Une seule explication tenait la route. Il avait laissé les soupçons peser sur lui dès le début parce qu'il savait que la découverte de l'identité de Macy nous mènerait à d'autres personnes. Bien qu'il soit le suspect idéal, Joshua savait depuis le début qu'il ne serait pas reconnu coupable tant que nous ne saurions pas pourquoi il l'avait tuée et laissée devant sa porte. Et en effet, lorsque j'avais enfin découvert l'identité de Macy Jane, j'avais douté de mes propres soupçons en me posant exactement la même question. Joshua savait que son plan n'avait pas besoin de fonctionner à la perfection – seules quelques étapes étaient importantes, le reste serait un plus. Il devait simplement éliminer les personnes associées à la fondation de façon à être le seul survivant – et peu importait le nombre de ses blessures. Les médias, le public et la police feraient le reste pour lui. Il avait damé le pion à ses ennemis. C'était lui. C'était forcément lui.

Tout en courant, j'imaginai un autre scénario. Macy Jane Admanzah était allée à la fondation *Never Again* pour dénoncer Joshua. Peut-être Samuel Alexander l'avait-il ensuite envoyée aux États-Unis, ou bien était-elle arrivée ici par ses propres moyens. Mais dans les deux cas, il paraissait évident que la fondation *Never Again* et Joshua avaient agi de concert pour contrer ce qui les menaçait tous les deux. La mort de Macy Jane devait leur permettre de « restaurer l'équilibre », selon les termes de Chocbanc. Cependant, en cours de route, les plans avaient changé. Mais pourquoi ?

D'après Joshua et Jamal, la cupidité était la seule responsable.

Même pour Chocbanc, tout était une question de cupidité, mais celle de qui ? Qui s'était positionné de façon à hériter d'une fortune mondiale ? Joshua. Une occasion s'était présentée et il l'avait saisie. Il avait tué Macy Jane Admanzah, l'avait dépouillée de son identité et laissée sur le pas de sa porte.

Et puis il y avait BQ, selon qui ce meurtre était une affaire personnelle. C'était forcément Joshua l'assassin de Macy Jane. C'était la seule explication plausible de toute cette affaire. Je devais le mettre au pied du mur. Je n'avais toujours rien de plus que des hypothèses, mais si je parvenais à le faire parler, il me fournirait à coup sûr toutes les réponses – maintenant qu'il était tiré d'affaire après avoir dupé tout le monde, il avait sûrement hâte de se confier ; c'était tout à fait son style.

Je songeai à rentrer chez moi au plus vite ; je prendrais une douche, enfilerais un T-shirt, un jean et des baskets puis filerais chez lui. Mais je me trouvais tout près de Maple Bluff, et je paraîtrais plus convaincant, inoffensif même, si je poursuivais mon footing jusque chez lui. Je ralentis un peu ma foulée. J'allais salement en baver quand il faudrait rentrer chez moi à pied.

*

Joshua – vêtu d'un jean, d'une chemise noire et de chaussures légères en cuir – était clairement surpris de me voir, mais il se ressaisit rapidement et m'invita à entrer. Il était en train de faire ses bagages, m'expliqua-t-il, car il partait plus tard dans la soirée. Il souhaitait passer quelque temps au Rwanda et au Kenya. Joshua prétendait qu'il était temps pour lui d'affronter son passé. Mais je savais qu'il allait essayer de rebâtir un empire.

Bien qu'il soit encore tôt, il sortit une bouteille de vin et remplit deux verres.

« Le matin, je consomme du vin ; le soir, j'engloutis un petit déjeuner, dit-il avec un rire.

— Pourrais-je avoir un verre d'eau ? »

Courir m'avait donné chaud, j'étais en sueur. Un verre de vin était bien la dernière chose qui me faisait envie.

« Le vin se change donc pas en eau pour vous ? »

Joshua partit dans la cuisine en riant et revint avec un verre d'eau.

Je le vidai d'une traite, conscient que ce geste l'inciterait à se confier – pour les gens comme nous, un geste établit toujours un lien de confiance plus rapidement qu'un mot.

« Alors, Ishmael, qu'est-ce que vous voulez ? »

Je lui dis que je savais, que j'avais tout compris.

« Racontez-moi tout, Joshua. Je suis certain que vous souhaiteriez

qu'au moins une personne sache ce qui s'est passé.

— Pourquoi ? demanda-t-il, bien qu'il soit clairement intéressé.

— Parce que vous avez gagné. Écoutez, la justice vous a laissé libre malgré vos agissements pendant le génocide, non ? Qui mieux que moi saura écouter vos aveux ? »

C'était une idée à la fois dingue et parfaitement sensée. Il n'y a pas plus douce victoire que lorsqu'on explique à son adversaire comment on l'a vaincu.

« Vous n'avez pas tort... D'accord, Ishmael. Mais définissons les règles pour rendre le match intéressant, hein ? dit-il, le regard pétillant de joie.

— Ça me va, répondis-je en prenant mon verre de vin.

— Voyons voir... C'est tout simple. Vous posez une seule question. Je réponds par une unique phrase, et puis c'est fini. C'est bon ? Vous êtes d'accord ? »

À l'entendre, nous étions deux gamins occupés à inventer les règles d'un nouveau jeu.

J'acceptai. J'avais besoin qu'il me confirme une seule chose. Tout le reste – les comment et les pourquoi, les leçons de morale et les justifications – arrivait loin derrière.

« L'avez-vous tuée ? » demandai-je.

Joshua inspira profondément.

« Oui, j'ai tué cette fille, répondit-il sans la moindre émotion. Elle est venue me voir, alors j'ai sauté sur l'occasion et je l'ai tuée. Elle était habillée comme ça parce qu'elle savait que j'aime bien les jeunes femmes, et elle voulait me séduire puis me donner de l'héroïne... Elle cherchait à se faire justice. Mais elle ne savait pas que je savais qui elle était... Alors nous sommes allés faire un tour au lac dans la voiture que j'ai louée et elle a essayé de me séduire. J'ai joué le jeu un moment, puis je lui ai proposé de retourner chez moi. Je l'ai laissée dans la chambre, je suis allé retrouver mes amis pour boire un verre et je suis revenu. Elle voulait continuer. J'ai joué encore et puis j'ai tourné son visage contre le lit et appuyé jusqu'à ce qu'elle meure. Ensuite, je l'ai plongée dans l'eau chaude. J'ai roulé jusqu'à un bar pour y laisser la voiture de location que je devais rendre le lendemain et j'ai pris la mienne où je l'avais laissée. Je me suis dépêché de rentrer, je lui ai séché les cheveux, je l'ai posée sur les marches et je lui ai injecté de l'héroïne pour parachever le travail. Ensuite, j'ai appelé la police. Je me suis douché et changé, mais j'ai oublié d'enfiler des chaussettes... »

Tout s'expliquait enfin. Lorsqu'elle avait compris que la fondation *Never Again* la menait en bateau, Macy Jane Admanzah avait dû se

rendre compte qu'elle n'avait pas assez de preuves, de pouvoir ni d'argent pour obtenir justice, alors elle avait décidé de se venger. Et quand elle était apparue sur le pas de sa porte, Joshua avait saisi sa chance et l'avait tuée.

« Pourquoi ne pas l'avoir simplement laissée partir ? Elle n'avait aucune preuve contre vous... Personne n'aurait enquêté sur votre passé, m'emportai-je, certain qu'après m'avoir avoué la vérité, Joshua serait incapable de respecter sa propre règle et me raconterait tout le reste.

— Je vous l'ai dit quand vous êtes venu chez moi. Cette partie est vraie. Samuel voulait m'éliminer en envoyant cette fille à la fondation. La fondation voulait qu'elle disparaisse, je voulais aussi qu'elle meure, mais Samuel et la fondation ont compris qu'ils pourraient se débarrasser de moi en tuant la fille et en déposant des preuves qui m'accablaient. Alors je l'ai tuée en premier. Elle serait morte dans tous les cas, assassinée par moi, Samuel ou la fondation.

— Comment saviez-vous qu'ils voulaient vous faire porter le chapeau ?

— C'est quelqu'un qui me l'a dit... Trop de cupidité au sein de la fondation. Les gens rivalisent et les secrets fuient. Et Samuel se comportait comme un étranger, alors je l'ai soupçonné, lui aussi. Je veux dire, qu'est-ce qui fait que vous me soupçonnez maintenant ? Beaucoup de choses sont difficiles à expliquer, c'est tout. Non ?

— Et les gens comme Jamal, quel rôle jouaient-ils là-dedans ?

— Jamal, c'est un petit homme qui se prend pour un grand. Les trois personnages principaux, c'étaient Chocbanc, que vous avez tué, Samuel, qui s'est tué, et moi. Je suis le seul qui reste, conclut-il fièrement.

— Si tout ce que vous dites est vrai, pourquoi Chocbanc a-t-il tenté de me tuer, moi et pas vous ?

— Vous me surprenez, Ishmael. C'est très simple. Sans vous, pas de preuves pour l'accuser, lui, ni la fondation ou moi. Pas de vainqueur entre lui et moi. Pas de vainqueur, et il ne reste que moi et Chocbanc pour toucher l'argent. Il voulait que les choses redeviennent normales. C'était un vieil homme, vous voyez. »

Je ne pus m'empêcher de rire devant son air peiné. L'obstination des personnes âgées, semblait dire son expression. Tellement figées dans leurs habitudes !

« Et le premier appel à la police ? Qui l'a passé ? »

Il rit. Je connaissais déjà la réponse.

« C'est toujours l'argent qui a le dernier mot, hein ? La personne de la fondation qui m'avait révélé le complot. Je l'ai payée. »

Il observa une pause en me regardant attentivement.

« Je crois que vous avez toutes les réponses maintenant, dit-il finalement. J'ai été gentil : j'ai répondu à quatre questions environ. Je crois qu'il est temps pour vous de partir maintenant. »

Il était soudain très maître de lui-même – on aurait dit que le charme était rompu, qu'il était revenu sur terre. « Bon, nous avons conclu notre affaire. Chacun est content, non ?

— Non, notre affaire n'est pas encore conclue, répondis-je alors qu'il se levait pour me raccompagner. J'ai une dernière chose à dire...

— Bien sûr, inspecteur, il y a toujours une dernière chose, non ?

— J'ai promis à Macy Jane Admanzah de tuer son assassin », poursuivis-je en ignorant son interruption.

Il parut ébranlé une seconde puis éclata de rire.

« Demain matin, je profiterai de mon escale à Paris pour boire un café. Rentrez chez vous, inspecteur Ishmael. En me tuant, vous vous détruisez. Les Américains sont trop égoïstes pour ça. Rentrez chez vous. Vous avez perdu, non ?

— Mais je ne me bats jamais à la loyale, Joshua », lui dis-je en me levant pour partir.

Le trajet de retour fut long ; j'en profitai pour réfléchir à ce que je pourrais faire ensuite. Enfin, alors que j'approchais de mon immeuble, l'idée surgit en moi que je n'avais pas encore perdu. Il me restait un dernier coup à jouer.

*

Il était environ seize heures lorsque je décidai de me rendre à la ferme de la milice du Ku Klux Klan, qui portait le nom bien trouvé de Petit Pentagone. C'était le secret honteux de Madison – mes collègues et moi faisions régulièrement des descentes dans les quartiers noirs afin d'y trouver de la drogue et des armes, mais nous ne touchions pas à la milice du Ku Klux Klan même si tout le monde savait que la moitié de la drogue et des armes à feu de l'État se trouvaient là, dans leur ferme.

Pour atteindre le bâtiment principal, je dus traverser des quartiers désolés, où des Blancs dans la dèche me regardaient fixement avec un mélange de haine et d'envie. La pauvreté, ici comme partout ailleurs, que ce soit à Allied Drive ou à Mathare, est considérée comme une sorte de péché originel.

Arrivé au portail de la ferme, je montrai mon badge aux deux beaufs qui le gardaient. Des swastikas étaient tatouées sur leurs bras et des AK-47 pendaient à leurs épaules. Toute cette panoplie semblait un peu excessive, c'étaient de vraies caricatures folkloriques, mais ça ne les rendait pas moins dangereux.

Mon badge ne les décontenança pas. Ce qu'ils voulaient savoir, sans le dire, c'était pourquoi un flic nègre frappait à leur porte.

« J'ai une affaire importante à régler avec votre patron », dis-je en ouvrant la boîte à gants pour y jeter mon badge et m'assurer qu'ils voient bien l'arme qui s'y trouvait aussi.

Ils appelèrent leur chef avec un talkie-walkie puis me firent signe de passer. Je pénétrai dans le cœur de la propriété. On ne faisait rien pousser dans les champs tout autour – *histoire d'éviter les assauts-surprises*, supposai-je ; même les cabanes avaient un aspect éphémère, comme si on les déplaçait de temps en temps pour désorienter l'ennemi. Je demandai mon chemin après m'être perdu deux ou trois fois et une personne m'indiqua une cabane qui se dressait au milieu de nombreuses autres.

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? » me demanda James Wellstone lorsque j'ouvris la porte.

Il était assis dans un fauteuil tel un général de l'armée et examinait les cartes du comté de Dane accrochées au mur derrière lui. On aurait dit que je le dérangeais au beau milieu d'une vaste opération militaire.

« J'ai des informations qui pourraient vous être utiles », dis-je en lui tendant une copie du registre de la fondation *Never Again*.

Il le feuilleta et émit un sifflement surpris.

« Les juifs et les nègres courent toujours après l'argent, marmonna-t-il entre ses dents. Ne le prenez pas mal, mec, je vous aime bien, ajouta-t-il en se rappelant soudain que j'étais là. Pourquoi vous me donnez ça au juste ? »

Je lui expliquai toute la situation : Joshua avait non seulement tué cette jeune fille blanche en toute impunité, mais il retournait en Afrique les poches pleines.

« Jim, je me fous de vos petits jeux de guerre débiles, dis-je en pointant les cartes du doigt. Je suis venu vous offrir l'occasion de rendre justice. De rendre justice à votre peuple.

— Et vous, qu'est-ce que vous y gagnez, Ishmael ?

— La justice...

— Vous êtes prêt à voir un homme noir mourir pour le meurtre d'une femme blanche ? »

Je savais où il voulait en venir – je trahissais ma communauté, quelles que soient mes motivations. Mais je m'étais préparé à ça.

« Le génocide. Je veux qu'il soit puni pour son rôle dans le génocide. Il a tué beaucoup de mes frères et sœurs africains, dis-je, conscient que le succès de ma mission dépendait de sa foi en moi. Il arrive au cours de l'histoire que des ennemis se retrouvent dans le même camp. Et l'un n'a pas à juger l'autre... Chacun agit en fonction

de ce qui lui est profitable. Ensuite, il retourne à ses propres batailles. J'aimerais vous poser une question : si les Noirs avaient soutenu Hitler afin qu'il vainque les Britanniques, les Américains et les communistes, votre peuple et le mien ne vivraient-ils pas mieux aujourd'hui ? Nous aurions l'Afrique, et vous auriez l'Europe. Mais aujourd'hui, c'est le bazar total. Et pourquoi ? Parce que les deux camps se haïssaient trop pour sauter sur cette occasion...

— Je hais les traîtres, inspecteur, quelle que soit leur race. Mais vous avez raison : nous sommes opprimés par les mêmes gouvernements aujourd'hui. »

Je compris alors qu'il allait le faire. Il n'entreprendrait pas seulement cette action pour son peuple : il tenait à prouver que la coopération est possible entre deux ennemis qui souhaitent atteindre un objectif global. Mais par-dessus tout, il haïssait Joshua parce qu'il s'en était tiré.

Maintenant que Jim était tout ouïe, je lui expliquai comment réussir son coup. Joshua prenait l'avion à vingt-deux heures. Donc il réserverait sans doute un taxi pour vingt heures. Tout ce que Jim avait à faire, c'était en voler un. Joshua se méfiait seulement de moi. Il jeterait un œil dehors et la simple vision du taxi jaune le rassurerait. Lorsqu'il ouvrirait sa porte, Jim devrait le pousser à l'intérieur de sa maison et le tuer.

« Pas de fantaisies, hein : aucune photo, aucun souvenir à montrer à vos petits copains. Vous sortez de la maison et vous vous barrez », lui ordonnai-je.

Malgré mon ton ironique, il saisit bien que c'était un avertissement.

« J'enverrai quelqu'un d'autre s'occuper de lui », dit-il, mais je savais que c'était lui qui s'en chargerait.

Il serait incapable de laisser filer une chance pareille. C'était enfin l'occasion de passer à l'action, et ce meurtre ferait de lui une légende.

« Fin du contrat ce soir », lui dis-je en reprenant le registre sur son bureau.

Il tendit la main et serra la mienne.

*

Je me rendis ensuite au commissariat et repartis au volant d'une élégante Mercedes-Benz 300 noire qu'utilisaient nos agents infiltrés. Je roulai jusqu'à Maple Bluff puis me garai le long du trottoir à deux maisons de chez Joshua, entre deux autres voitures de luxe. Il était près de vingt heures, Joshua avait sûrement appelé un taxi. J'appelai la centrale de la compagnie en me faisant passer pour lui et annulai sa demande en disant qu'un ami m'avait offert de m'emmener. L'opératrice me traita d'idiot mais fit ce que je lui demandais.

Quelques minutes plus tard, je vis Jim et l'un de ses hommes de main arriver dans un taxi jaune. Ils s'arrêtèrent un peu plus loin dans la rue puis Jim sortit du véhicule et remonta l'allée de Joshua. Comme je l'avais prédit, celui-ci regarda par une fenêtre afin de vérifier si c'était le taxi qu'il avait commandé. Quelques secondes plus tard, il ouvrit la porte et Jim le poussa en arrière.

Je dépassai le taxi au volant de ma Mercedes en faisant comme si je cherchais simplement de la place pour effectuer un demi-tour. Le type dans le taxi me remarqua à peine. Comment pouvait-il se douter de quelque chose ? Je baissai ma vitre et ralentis quand je repassai à côté de lui. Il s'apprêtait à baisser la sienne lorsqu'il me reconnut et tendit la main vers son arme. Je le descendis de deux balles qui traversèrent sa vitre.

Dévisant le silencieux, je sortis de ma voiture et remontai l'allée jusqu'à la maison de Joshua. J'aperçus un éclair, puis une ou deux minutes plus tard, Jim referma la porte derrière lui en glissant son arme dans le creux de son dos. Il s'immobilisa dès qu'il me vit et tenta de comprendre ce qui se passait. Un sourire nerveux se dessina sur ses lèvres.

« Ton flingue, Jim, dégage-le tout de suite », lui conseillai-je en levant le mien.

Comprenant que je le tuerais s'il sortait son arme, il leva les mains et s'agenouilla sur le plancher de la véranda. Il aurait tout aussi bien pu tenter sa chance car, d'une façon ou d'une autre, il ne s'en sortirait pas vivant. Je lui tirai deux balles dans la poitrine – les coups résonnèrent bruyamment dans le quartier silencieux. Les voisins allaient appeler la police sur-le-champ. Exactement comme je le voulais.

J'enjambai le corps de Jim et tendis la main vers la poignée de la porte, mais alors que ma paume entraînait en contact avec le métal froid, je sentis quelque chose me déchirer l'épaule. Sa force me projeta contre la porte fermée. Je fis volte-face et vis Jim s'efforcer d'ajuster son tir, mais il était trop faible pour m'échapper. Je le touchai trois fois avant qu'il parvienne tant bien que mal à rouler sur lui-même et tomber de la véranda.

La balle s'était logée dans mon épaule. J'avais eu une sacrée veine. Malgré le sang qui ruisselait dans mon dos, je savais que je survivrais. J'ouvris la porte et entrai en titubant dans la maison. Joshua était couché sur le sol, toujours conscient. Il saignait abondamment. Il avait reçu une balle dans le ventre, mais le sang s'écoulait surtout de son artère fémorale. Ce salaud de Jim s'était contenté de le blesser puis lui avait ouvert la cuisse afin qu'il se vide de son sang. Je n'aurais jamais

songé à lui souffler cette idée.

« Vous m'avez tué... Vous êtes devenu un monstre, haleta-t-il. Appelez une ambulance, je quitte le pays... Je ne reviendrai jamais.

— C'est trop tard, Joshua, dis-je en le regardant, tandis que la vie le quittait.

— Alors achevez-moi », m'implora-t-il avant de prendre une profonde inspiration.

Il s'accrochait à la vie de toutes ses dernières forces.

Je tirai une chaise et m'assis de façon à éviter les rigoles de sang.

« Dites-moi, Joshua Hakizimana, qu'est-ce que ça vous fait de savoir que vous serez mort dans quelques minutes ? » lui demandai-je.

Je comprenais enfin O. Seul compte ce qu'on fait quand on croise les Joshua qui peuplent cette terre. Tout le reste – ce qu'on aurait pu faire, l'avis du procureur, des avocats – est secondaire.

Joshua essayait de dire quelque chose, mais il était déjà dans les vapes et la panique envahissait son regard. Il respira profondément plusieurs fois et tenta à nouveau de parler, en vain. Finalement, il essaya d'écrire quelque chose avec son sang. Cependant, le sol en était couvert et il ne parvint qu'à barbouiller le plancher. Il esquissa un petit sourire, mi-menaçant mi-blagueur. Seuls ses yeux avaient déjà perdu leur éclat. Soudain, il perdit connaissance puis s'éteignit.

Je glissai et faillis tomber au moment de me lever. Baissant les yeux, je m'aperçus que le sang qui coulait de mon épaule avait rejoint en mince filet la grande flaque que formait celui de Joshua. J'avais cru tout à l'heure qu'il voulait écrire quelque chose, mais il ne faisait sans doute que mélanger nos sangs. À ses yeux, nous ne faisons plus qu'un.

Je sortis de la maison. Une petite foule se rassemblait déjà. Quelqu'un avait signalé la fusillade à la police et j'entendais des sirènes se rapprocher. Bientôt, l'endroit grouilla de flics et je fus surpris de ne pas me sentir comme l'un des leurs. Lorsque le chef arriva, je lui expliquai ce qui était arrivé : j'étais passé voir Joshua plus tôt dans la journée et il m'avait appris qu'il quittait le pays. Comme j'avais promis de le déposer à l'aéroport, j'avais été surpris de trouver un taxi devant chez lui en passant le prendre. Reconnaisant le chauffeur, je lui avais demandé de sortir du taxi, mais il avait levé son arme. Il ne m'avait pas laissé le choix. Sur la véranda, j'avais descendu Jim alors qu'il tentait de dégainer son arme. Lorsque j'étais enfin parvenu à le rejoindre, Joshua était déjà mort.

« J'aimerais savoir quelque chose, Ishmael, dit le chef d'un ton exaspéré. Pourquoi avais-tu donc besoin de la Benz ? C'est toi qui as manigancé tout ça, hein ?

— C'était un personnage important, tout ça... Je voulais l'emmener

à l'aéroport en grande pompe, chef », répondis-je.

Ma version des faits importait peu, nous le savions aussi bien l'un que l'autre. Le chef du Ku Klux Klan avait descendu Joshua, le héros innocenté, et je l'avais tué à son tour. Le fonctionnement des relations interraciales garantissait que personne ne poserait de questions. Les Blancs riches et les culs-terreux ne s'entendaient pas. Depuis la nuit des temps. Au fil des années, j'avais appris que les Blancs de Maple Bluff craignaient autant les ploucs blancs que les membres des gangs noirs. La mort de Jim serait sans conséquence, même si l'ironie voulait qu'il ait tué Joshua en croyant protéger une race dont les individus avaient depuis longtemps abandonné ses semblables.

Le chef m'attrapa soudain par le bras et m'emmena loin du reste des hommes.

« Ishmael, je peux te poser une question ?

— Bien sûr, chef, répondis-je, légèrement inquiet.

— C'était comment ?

— Quoi donc, chef ? »

Je savais ce qu'il me demandait, mais il ne me ferait pas cracher le morceau aussi facilement. J'avais failli mourir là-bas.

« L'Afrique. Qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Ma foi, chef, l'Afrique, c'est simplement l'Afrique... Exactement comme les États-Unis sont les États-Unis. J'ai failli mourir là-bas, mais bon, j'aurais tout aussi bien pu mourir ici. Cela dit, je crois que j'y ai trouvé l'amour. Enfin, je l'ai connu ici aussi, un jour. »

Il me regarda et se racla la gorge.

« Je m'en fous de tout ça. Ce que je veux savoir, c'est ce que tu as ressenti en Afrique.

— Ce qui compte en Afrique, ce sont les gens, tentai-je de lui répondre. Mais il faut les voir de ses propres yeux... S'asseoir, parler, manger, se bagarrer et aimer avec eux. »

L'adrénaline quittait mon corps, et soudain, la douleur de ma blessure me paraissait presque insupportable.

« Les gars vont t'emmener à l'hôpital... dit le chef avec un petit rire en me soutenant de peur que je m'évanouisse. Prends des vacances, trouve-toi une femme, fais quelque chose. »

Cette histoire était enfin finie et, pour la première fois depuis longtemps, je me sentais satisfait. J'avais l'impression d'être de retour après avoir quitté mon corps et être allé me balader quelque part.

Environ deux semaines plus tard, j'étais allongé sur le canapé de mon appartement lorsque mon portable sonna. C'était O. J'étais content d'avoir de ses nouvelles – mon épaule n'était pas encore guérie et j'avais passé les derniers jours à déprimer, enfermé chez moi.

Le sentiment d'euphorie que j'avais éprouvé l'autre soir devant chez Joshua n'avait pas duré longtemps. Deux jours plus tôt, j'étais juste descendu à l'épicerie pour faire le plein et l'avais quittée avec un sentiment de dégoût. J'avais bien failli vomir devant le poulet, si imbibé de produits chimiques qu'il paraissait blanc, les oranges et les bananes géantes, tous ces gros lards et leurs sales gosses obèses qui réclamaient en criant des bonbons qui leur pourriraient les dents. « Ce qui compte en Afrique, ce sont les gens, alors il faut que ce soit pareil aux États-Unis », me surprenais-je à marmonner en boucle.

Le lendemain était un dimanche. N'ayant rien de mieux à faire, je sortis de mon lit dans l'idée d'aller à l'église. En chemin, il se mit à pleuvoir. Le soleil avait tapé fort en début de matinée. Aussi, lorsque la pluie entra en contact avec les trottoirs et le bitume, l'air se remplit soudain de poussière et d'une légère humidité. L'espace d'une seconde, je ne sus plus très bien où je me trouvais – ici à Madison ou bien à Eastleigh ?

À l'église, entouré de gens que j'avais connus toute ma vie, je sentis m'envahir une chaleur qui avait disparu de mon corps depuis le soir où j'avais posé les yeux sur le cadavre de Macy Jane Admanzah. Mais c'est surtout lorsque le guitariste de la chorale joua les premiers accords de *Amazing Grace* que je sentis enfin quelque chose me serrer le cœur. Il joua deux couplets en solo avec un *slide* en métal, et contrairement au guitariste de Muddy, qui passait le sien sur les frettes afin d'obtenir un son plus âpre, celui de la chorale fit durer une note avec son tube métallique de façon à ce qu'elle flotte dans l'air. Et la chorale se joignit enfin à lui. Les sopranos chantaient plus fort que la guitare, tandis que les ténors l'accompagnaient et que les basses restaient un ton en dessous. Tous semblaient rivaliser les uns avec les autres tout en restant en harmonie. Le son monta, monta jusqu'à ce que tous les fidèles ne fassent plus qu'un ; certains chantaient, d'autres pleuraient, d'autres encore dansaient. *C'est ici que se trouve ma place*, conclus-je en regardant autour de moi. J'avais besoin de vivre dans un lieu intense, un creuset culturel. Mais ensuite, la messe prit fin et cette chose qui m'avait ému – un sentiment d'appartenance, l'étreinte de ces voix qui exprimaient une intense soif de vie – disparut.

« Écoute, mec, dit O. J'étais là en train de regarder ce vieux combat d'Ali contre Foreman – la vache, Ali, c'était quelque chose. Et, voilà, j'ai eu une révélation. Dans la vie, on est soit un Ali soit un Foreman. Les gens se souviennent d'Ali comme du grand Ali. Ils se souviennent de Foreman comme du vieux barjot qui a affronté Ali. Il faut que tu choisisses. L'Afrique fera de toi un Ali, l'Amérique, un Foreman...

— Putain, mais qu'est-ce que tu essaies de me faire comprendre à la

fin ? le coupai-je.

— Détective privé, ça te dirait ? On travaillerait à notre compte. On pourrait devenir les premiers privés internationaux, toi et moi... »

Je gardai le silence.

« Imagine tous les enfoirés qu'on pourrait faire tomber... tenta-t-il de me convaincre. En échange d'une coquette somme, bien sûr. »

Je commençai à réfléchir à son offre dès qu'il eut raccroché. La réalité, c'était qu'aux États-Unis, si je faisais quelques efforts, Mo et moi finirions sans doute ensemble et nous construirions une bonne petite vie – avec des enfants, des petits-enfants, et cetera. Mais je voulais plus que ça. J'avais découvert une autre partie du monde et plongé le regard dans un abîme si sombre et cruel que jamais je ne l'oublierais. En Afrique, je pourrais vivre mes contradictions, ou du moins les extrêmes de la vie là-bas les rendraient-elles plus supportables.

Je regardai mon petit bureau rempli de dossiers de personnes décédées. J'avais l'impression de me trouver dans l'appartement d'un inconnu. Oui, j'y habitais – je reconnaissais la table en bois, les vêtements et les photos accrochées au mur – mais tout appartenait à mon passé, il n'y avait aucune trace du présent. Peut-être étais-je moi-même devenu une énigme à résoudre. Je devais partir. Cette idée tenait la route. Ma place pouvait se trouver n'importe où, mais je choisirais l'Afrique. Là-bas, j'avais haï et aimé comme nulle part ailleurs.

Là-bas, il y avait Muddy et O. Il y avait Janet. Il y avait des choses à faire. Je n'étais pas de trop. Ma présence était utile et souhaitée. Que demander de plus ? Pourquoi ne pas essayer et voir ce qui se passerait ?

J'appelai le chef, lui annonçai que c'était terminé et je raccrochai avant qu'il tente de me convaincre de rester. Je voulais vivre à cent à l'heure – sans faire la moindre concession –, et pourquoi pas accomplir quelques bonnes actions pendant que j'y serais.

Au risque de passer pour un dingue, je quittai les États-Unis au sommet de ma carrière pour prendre un nouveau départ en Afrique, l'Afrique telle que je l'avais quittée.

Dans la même collection
(extrait)

Algérie

Ahmed Tiab LE FRANÇAIS DE ROSEVILLE
LE DÉSERT OU LA MER
GYMNOPÉDIE POUR UNE DISPARUE
POUR DONNER LA MORT, TAPEZ 1

Allemagne

Oliver Bottini MEURTRE SOUS LE SIGNE DU ZEN
L'ÉTÉ DES MEURTRIERS
AU NOM DES PÈRES
traductions de Didier Debord

Australie

Hervé Claude CRYSTAL CITY
TOXIC STAR

Brésil

Frei Betto HOTEL BRASIL
traduction de Richard Roux

Chine

He Jiahong LE MYSTÉRIEUX TABLEAU ANCIEN
L'ÉNIGME DE LA PIERRE ŒIL-DE-DRAGON
CRIME DE SANG
CRIMES ET DÉLITS À LA BOURSE DE PÉKIN
traductions de Marie-Claude Cantournet-Jacquet et Xiaomin Giafferri-Huang
CRIME IMPUNI AUX MONTS WUYI
traduction de Marie-Claude Cantournet-Jacquet

Mi Jianxiu JAUNE CAMION
ROUGE KARMA
FANG XIAO DANS LA TOURMENTE

Corée du sud

Kim Un-su LES PLANIFICATEURS
traduction de Choi Kyungran et Pierre Bisiou

Costa Rica

Daniel Quirós ÉTÉ ROUGE
PLUIE DES OMBRES
traductions de Roland Faye

Danemark

Dan Turèll MINUIT À COPENHAGUE
traduction de Frédéric Gervais et Sophie Grimal

MEURTRE À L'HEURE DE POINTE
traduction de Orlando de Rudder et Nils Ahl

MEURTRE DANS LA PÉNOMBRE
traduction de Nils Ahl

États-Unis

John N. Turner AMÉRITHRAX
ALABAMA SHOOTING

France

Catherine Bessonart ET SI NOTRE-DAME LA NUIT...
LA PALETTE DE L'ANGE
UNE VALSE POUR RIEN

Lionel Fintoni IL NE FAUT JAMAIS FAIRE LE MAL À DEMI

Michèle Pedinielli BOCCANERA

Inde

Kishwar Desai TÉMOIN DE LA NUIT
LES ORIGINES DE L'AMOUR
LA MER D'INNOCENCE
traductions de Benoîte Dauvergne

Iran

Naïri Nahapétian UN AGENT NOMMÉ PARVIZ
LE MAGE DE L'HÔTEL ROYAL
JADIS, ROMINA WAGNER

Japon

Naomi Hirahara LA MALÉDICTION D'UN JARDINIER KIBEI
GASA-GASA GIRL
LE SHAMISEN EN PEAU DE SERPENT
traductions de Benoîte Dauvergne

Nouvelle-Zélande

Carl Nixon SOUS LA TERRE DES MAORIS
traduction de Benoîte Dauvergne

Pakistan

S. Mausoo NUIT SANS LUNE AU WAZIRISTAN
traduction de Benoîte Dauvergne

Palestine

Selma Dabbagh GAZA DANS LA PEAU
traduction de Benoîte Dauvergne

Portugal

Miguel Miranda QUAND LES VAUTOURS APPROCHENT
DONNEZ-LEUR, SEIGNEUR, LE REPOS ÉTERNEL
L'ÉTRANGE AFFAIRE DU CADAVRE SOURIAN
traductions de Vincent Gorse

LA DISPARITION DU CŒUR DES SYMBOLES

traduction de Pierre Michel Pranville

Luís Miguel Rocha LE DERNIER PAPE

LA BALLE SAINTE

LE MENSONGE SACRÉ

LA FILLE DU PAPE

traductions de Vincent Gorse

Russie

Tchinguiz Abdoullaïev UNE CIBLE PARFAITE

LE FARDEAU DES IDOLES

DRESSÉ POUR TUER

traductions de Robert Giraud

Venezuela

Diane Kanbalz LA DISPARUE DU VENEZUELA

Pour limiter l'empreinte environnementale de leurs livres,
les éditions de l'Aube font le choix de papiers
issus de forêts durablement gérées et de sources contrôlées.

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre
a été achevé d'imprimer en mars 2018
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Dépôt légal : avril 2018
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com